
U d'/of OTTAWA
39003003293742



LA

MAISON DE PENARVAN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 15 décembre 1863.

Librairie de Michel Lévy frères, éditeurs.

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18.

THÉATRE

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en quatre actes, en prose.
Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes, en prose.
La Pierre de touche, comédie en cinq actes, en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes, en prose.

ROMANS

La Maison de Penarvan, neuvième édition. . . . . 1 vol.
Un Début dans la magistrature, troisième édition. . . . 1 —
Catherine, nouvelle édition. . . . . 1 —
Un Héritage, nouvelle édition. . . . . 1 —
Sacs et Parchemins, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles, septième édition. . . . . 1 —

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.

LA

MAISON DE PENARVAN

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

JULES SANDEAU



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864



PERSONNAGES

PAUL DE PENARVAN.	MM.	Got.
L'ABBÉ PYRMIL.		Provost.
GERMAIN, domestique de Paul.		Mirecour.
MICHAUD, meunier.		Coquelin.
ARMAND, garçon de moulin.		Eugène Provost.
MADEMOISELLE RENÉE DE PENARVAN .	Mmes	Arnould-Plessy.
IRMA, fille de Michaud.		Emma Fleury.
GERVAISE, nourrice de Renée		Jouassain.

La scène se passe en Vendée, sous le Directoire. Au 1er et au 3e acte, au château de Penarvan ; au 2e et au 4e acte, à la Brigazière.

NOTA. — Toutes les indications, de droite et de gauche, sont prises du spectateur.

LA

MAISON DE PENARVAN

ACTE PREMIER

Au château de Penarvan. — Une grande salle gothique très-élevée ; portraits de famille. — Un arceau à trois portes au fond ; à droite, dans une grande encoignure, une fenêtre à balcon, donnant sur la campagne. — A gauche, au dernier plan, une porte latérale. — Une grande table à droite, à distance du mur, sur laquelle sont des papiers et des volumes, entre autres le manuscrit de l'*Histoire de la maison de Penarvan ;* attenant à la table un guéridon avec un pupitre et plusieurs petits flacons renfermant des couleurs. A gauche, un fauteuil ; des chaises çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ PYRMIL, seul, assis à la table en face du public.

Je suis forcé de le reconnaître, ici l'historien s'élève à la hauteur des événements qu'il raconte. (Lisant.) « Ainsi mourut, à la Massoure, en bon gentilhomme, comme il avait vécu, le sire Alain de Penarvan, après avoir occis de sa main cent cinquante mécréants qu'au moment d'expirer, il offrit à Dieu pour la rançon de son âme ! » — C'est tout simplement admirable ! (Il se lève et relit avec complaisance.) « Ainsi mourut, à la Massoure, en bon gentilhomme, comme il avait vécu, le sire Alain de Penarvan, après avoir occis de sa main cent cinquante mécréants. » — Cent cinquante mécréants... pour un Penarvan... (Il corrige résolûment et reprend.) « Après avoir occis de sa main trois cents mécréants... » — C'est mieux ! « Trois cents mécréants, qu'au moment d'expirer,

il offrit à Dieu pour la rançon de son âme! » — Et tout le chapitre est écrit dans ce goût! (Se frottant les mains.) J'ose espérer que mademoiselle Renée ne sera pas mécontente de ce petit morceau. — Et, maintenant, passons aux exploits du sire Gautier. — Mes notes, mes documents... (Il entasse devant lui les papiers épars sur la table et d'autres qu'il tire de ses poches.) — Encore un, le sire Gautier, qui n'y allait pas de main morte! L'épée et le bouclier de la Bretagne! (Se tournant vers les portraits.) Quels hommes! quelle race! Et c'est à moi qu'était réservé l'honneur de retracer leurs grandes actions! — « *Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil! » Mon nom, le nom d'un pauvre abbé, indissolublement uni à celui de tous ces héros, vivra jusqu'à la fin des âges... « Par l'abbé Pyrmil!... » C'est à donner le vertige!... Allons, mon sire Gautier, à nous deux!... Il faut qu'ici l'historien se surpasse lui-même; il faut qu'il soit tour à tour naïf et profond, parfois épique... et toujours véridique!... Écrivons! (Il écrit à outrance tout en consultant ses notes.) C'est étonnant, j'ai acquis une facilité!... (Il écrit et s'absorbe dans son travail.)

SCÈNE II

L'ABBÉ PYRMIL, GERVAISE.

Gervaise entre du fond à gauche, portant un plateau avec une assiette, des noix, un morceau de pain, une carafe d'eau et un verre. Elle regarde l'abbé d'un air compatissant, en passant derrière lui.

GERVAISE, à part.

Pauvre homme! (Elle pose son plateau sur le coin à droite de la table où travaille l'abbé.)

L'ABBÉ, l'apercevant.

Ah! c'est vous, ma bonne Gervaise? que m'apportez-vous là?

GERVAISE.

Pas grand'chose, monsieur l'abbé... votre déjeuner.

L'ABBÉ.

Est-ce que je n'ai pas déjeuné?

GERVAISE.

Point que je sache... et ce n'est pas le dîner que vous avez fait hier...

L'ABBÉ.

Le dîner que j'ai fait hier?... Mais il était excellent, ce dîner.

Et, d'ailleurs, mademoiselle Renée ne s'en est-elle pas contentée?

GERVAISE.

Oui, chère créature! Elle supporte les privations, comme si elle n'avait jamais connu des jours meilleurs... et pourtant...

L'ABBÉ.

Oh! elle est de sa race!... Mais quel enragé que ce sire Gautier! comme il y va!

GERVAISE.

Ce n'est pas le sire Gautier qui nous aidera à passer l'hiver... Monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Ma bonne amie?

GERVAISE, allant vers le fond, tout en parlant.

Encore ce matin, il y avait dans la cour du château bien des pauvres gens qu'il a fallu renvoyer comme ils étaient venus. (Rangeant les objets qui sont sur le guéridon.) Ce n'est pas ainsi que les choses se passaient chez nous autrefois.

L'ABBÉ.

Oui, oui, les temps sont changés; mais patience! Voici l'automne, le bon M. Michaud ne saurait tarder, et alors...

GERVAISE.

Belles aubaines que les visites du bon M. Michaud! Cet abominable meunier nous a fait plus de dégâts, en trois ans, que les *bleus* pendant toute la guerre. Ah! vous avez raison!... Le voici.

SCÈNE III

MICHAUD, GERVAISE, L'ABBÉ.

GERVAISE, à Michaud.

Qui demandez-vous? Mademoiselle Renée n'y est pas.

MICHAUD.

Elle est sortie?

GERVAISE.

Apparemment.

MICHAUD.

Et elle rentrera?

GERVAISE.

Quand il lui plaira.

MICHAUD, *gracieusement.*

Merci!... M. l'abbé n'est pas sorti, lui!

GERVAISE.

M. l'abbé est occupé.

MICHAUD.

Oui, oui. (*Il descend en scène.*) Toujours plongé dans ses paperasses!... Bonjour, monsieur l'abbé, bonjour!

L'ABBÉ.

Hein! qu'est-ce que c'est? (*Se retournant.*) Mon bon monsieur Michaud!

MICHAUD.

C'est moi, monsieur l'abbé, j'arrive.

L'ABBÉ, *se levant et allant à Michaud.*

Nous vous attendions. Je disais, il n'y a qu'un instant : Les feuilles commencent à jaunir, nous allons voir le bon M. Michaud.

GERVAISE, *descendue derrière le guéridon.*

Oh! pour ça, on est bien sûr de le voir arriver ici, deux fois l'an : au printemps, avec les chenilles, et, à l'automne, avec les fièvres.

L'ABBÉ.

Allons, paix, dame Gervaise, et laissez-nous! (*A Michaud.*) Elle est née au château... c'est elle qui élevait les enfants.

MICHAUD.

Ils devaient être bien élevés.

GERVAISE, *qui s'en allait, revient au milieu.*

Vous dites?

L'ABBÉ.

Eh bien, encore!... Vous m'avez entendu, dame Gervaise?... Laissez-nous! (*Gervaise sort par le fond.*)

SCÈNE IV

MICHAUD, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, d'un ton confidentiel.

Mon cher monsieur Michaud, vous ne pouviez venir plus à propos.

MICHAUD.

Tant mieux, morbleu!

L'ABBÉ.

Tant pis!

MICHAUD, d'un air contrit.

C'est juste!... Ça ne va donc pas, mon cher monsieur Pyrmil? ça ne va donc pas? Le fait est qu'à ne considérer que l'état de votre lévite...

L'ABBÉ.

Oh! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ni même de mademoiselle Renée; son propre dénûment ne la touche guère : il y a des âmes qui ne relèvent pas de la fortune. Mais si vous saviez que de misères crient autour de nous! Et l'hiver approche, nos ressources sont épuisées encore une fois, et sans vous...

MICHAUD.

Me voilà, monsieur l'abbé, me voilà! Je ne suis qu'un meunier, les temps sont durs et l'argent est rare; mais, pour obliger mademoiselle de Penarvan!...

L'ABBÉ.

Excellent ami!

MICHAUD.

Une si brave demoiselle! qui porte si dignement son nom! qui a juré de le porter toute sa vie durant, avec le deuil de sa famille!... car elle l'a juré?

L'ABBÉ.

Oui, certes, et elle est fille à tenir un serment.

MICHAUD.

C'est magnifique!... Eh bien, laissez-moi faire. Depuis longtemps, je roule dans ma tête une combinaison...

L'ABBÉ.

Une combinaison?

MICHAUD.

Qui vous tirerait de presse une fois pour toutes; car il faut en finir, mon cher monsieur Pyrmil! Nous avons beau vivre en l'an VI, il ne convient pas que, chez nous, dans notre Bretagne, l'héritière d'un des plus grands noms du pays en soit réduite à attendre le père Michaud, pour savoir comment elle passera l'hiver ou l'été. Songez donc que je viens ici deux fois l'an, et je n'y viens jamais sans vous trouver aux prises avec les mêmes embarras. J'arrive, je remets votre barque à flot; et six mois après, c'est à recommencer. Ça ne peut plus aller comme cela!

L'ABBÉ.

Et vous avez un moyen?

MICHAUD.

Ah! dame! je ne vous cacherai pas que ce sera pour moi une lourde affaire; mais, sapristi! j'irai jusqu'au bout, quand je devrais y manger mon dernier écu.

L'ABBÉ.

Homme généreux! vous aurez une récompense.

MICHAUD.

Je n'en veux point.

L'ABBÉ, finement.

Vous en aurez une, monsieur, qui dépassera tous vos rêves.

MICHAUD, un peu alléché.

Ah bah!

L'ABBÉ, il prend sur la table son manuscrit et le met sous les yeux de Michaud.

Vous voyez bien cela?

MICHAUD.

Oui.

L'ABBÉ.

Feuilletez... donnez un coup d'œil.

MICHAUD.

Beau parchemin... belle écriture... c'est moulé! Mais quel rapport?...

L'ABBÉ, tournant les feuillets.

Et que dites-vous de ces miniatures encadrées dans le texte? c'est l'ouvrage de mademoiselle Renée.

MICHAUD.

Tout à fait gracieux! mais qu'est-ce que c'est que ça?

L'ABBÉ.

Ça?... c'est le monument que j'élève, d'une main pieuse, à la mémoire de toute une race de preux; c'est l'*Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil.

MICHAUD.

Eh bien?

L'ABBÉ.

Eh bien, monsieur Michaud (refermant le manuscrit), vous serez là dedans.

MICHAUD, un peu désappointé.

Voilà la récompense!... Vous aviez raison, monsieur l'abbé, j'étais loin de m'attendre à celle-là.

L'ABBÉ.

Et maintenant, mon digne ami, parlez, apprenez-moi...

MICHAUD.

Permettez!... comme il s'agit d'une affaire capitale, c'est à mademoiselle Renée...

L'ABBÉ.

Très-bien! mademoiselle va rentrer d'un moment à l'autre... S'il vous plaisait de lire, en attendant, un chapitre de mon histoire?

MICHAUD.

Bien obligé! je n'ai pas déjeuné.

L'ABBÉ, montrant son déjeuner.

Je n'ose pas vous offrir...

MICHAUD.

Merci! vous êtes au dessert. J'ai des travaux à visiter, je pousserai jusqu'à Clisson, et je serai ici dans deux heures... Donc, à tantôt, monsieur l'abbé!

L'ABBÉ.

A tantôt, notre bienfaiteur!... Ah! mon Dieu! (Il rappelle Michaud, qui est au fond.) Monsieur Michaud!

MICHAUD, revenant et descendant à droite.

Quoi donc?

L'ABBÉ, d'un air mystérieux.

Vous allez avoir un entretien avec mademoiselle Renée... prenez bien garde à ce que vous direz... pesez bien toutes vos paroles!... Songez qu'il suffirait d'un mot, d'une allusion...

MICHAUD, étonné.

Je n'y suis pas!

L'ABBÉ, plus mystérieux encore.

Avez-vous donc oublié qu'il est une personne dont mademoiselle Renée ignore et doit toujours ignorer l'existence?

MICHAUD, fort.

M. Paul?

L'ABBÉ, avec effroi.

Chut!

MICHAUD.

Soyez tranquille.

L'ABBÉ.

Ah! c'est que, voyez-vous, je la connais! Si elle apprenait... si elle se doutait seulement...

MICHAUD.

Mais soyez donc tranquille!...

L'ABBÉ.

Ah! monsieur Michaud, quelle plaie! Mademoiselle Renée porte le deuil de sa maison, qu'elle croit à jamais éteinte; et moi, je dois bénir son erreur comme un bienfait du ciel!

MICHAUD.

C'est positif.

L'ABBÉ.

Et que devient-il, ce malheureux enfant? Toujours le même?

MICHAUD.

Dites qu'il est pire que jamais.

L'ABBÉ.

En vérité? (A part.) Voilà pourquoi dom Jobin ne me parle plus de lui dans ses lettres. (Haut.) Pire que jamais?

MICHAUD.

Oh! c'est fini! Plus de vergogne, plus de sens moral... Dans la démagogie jusqu'ici! Fréquentant la plus mauvaise société...

L'ABBÉ, se désolant.

Oh! mon Dieu! (Naïvement.) Vous le voyez souvent?

MICHAUD.

Il ne bouge pas de chez nous.

L'ABBÉ.

C'est abominable!... Eh bien, vous ne le croirez pas? Malgré tout ce que vous dites, malgré tout ce que je savais déjà, je sens là pour lui quelque chose... oui, je ne puis m'en empêcher, et il me semble que, si je le voyais, si je me trouvais face à face avec lui...

MICHAUD.

Il vous ferait passer un joli quart d'heure!... Laissons cela, monsieur l'abbé, et ne pensons, en ce moment, qu'au salut de notre belle demoiselle.

L'ABBÉ.

C'est cela! — Mais, vous savez... motus!

MICHAUD.

C'est convenu... A bientôt. (Il est arrivé à la porte du fond, où il rencontre Gervaise qui entre.) Votre serviteur, dame Gervaise. (Il sort.)

SCÈNE V

GERVAISE, L'ABBÉ, qui est allé à son déjeuner.

GERVAISE, à la cantonade.

Va-t'en au diable, meunier de malheur, et puisses-tu n'en jamais revenir!

L'ABBÉ, grignotant des noix et du pain.

Mais à qui en avez-vous, dame Gervaise? C'est M. Michaud que vous poursuivez ainsi de vos invectives? Que vous a-t-il donc fait? Que lui reprochez-vous? S'il nous est permis de faire encore un peu de bien, n'est-ce pas à lui que nous le devons?

GERVAISE.

Dites que nous le devons à nos terres, dont il est en train de nous débarrasser.

L'ABBÉ.

Vous voilà bien! Pour quelques petits morceaux, de ci de là, qu'il nous achète, par pure bonté d'âme...

GERVAISE, ironiquement.

Pour nous obliger.

L'ABBÉ.

Oui, ma bonne amie, pour nous obliger. (Il boit un verre d'eau.)

GERVAISE.

Je vous dis, moi, que c'est un sournois, et qu'il a son idée.

L'ABBÉ, venant à Gervaise.

Eh bien, oui, il a son idée... oui, dame Gervaise, il a son idée ; et l'heure est bien choisie pour tomber sur lui, quand il apporte une combinaison...

GERVAISE.

Oh! j'en ai une aussi, moi, et c'est la bonne! Que mademoiselle fasse un choix parmi les gentilshommes qui demandent sa main, et, au lieu d'éparpiller son domaine en détail pour quelques écus qui s'en vont et ne reviennent pas, qu'elle prenne un mari, qui mettra dans ses terres du bon blé qui revient tous les ans!

L'ABBÉ.

Un mari!... mais vous savez bien... (Regardant au fond.) Silence! la voici! (Il se remet à son travail.)

SCÈNE VI

GERVAISE, RENÉE, L'ABBÉ.

RENÉE, entrant.

Ah! je te cherchais, Gervaise. (Lui donnant une bourse.) Tu distribueras cela aux pauvres gens qui assiégeaient ce matin notre porte.

GERVAISE.

Mais, chère demoiselle, comment avez-vous fait?

RENÉE.

Ne t'inquiète pas... quelques bijoux que je suis allée vendre à la ville. — Ah! (baissant la voix) tu porteras chez M. l'abbé les vêtements qui viendront tantôt.

GERVAISE.

Ce ne sera pas du luxe.

RENÉE.

Non, certes... Va! (Gervaise sort, en emportant le déjeuner.)

SCÈNE VII

RENÉE, L'ABBÉ.

RENÉE.

Bonjour, mon bon Pyrmil.

L'ABBÉ, se levant et allant à Renée.

Bonjour, chère demoiselle. (Il lui baise la main.) Vous venez du dehors?

RENÉE.

Oui. — Le gai soleil, la belle matinée! Ah! j'en suis encore tout enivrée! Et vous, mon cher abbé, toujours au travail?

L'ABBÉ.

Oui ; et j'en ai fini avec le sire Alain.

RENÉE.

Déjà ?

L'ABBÉ.

Oui, mademoiselle, et je crois vraiment que mon style n'est pas resté au-dessous du sujet, ce qui n'est pas peu dire. Quel homme que ce sire Alain! quels hommes, du reste, que tous ces Penarvan ! Et je ne parle pas seulement de ceux d'un autre âge... je parle de ceux d'hier, de ceux que nous pleurons! Ah! la fin de notre histoire sera belle! Et là aussi, nous aurons de grandes choses à raconter!

RENÉE.

Oh! oui, de grandes choses!

L'ABBÉ.

Ah! mademoiselle, quelles scènes à retracer ! Vos trois frères, partis tous trois au premier signal de la guerre, frappés sur le même champ de bataille, et rapportés ici, couchés dans leurs manteaux... Leur père, appuyé sur le bras de sa fille, — sur votre bras, mademoiselle, — recevant debout, ces glorieuses dépouilles!

RENÉE, *comme à elle-même.*

Sa bouche resta muette; ses yeux ne versèrent pas une larme; il contempla longtemps sa race anéantie; puis il se découvrit lentement et s'inclina dans un suprême adieu! — Une heure après, il montait à cheval et se rendait au camp, malgré son grand âge. — Huit jours plus tard, il tombait à son tour pour ne plus se relever.

L'ABBÉ, *désignant Renée du doigt.*

Et la fille avait suivi le père! Et l'histoire aussi la suivra, cette noble et vaillante fille, persécutée, proscrite, errant la nuit de ferme en ferme. Puis on la verra, rentrant seule dans son domaine en ruine, s'installant fièrement dans sa pauvreté et jurant que son nom, destiné à périr, ne s'éteindrait du moins qu'avec sa vie! Voilà ce que l'histoire pourra dire, et voilà ce que je dirai!

RENÉE.

Et alors, ce sera à moi de raconter ce qu'a été l'abbé Pyrmil pour la maison de Penarvan. Quel zèle pour les vivants! quel culte pour les morts! — Oh! je n'ai rien oublié: en rentrant dans ce château dévasté, quel ne fut pas mon étonnement de retrouver chez moi, dans ma chambre, les épaves de mon opulence, mes coffrets, mes écrins, mes toilettes et les vieux meubles familiers. — C'était un de vos tours, monsieur l'abbé!... Etait-ce là pourtant ce qu'il fallait sauver? Et, malgré moi, mon cœur s'indignait un peu contre vous; mais à peine eus-je fait quelques pas dans cette vaste salle, où je pensais que le pillage et l'incendie n'avaient laissé que les murailles... là, dans leurs cadres de bois de chêne, les miens, tous les miens! Ils étaient là!... ils étaient là... Et nos chartes, nos parchemins... enfin, les épées de mes frères!... Ah! cette fois, c'étaient bien les trésors qu'il fallait sauver... et c'est à vous que je les devais!... Ah! ce jour-là, monsieur l'abbé...

L'ABBÉ.

Ce jour-là, vous m'avez embrassé, mademoiselle.

RENÉE.

Et ce n'est pas tout encore! Après m'avoir rendu mes aïeux, c'est vous qui avez eu la pensée d'en écrire l'héroïque histoire. Et dès lors, ma vie avait un but: un grand travail et un grand devoir! (*Souriant.*) Mais il ne faut pas les oublier, sous le prétexte de s'en souvenir. Allons, monsieur l'historien, à votre plume! (*L'abbé se met à la table.*) Et moi, à mes pinceaux! (*Elle s'assied au guéridon.*)

L'ABBÉ.

C'est bien dit! (Il lui passe son manuscrit.)

RENÉE, le parcourant.

Mais, l'abbé, vous avez omis le surnom du sire Alain : on l'appelait Alain... Jambes-Tortes.

L'ABBÉ.

Comment, mademoiselle, est-ce que vous voudriez le peindre d'après la tradition?

RENÉE.

Il faudrait, au moins, indiquer légèrement...

L'ABBÉ.

Oh! moi, je lui ferai les jambes droites comme un I.

RENÉE.

Pourtant...

L'ABBÉ.

Jamais vous ne ferez croire à personne qu'un Penarvan ait pu avoir les jambes de travers... jamais, mademoiselle!

RENÉE.

Attendez donc! Si je faisais autour de lui un... massacre de Sarrasins qui lui monteraient jusqu'à mi-corps? Qu'en dites vous, l'abbé?

L'ABBÉ.

Parfait, mademoiselle! (A part, avec conviction.) Raison de plus pour qu'il en ait tué trois cents! (Il se remet au travail.)

GERVAISE, entrant du fond.

Un papier pour vous, monsieur l'abbé. (Elle le remet et sort.)

L'ABBÉ, se lève sur place et regarde l'écrit.

Une lettre de dom Jobin.

RENÉE.

Dom Jobin?

L'ABBÉ.

C'est ce savant bénédictin qui m'a déjà donné des renseignements si précieux sur la famille.

RENÉE.

Lisez.

L'ABBÉ, lisant debout, et marmottant d'abord.

... « Mon embonpoint, qui n'a fait que croître au milieu des horreurs de la Révolution, ne me permet pas de monter jusqu'au château. » — Pauvre ami! — « Je vous attends au bas de la côte; j'ai à vous faire les révélations les plus graves... (baissant la voix) sur la personne que vous savez. »

RENÉE.

Quelle personne?

L'ABBÉ.

Un... un de nos aïeux! (A part, en remontant vers le fond.) Ah! mon Dieu! que va-t-il m'apprendre! (Au moment de sortir, il redescend à droite de Renée.) Ah! j'y pense, mademoiselle, M. Michaud est venu ce matin et doit revenir dans une heure. Il m'a parlé d'une combinaison qu'il veut vous soumettre à vous-même.

RENÉE.

Une combinaison?

L'ABBÉ.

Qui doit relever notre fortune.

RENÉE, avec ironie.

En vérité?

L'ABBÉ.

Oui, mademoiselle... veuillez donc le recevoir; moi, je vais savoir des nouvelles de... de notre ancêtre. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

RENÉE, seule.

Ah! M. Michaud a une combinaison nouvelle à me proposer? Eh bien, je suis curieuse de la connaître. (Reprenant ses pinceaux.) Allons, si je ne dois rien ajouter à l'héritage de gloire que j'ai recueilli, je saurai du moins le garder fidèlement et le maintenir dans son intégrité. C'est là une assez belle tâche, une assez noble ambition... et qui suffit bien à remplir toute ma vie. (Un temps de silence. Elle travaille. On entend une musique joyeuse, lointaine d'abord, qui se rapproche peu à peu.) Qu'est cela? (Elle se lève et va à la fenêtre.) Une noce qui passe. Pauvres enfants! l'époque est mal choisie pour entrer en ménage. Mais n'est-ce pas surtout quand les temps sont difficiles, qu'il fait bon d'être deux et de s'appuyer

l'un sur l'autre? — La joie respire sur leur visage. Oh! ils sont jeunes, ils s'aiment, ils sont heureux... (Répétant plus bas.) Ils sont heureux! (Avec un soupir.) Allons retracer les exploits du sire Alain. (Elle se rassied.)

GERVAISE, entrant du fond.

Mademoiselle, est-ce qu'il faut laisser entrer M. Michaud?

RENÉE.

Oui, je l'attendais.

GERVAISE, avec regret.

Ah! (A Michaud.) Il paraît que vous pouvez entrer.

SCÈNE IX

MICHAUD, RENÉE.

MICHAUD, sur le seuil de la porte.

Mademoiselle...

RENÉE.

Entrez, monsieur Michaud, et veuillez vous asseoir. (Elle fait signe à Gervaise de donner une chaise, Michaud la prévient et va en prendre une au fond à gauche. — Gervaise sort.)

MICHAUD.

Je ne sais si je dois... (Il place sa chaise à une distance respectueuse.)

RENÉE.

Oui, oui, asseyez-vous. (Michaud reste debout contre la chaise.) Eh bien, mon cher monsieur, vous commencez votre tournée d'automne? Vous voici, encore une fois, en visite de bienfaisance.

MICHAUD.

Mademoiselle...

RENÉE.

Et il n'y a que vous pour obliger les gens d'une façon si délicate et si discrète.

MICHAUD.

Il est heureux, mademoiselle, que vous me rendiez justice, car le métier que je fais ici, depuis trois ans...

RENÉE.

Le métier que vous faites? Venir au secours des grandes fa-

milles appauvries par la Révolution ; épier nos besoins... pour les soulager ; arriver juste à l'heure où la nécessité nous presse ; si c'est là un métier, c'est celui de la Providence.

MICHAUD.

Toujours est-il que je m'y suis ruiné, et que je me vois forcé d'y renoncer.

RENÉE.

En vérité! Mais que me disait donc M. l'abbé? A l'entendre, vous aviez une... combinaison, qui devait relever ma fortune.

MICHAUD.

Oui... il est vrai qu'à force de me préoccuper de vos embarras, j'avais imaginé un moyen... et, ce matin encore, je croyais, j'espérais... Mais j'ai bien réfléchi, et ce serait tellement onéreux pour moi, que j'ai renoncé même à vous en parler.

RENÉE.

Pourquoi donc? Parlons-en toujours; cela n'engage à rien.

MICHAUD, à part.

Je la tiens!

RENÉE.

Eh bien?

MICHAUD.

Eh bien, mademoiselle, puisque vous l'exigez... Mais, auparavant, je dois vous avertir que je vais vous parler avec la franchise... d'un paysan.

RENÉE.

Bien entendu! Et je vous écoute, en travaillant... Vous permettez?

MICHAUD.

Comment donc!

RENÉE.

La!... quand vous voudrez.

MICHAUD, s'asseyant.

Et d'abord, mademoiselle, êtes-vous bien sûre qu'en cherchant à vous obliger, je ne vous aie pas rendu un mauvais service ?

RENÉE.

Et comment cela, monsieur Michaud ?

MICHAUD.

Eh! mon Dieu! à force de vous acheter de la terre petit à petit, lopin par lopin, j'en suis arrivé, sans m'en douter, à posséder aujourd'hui la plus grosse partie de votre domaine. J'en suis au regret, mais je finirai par vous gêner. Déjà vous n'êtes plus chez vous; je plante par-ci, je bâtis par-là, j'élève des murs. Avant qu'il soit peu, je vous aurai caché la vue de la vallée, et je ne m'en consolerai jamais.

RENÉE.

Vraiment, monsieur Michaud, vous avez des sentiments que je ne puis me lasser d'admirer.

MICHAUD.

Ce n'est pas tout, mademoiselle; ce pays me plaît, je rêve d'y finir mes jours, et je compte venir bientôt m'y installer avec ma fille.

RENÉE.

Je serai charmée de vous avoir pour voisins, vous et mademoiselle Michaud.

MICHAUD.

Oh! je n'en doute pas... Irma est une bonne fille, sans façon, toute ronde, avec qui vous aurez bientôt fait connaissance. Nous nous verrons souvent, ça vous distraira; elle se mariera, un jour ou l'autre; puis viendront les enfants; ça pleure, ça crie, ça piaille! ça jettera du mouvement autour de vous.

RENÉE.

Sans doute, et vous m'ouvrez là des perspectives enchantées.

MICHAUD.

Pour ce qui est de moi, j'aime la chasse, et ça vous amusera d'entendre aboyer mes chiens et de me voir tirer des lapins sous vos fenêtres.

RENÉE.

Vous animerez le paysage.

MICHAUD.

Malheureusement, il y a le revers de la médaille.

RENÉE.

Ah! sans cela, c'eût été trop beau.

MICHAUD.

Je suis un bonhomme, mademoiselle, d'humeur facile et con-

ciliante; et bien que mon père, feu Étienne Michaud, meunier comme moi, fût natif de Caen, en basse Normandie...

RENÉE.

Ah! monsieur votre père était Normand ?

MICHAUD.

Oui, mademoiselle; et cependant, chacun vous dira que je ne suis pas chicanier. Seulement, je tiens à mes droits. Mon droit et la loi, je ne connais que ça! Aussi, malgré mon horreur des procès, j'en ai eu plus de vingt, rien que pour le cours d'eau qui fait tourner mon moulin. Je tiens à mes droits!

RENÉE.

Soyez tranquille, monsieur Michaud, on les respectera.

MICHAUD.

Oui, vous, mademoiselle, vous les respecterez; mais pouvez-vous répondre de vos gens, de vos animaux?... Un de vos serviteurs, pour abréger son chemin, passe dans ma luzerne; un canard, abandonné à lui-même, s'introduit dans mon champ; une vache, en rupture de ban, s'invite à déjeuner dans mon pré; vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Mais je tiens à mes droits... et voilà des procès sans fin! Et les procès, ça coûte gros... outre qu'à la longue, ça finit par altérer les bonnes relations.

RENÉE, à part.

Où veut-il en venir? (Haut.) Continuez, monsieur Michaud, vous m'intéressez vivement!

MICHAUD.

Mademoiselle, outre les petits inconvénients que je viens de vous signaler, est-ce que vous vous trouvez bien ici?

RENÉE.

Ici? dans ce château où je suis née? Mais, vous êtes bien bon, monsieur Michaud, je ne m'y trouve pas mal.

MICHAUD.

Hum! il n'est point gai, ce vieux manoir! Sans compter qu'il n'est pas solide. Je sais bien que, tel qu'il est, je ne voudrais pas l'habiter.

RENÉE.

Je le comprends, monsieur Michaud; mais une pauvre fille comme moi s'y résigne et s'y accommode.

MICHAUD.

Oui... je l'examinais tout à l'heure en venant et je me disais... (Il se lève.) Ah! ma foi, mademoiselle, au risque de vous offenser, il faut que je vous dégoise une bonne fois ce qu'il y a là dedans pour vous. (Il se frappe la poitrine.) Eh bien, oui, ça me fend le cœur de voir une personne comme vous vivre dans une masure ouverte à tous les vents et qui vous tombera sur la tête un de ces matins. Encore, s'il vous était permis d'y vivre doucement, dans le luxe ou au moins dans l'aisance; mais c'est tout le contraire; et votre position ne peut qu'empirer chaque jour. Voyons, comment comptez-vous sortir de là? Qu'espérez-vous? qu'attendez-vous? Votre cause est perdue sans retour. (Renée proteste d'un geste.) Vous ne voulez pas vous marier; vous avez aliéné le plus clair et le plus net de vos biens. Enfin... car il faut tout vous dire, n'est-ce pas?

RENÉE.

Oui, tout.

MICHAUD, baissant la voix.

Eh bien, mademoiselle, vous n'êtes pas très-bien notée dans les papiers de la République.

RENÉE.

J'aime à le croire, monsieur.

MICHAUD.

Vous êtes suspecte... Je ne voudrais pas vous effrayer; mais, ce matin même, j'entendais parler de vous à la municipalité de Nantes... Le Directoire a les yeux sur vous... et au moindre soulèvement...

RENÉE.

Cela me regarde... Arrivons à votre combinaison.

MICHAUD, se grattant l'oreille.

Ma combinaison, mademoiselle, ma combinaison... (Portant sa chaise à gauche.) Ah! ma foi, tant pis! c'est plus fort que moi! On dira ce qu'on voudra : que je me ruine, que je mets ma fille sur la paille et que je suis fou à lier; mais on ne dira pas que j'ai abandonné mademoiselle de Penarvan! — J'achète, en bloc, tout ce qui vous reste. Je n'y vais pas par quatre chemins, je prends tout, je vous débarrasse de tout! — Qu'est-ce que ça peut valoir? un millier d'écus. Et qu'est-ce que j'en donne? dix mille, vingt mille francs? Fi donc!... Il s'agit de vous assurer une exis-

tence honorable, indépendante... et je vous en donne quarante mille francs!

RENÉE.

Quarante mille francs!

MICHAUD.

Avec cela, vous pourrez vivre où vous voudrez, comme vous l'entendrez, sans souci du présent, sans crainte de l'avenir... Quarante mille francs! vous ne les trouveriez pas dans les caisses de l'État, et ils sont chez mon notaire. Je les tenais en réserve pour la dot de ma fille; tant pis pour mon gendre, il s'en passera! Ils sont à vous, mademoiselle, je vous les donne.

RENÉE.

Et vous prenez tout? les terres, les bois, les prés?

MICHAUD.

Le château!... jusqu'au mobilier!

RENÉE.

Et les portraits de famille aussi?

MICHAUD.

Ça m'est égal. Enfin, je prends tout, quoi! je prends tout!

RENÉE.

C'est bien! mais, dites-moi, monsieur Michaud, que comptez-vous faire de mon château?

MICHAUD.

Oh! soyez tranquille, mademoiselle, vous n'avez pas affaire à un démolisseur, à un vendeur de pierres; je suis un brave homme, moi, je me suis enrichi honnêtement... dans le commerce des grains... Votre château, je le ferai restaurer, badigeonner, enfin je le ferai remettre à neuf, de fond en comble, et je m'y installerai moi-même avec ma famille.

RENÉE, désignant les portraits.

Et vous daignerez conserver...?

MICHAUD.

Ces messieurs? On en aura soin, mademoiselle, on les savonnera, on les mettra dans des cadres neufs, et...

RENÉE, se levant.

Assez, monsieur! Brisons là! Finissons cette comédie!

MICHAUD.

Une comédie !

RENÉE.

Oui, je vous connais, depuis longtemps, et je vais vous dire qui vous êtes.

MICHAUD.

Qui je suis? Mais...

RENÉE.

Vous êtes un spéculateur.

MICHAUD.

Moi ?

RENÉE.

Et un spéculateur déloyal.

MICHAUD.

Mademoiselle!

RENÉE.

Je vous connais, vous dis-je! pensez-vous que, sans cela, j'aurais accepté vos prétendus services? Ne nous oblige pas qui veut, monsieur Michaud! Au bruit de mes désastres, vous avez flairé une proie, vous êtes accouru, et, profitant de ma détresse, vous m'avez arraché mes terres à vil prix.

MICHAUD.

A vil prix!

RENÉE.

Et voilà qu'aujourd'hui, votre impudence croissant avec ma misère, vous ajoutez l'outrage à la spoliation! vous voulez m'arracher jusqu'au berceau de ma famille; vous voulez habiter la maison de mes pères !

MICHAUD.

La maison de vos pères?... Si la République avait fait son devoir, il y a longtemps qu'elle aurait mis la main dessus.

RENÉE.

Qui l'en empêche? Elle peut la prendre et la détruire; mais l'acheter, je l'en défie! Ah! il vous faut nos châteaux maintenant? ah! vous vous étiez flatté de succéder ici, vous et les vôtres, à dix générations d'honneur et de vertu? Mais depuis

quand les renards vont-ils se terrer dans l'antre des lions? depuis quand des oiseaux de basse-cour...?

MICHAUD.

Hein!... c'est les Michaud qu'on traite ainsi, après qu'on a fait la Révolution? Prenez garde, mademoiselle!

RENÉE.

Vous menacez, je crois?... et moi, je m'oublie, je m'emporte, c'est trop d'honneur que je vous fais.

MICHAUD.

Ah! j'étouffe de colère!

RENÉE, lui montrant la porte.

Le grand air vous remettra! et, si vous avez besoin de vous rafraîchir, ne vous gênez pas, passez à l'office.

MICHAUD.

A l'office!... Ah! monsieur votre cousin est moins fier que vous, mademoiselle.

RENÉE.

Mon cousin?

MICHAUD.

Oui, mademoiselle, oui, votre cousin, un Penarvan comme vous.

L'ABBÉ, qui vient d'entrer.

Silence, malheureux!

MICHAUD, passant vivement derrière l'abbé.

Quand je l'invite à se rafraîchir, je le fais asseoir à ma table, nous trinquons ensemble, et l'honneur est pour lui. (Il sort furieux par le fond. L'abbé est tombé accablé dans le fauteuil à gauche.)

SCÈNE X

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE, frappée de stupeur.

Qu'est-ce que cela veut dire?

L'ABBÉ.

Mademoiselle, j'aurais donné ma vie...

RENÉE, avec énergie.

Qu'est-ce que cela veut dire?

L'ABBÉ.

Eh bien, oui, mademoiselle, il reste un Penarvan.

RENÉE, avec joie.

C'est vrai!... Mais non, c'est impossible! Mon père m'a répété vingt fois que la branche cadette s'était éteinte bien avant que je fusse née.

L'ABBÉ.

M. le marquis savait bien le contraire, mademoiselle.

RENÉE.

Mais, alors, pourquoi m'a-t-il caché?... Voyons, parlez!

L'ABBÉ.

M. le marquis et son frère ne partageaient pas les mêmes opinions, vous le savez. M. le vicomte avait toujours eu du penchant pour les idées nouvelles.

RENÉE.

C'était un philosophe.

L'ABBÉ.

Retiré près de Rennes, dans son petit domaine de la Brigazière, il se posait en réformateur des abus; il correspondait avec M. d'Alembert.

RENÉE.

Je sais, je sais.

L'ABBÉ.

Pourtant, il n'y avait qu'un peu de froideur dans les relations, quand le vicomte Joseph ne craignit pas de s'allier à une famille de robe.

RENÉE.

Et il en fut bien puni, car il mourut subitement, le jour de son mariage avec la nièce de M. de la Chalotais.

L'ABBÉ.

C'est là qu'est votre erreur, mademoiselle; votre oncle ne mourut pas ce jour-là; mais votre père n'avait vu dans cette alliance qu'un insolent défi; il y répondit en notifiant la mort

de son frère à tous ses amis, et on assure que le vicomte Joseph lui-même reçut un billet qui lui faisait part de son propre decès.

RENÉE.

Bien! bien! (Elle s'assied près de l'abbé.) Mais, après la mort de mon père, quand je croyais ma famille éteinte, comment m'avez vous laissé ignorer...? comment ne m'avez-vous pas révélé l'existence de mon cousin, du dernier de ma race et de mon nom?

L'ABBÉ, avec embarras.

Mon Dieu!... comme, de son côté, il ne nous a jamais donné signe de vie, j'ai dû croire qu'il avait hérité des sentiments...

RENÉE.

Et c'est pour cela!... ah! monsieur l'abbé!... (Se levant agitée.) Mais nous allons lui écrire, l'appeler auprès de nous... (L'abbé se lève.) Je ne sais rien, je ne veux rien savoir des querelles qui ont désuni nos pères. Je ne sais qu'une chose, c'est un Penarvan; il suffit! (Un silence.) Eh quoi! vous vous taisez? Ma maison survit à sa ruine, et vous ne comprenez pas?...

L'ABBÉ.

Oh! je comprends très-bien, mademoiselle, mais je crains... et c'est pour cela que je me suis abstenu jusqu'ici...

RENÉE.

Voyons, que craignez vous?

L'ABBÉ.

Eh bien, d'après ce que m'a toujours dit dom Jobin, il paraît que votre cousin ne justifie pas absolument... ou plutôt, il justifie trop les craintes que... (Mouvement de Renée.) Oh! ce n'est pas sa faute!... Son père était un esprit fort, et on conçoit qu'avec un pareil exemple!...

RENÉE.

Achevez!

L'ABBÉ.

Eh bien, à vingt ans, votre cousin lisait M. de Voltaire et M. Rousseau de Genève.

RENÉE.

Ce fut un tort. Après?

L'ABBÉ.

Après... dame, il est tout simple qu'il ait pris parti pour la Révolution.

RENÉE.

Un Penarvan !

L'ABBÉ.

De la branche cadette, mademoiselle! (Avec douleur.) Et cela seul peut expliquer...

RENÉE, atterrée.

Un Penarvan!... Oui, je comprends qu'il ne soit pas venu à moi, ma vue seule eût été sa condamnation!... Allons, mon cher abbé, voilà de nouveaux devoirs à remplir. Puisqu'il reste encore un rameau vivant de l'arbre foudroyé, c'est à nous de le redresser. Vous irez trouver mon cousin de ma part, mon bon Pyrmil.

L'ABBÉ.

Moi?

RENÉE.

Vous dissiperez les ténèbres qui troublent son esprit et vous l'aiderez à rentrer dans la bonne voie... Vous ne répondez pas?

L'ABBÉ.

C'est que... c'est que je ne vous ai pas tout dit.

RENÉE.

Vous ne m'avez pas tout dit?

L'ABBÉ.

Le mal est plus avancé que je ne le pensais moi-même.

RENÉE.

Enfin?

L'ABBÉ.

Enfin, monsieur votre cousin est sur le point de se marier.

RENÉE.

Je devine... et, comme son père, il va se commettre avec une famille de robe?

L'ABBÉ.

Ah! plût à Dieu qu'il s'en tînt aux fourrures!

RENÉE, confondue.

Mais qui donc épouse-t-il, alors?... Eh bien?

L'ABBÉ, éclatant.

Eh bien, mademoiselle, votre cousin épouse la fille d'un paysan, la fille d'un meunier, la fille de M. Michaud !

RENÉE.

La fille de M. Michaud ! (Se passant les mains sur le front.) Mais comment savez-vous?... qui a pu vous dire?... -

L'ABBÉ.

Dom Jobin, qui arrive de Rennes. Il paraît qu'il n'est bruit que de cela dans tout le pays!

RENÉE, passant à gauche.

Voilà pourquoi cet homme en voulait à mes terres et jusqu'à mon château. Il lui fallait tout à la fois, et l'héritage et l'héritier. (A l'abbé.) Et quand doit se faire ce mariage?

L'ABBÉ.

L'époque n'est pas encore fixée, mais...

RENÉE.

Monsieur l'abbé, ce mariage ne se fera pas.

L'ABBÉ.

Dieu vous entende! Mais, au point où en sont les choses, qui pourra l'empêcher?

RENÉE.

Moi !

L'ABBÉ.

Vous, mademoiselle ?

RENÉE.

J'ai juré de maintenir intact l'héritage d'une maison sans tache, et je tiendrai mon serment... Ce mariage n'aura pas lieu, vous dis-je... Nous partons dès demain.

L'ABBÉ.

Nous partons ?... moi aussi?

RENÉE.

S'il ne vous convient pas de m'accompagner, libre à vous ; j'irai seule. Je crois avoir montré que les grands chemins ne me font pas peur. (Elle remonte vers le fond.)

L'ABBÉ.

Je vous suivrai partout, mademoiselle; mais que va devenir l'histoire des Penarvan?

RENÉE, se retournant.

Nous ne l'abandonnons pas, monsieur l'abbé; nous lui restons fidèles. Nous allons travailler pour que cette histoire, nourrie de gloire et d'honneur, ne s'achève pas dans la honte... et, Dieu aidant, nous réussirons. (Elle sort, Pyrmil tombe anéanti sur un siége à droite.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon de métairie, ouvrant sur la campagne, et une porte charretière en avant de quelques mètres. — Une fenêtre à gauche de la porte du fond ; une bibliothèque à droite. — Deux portes latérales à droite et deux à gauche, se faisant face. A gauche, une table à distance de la première porte, avec une chaise de ce côté et un fauteuil de l'autre. A droite, un plus grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN, seul, poudré, cravate blanche, culotte courte, souliers à boucles. — Il est assis dans le fauteuil près de la table, à gauche, et lit le journal.

« L'armée républicaine vient encore de remporter une victoire. » — C'est incroyable! ah! décidément, ce général Bonaparte a des dispositions. (Réfléchissant.) Mais voyons donc... Bonaparte? Eh! oui, c'est un gentilhomme! Parbleu! de cette façon-là tout s'explique!... Il faut toujours en revenir à la noblesse!

SCÈNE II

GERMAIN, ARMAND, portant un panier de vin.

ARMAND, de la porte du fond.

M. Paul n est pas là? (Germain le regarde d'un air hautain, et reprend la lecture de son journal; Armand descendant en scène et répétant.) M. Paul n'est pas là ?

GERMAIN, sans bouger.

M. Paul?... qui ça, M. Paul?

ARMAND.

Pardi ! M. Paul... le propriétaire de cette métairie ; enfin, votre maître, quoi !

GERMAIN.

Si c'est de mon maître que vous voulez parler, il se nomme le vicomte de Penarvan, et, ce que vous appelez sa métairie, moi, je l'appelle son château.

ARMAND.

Ah !... Eh bien, alors, vous direz au seigneur de Penarvan que le citoyen Michaud, ayant l'honneur de déjeuner, ce matin, au château, a jugé prudent d'offrir à M. le vicomte un panier de son vin. Voilà ! (Il pose le panier au milieu du théâtre et sort.)

GERMAIN, seul.

Insolent ! (Il se lève.) Où en sommes-nous tombés, mon Dieu !... un Michaud, chez nous, à notre table ! (Il prend le panier de vin et le porte au fond, à droite, où, désignant deux bustes en plâtre.) Après ça, quand on voit un Voltaire et un Rousseau installés chez un gentilhomme... on doit s'attendre à tout... Ah ! (Il montre le poing aux bustes.)

PAUL, du fond à gauche.

Tout beau, Sultan, à bas !

SCÈNE III

PAUL, GERMAIN.

Paul paraît au fond, en costume de chasse, veste de velours, grandes guêtres de cuir, chapeau de feutre à larges bords. Il se pose d'un air triomphant, appuyé sur son fusil d'une main, et montrant de l'autre un lapin.

PAUL.

Me voilà ! et je n'ai pas perdu mon temps, comme tu vois... Tiens, mon vieux Germain, tu vas faire sauter ce... ci-devant lapin. (Il le donne à Germain et va poser son fusil au fond, à gauche.) Tu sais que M. Michaud déjeune à la métairie ?

GERMAIN, tenant le lapin.

Comment, monsieur le vicomte, c'était donc sérieux ?

PAUL.

Si c'était sérieux ?

GERMAIN, posant le lapin au fond à droite.

J'affirme à M. le vicomte que j'ai cru qu'il voulait rire.

PAUL.

Et pourquoi cela, monsieur Germain ?

GERMAIN.

Le citoyen Michaud, déjeunant au château, à la table de M. le vicomte, cela m'a paru tellement exorbitant...

PAUL.

D'abord, je te prierai de ne plus me rebattre les oreilles de ton éternel M. le vicomte, et de renoncer à cette manie d'appeler ma ferme un château... Joli château, ma foi !... Quant à moi, qui ai toujours vécu à l'étroit, tandis que mes nobles cousins de la branche aînée menaient grand train dans de vastes domaines, j'ai beaucoup réfléchi sur l'organisation sociale, et j'y ai constaté bien des abus. Aussi j'ai pris l'égalité pour devise et je vis en conséquence : cultivant mon champ de mes mains et usant moins de souliers que de sabots... Tâche donc de comprendre cela une fois pour toutes, et fais-moi grâce de tes étonnements sempiternels.

GERMAIN.

Ah ! je suis plus affligé que surpris de tout ce que je vois, M. le vicomte.

PAUL.

Encore ?

GERMAIN.

Monsieur... tout court, puisque vous l'exigez.

PAUL, s'asseyant à gauche.

C'est bien assez déjà.

GERMAIN.

A moins pourtant de vous appeler citoyen.

PAUL, riant.

Je n'y verrais aucun inconvénient.

GERMAIN, scandalisé.

Ah ! monsieur !... mais tout cela devait arriver fatalement. Quand on part de la philosophie, on doit en venir à l'impossible. Aussi, de M. d'Alembert, avec qui on pouvait encore causer, on en est tombé à M. Michaud.

PAUL.

Un brave homme !

GERMAIN.

Un meunier, monsieur! Enfin, jusqu'aux poules et aux canards qui, sans doute enhardis par la présence de ces messieurs (il montre les bustes), viennent parfois tenir leur club jusqu'ici.

PAUL, se levant et riant.

En vertu de la liberté, vieux radoteur! Allons, va dire à Jeannette de faire sauter mon lapin ; car mon compère Michaud ne doit pas tarder à venir.

GERMAIN, qui a repris le lapin, à part.

Son compère Michaud!... c'est à quitter la France! (Il sort par la droite, en levant au ciel les bras et le lapin.)

SCÈNE IV

PAUL, seul.

Ah! si l'égalité s'implante jamais chez nous, ce ne sera pas la faute des valets de bonne maison. Ces gaillards-là sont plus fiers que leurs maîtres. (Il aperçoit, au fond à gauche, Michaud et sa fille.) Ah! voici mon compère!... et vous aussi, mademoiselle Irma ?

SCÈNE V

IRMA, MICHAUD, PAUL.

IRMA.

Oui, monsieur Paul, je suis venue vous dire bonjour, en passant.

PAUL.

Ah! moi qui espérais déjà que vous seriez des nôtres !

MICHAUD.

Vous êtes bien honnête... mais une femme de ménage ne quitte pas sa maison comme cela. Et puis une jeune fille qui viendrait déjeuner chez un garçon... et un beau garçon, da !

PAUL.

Monsieur Michaud !

MICHAUD.

Oh! je ne m'en dédis pas. Et je puis dire que, de son côté, Irma est une jolie fille aussi.

IRMA.

Mon père!

PAUL.

Certes!

MICHAUD.

Et douce, et sage, et ordonnée! enfin la perle des ménagères, quoi! et c'est tout dans une maison.

PAUL.

Le fait est qu'une maison sans femme...

MICHAUD, descendant à gauche.

Eh bien, dis donc, mignonne, puisque te voilà, si tu donnais un coup d'œil à droite, à gauche... (A Paul.) Oh! en un tour de main, elle vous aura mis la maison en ordre.

PAUL, souriant.

De l'ordre ici? Je ne m'y reconnaîtrais plus. D'ailleurs, mon amour-propre aurait trop à souffrir d'une pareille inspection. Quand je veux faire voir ma maison à son avantage, je prie mes hôtes d'en sortir, et je les conduis au jardin. Là, du moins, je me défends un peu. Pourtant, je ne répondrais pas que mes fleurs soient aussi fraîches que vos joues vermeilles; mais elles en approchent, et c'est vraiment tout ce qu'on peut leur demander.

IRMA.

Monsieur Paul!

PAUL, à part, en remontant un peu.

C'est assez joli, ça!

MICHAUD.

Allez, mes enfants, allez faire un tour au jardin.

IRMA.

Ne venez-vous pas aussi, mon père?

MICHAUD, passant à droite.

Non, je me sens un peu las, et je me reposerai un brin ici, en vous attendant.

PAUL.

Mademoiselle... (Il offre son bras à Irma et sort avec elle par le fond, à gauche, en causant gaiement.)

SCÈNE VI

MICHAUD, seul, les suivant des yeux.

Allons, ça va! ça va!... mais ça pouvait aller mieux encore! (Il redescend en scène et s'assied à droite.) Ah! si mon plan avait réussi! un plan si bien conçu, si bien mené!... Quel coup de filet! mais le château a passé à travers les mailles... Il faudra se contenter du vicomte.

SCÈNE VII

ARMAND, MICHAUD.

Armand entre rapidement par le fond à droite; il regarde de tous côtés d'un air un peu effaré.

MICHAUD.

Eh bien, te voilà, toi? qu'est-ce que tu viens faire ici?

ARMAND.

Moi? Rien, patron.

MICHAUD.

Comment, rien?

ARMAND.

Je... je voulais dire que mademoiselle Irma n'est pas à la maison.

MICHAUD.

Est-ce qu'on la demande?

ARMAND.

Non, patron.

MICHAUD.

Eh bien, alors?...

ARMAND.

On... on ne la demande pas... mais on pourrait venir la demander, et je croyais qu'elle était peut-être ici... mais je vois avec... je vois qu'elle n'y est pas.

MICHAUD.

Elle est dans le jardin.

ARMAND.

Ah!... toute seule?

MICHAUD.

Non, avec M. de... avec M. Paul.

ARMAND, avec dépit.

Ah!

MICHAUD, se levant et les montrant du doigt.

Tiens, là-bas, à droite, le long des espaliers.

ARMAND.

Eh! je les vois bien!

MICHAUD.

Eh bien, mon garçon, puisque tu les vois, tu assistes à un grand spectacle, et sur lequel je ne saurais trop appeler ton attention.

ARMAND.

Quoi donc?

MICHAUD.

Regarde bien.

ARMAND.

Oui.

MICHAUD.

Cette jeune fille, au bras de ce jeune homme... c'est ma fille, la fille d'un meunier.

ARMAND.

Oui.

MICHAUD.

Ce jeune homme, c'est le fils de l'ancien seigneur du pays. (Il redescend en scène, à droite.)

ARMAND.

Oui.

MICHAUD.

Bon!... maintenant, regarde par ici. (Il s'étend dans le fauteuil.)

ARMAND.

Oui

MICHAUD.

Qu'est-ce que tu vois?

ARMAND.

Dame!... vous, patron.

MICHAUD.

Oui, moi, me prélassant dans les salons de la noblesse. Dans une heure, je vais manger à la table de M. le vicomte; et si, par hasard, il prenait fantaisie à ces jeunes gens de s'épouser demain, personne n'y trouverait à redire.

ARMAND.

Eh bien, quoi?

MICHAUD, se levant et passant à gauche.

Eh bien, mon garçon, c'est pour ça qu'on a fait la Révolution.

ARMAND.

C'est pourtant vrai.

MICHAUD.

Aujourd'hui, plus de castes, plus de priviléges; enfin, tous les hommes sont égaux.

ARMAND.

Ah! patron, que je suis donc bien aise de vous entendre parler comme cela!

MICHAUD.

Pourquoi donc? aurais-tu jamais douté de mon civisme?

ARMAND.

Oh! non!... Et cependant, je n'osais pas, j'hésitais encore; mais, à présent, oh! je n'hésite plus... J'aime votre fille... elle n'en sait rien... mais je l'aime et je vous demande sa main.

MICHAUD.

Tu dis?... Répète un peu.

ARMAND.

Je vous répète que j'aime votre fille, et que...

MICHAUD.

Comment, maroufle, tu as l'audace... ?

ARMAND.

Puisque tous les hommes sont égaux !

MICHAUD.

Mais tu ne comprends donc pas ?

ARMAND.

Puisque votre fille pourrait épouser un vicomte!

MICHAUD.

Parfaitement ; mais...

ARMAND.

Puisque c'est pour ça qu'on a fait la Révolution !

MICHAUD.

Imbécile!... on a fait la Révolution pour que les filles de meuniers puissent épouser les fils de leurs anciens seigneurs, et non pas pour que les garçons meuniers puissent épouser les filles de leurs patrons. (Le poussant par les épaules.) Allons, oust! et va voir au moulin si j'y suis!

ARMAND, haussant les épaules.

Eh bien, je l'aurais parié! (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII

MICHAUD, seul.

A-t-on jamais vu chose pareille? un drôle qui n'a jamais connu ni père ni mère et que j'ai ramassé tout nu dans un fossé!... Oh! il faut avouer que les révolutions ont aussi leur mauvais côté : ça égare les masses, tout le monde veut sortir de sa sphère... et ça dégénère en abus. (Il remonte la scène à gauche.)

SCÈNE IX

MICHAUD, PAUL.

MICHAUD.

Ah! c'est vous, monsieur Paul? Eh bien, et mon Irma?

PAUL.

Elle vient de partir ; le petit Armand est venu la chercher.

MICHAUD.

Armand?

PAUL.

Il paraît qu'on a besoin d'elle au moulin.

MICHAUD, à part, descendant.

Ah! le gredin!... Mais il n'y a pas de danger.

PAUL.

Quelle aimable fille vous avez là, père Michaud! La bonne grâce et la belle humeur!

MICHAUD, avec sentiment.

Et vous savez comment elle fait la tarte aux cerises?

PAUL.

Dans la perfection. Mais parlons un peu de vous, mon voisin. Eh bien, avez-vous fait un bon voyage?

MICHAUD.

Pas trop mauvais, je vous remercie; on est bien un peu cahoté, par-ci par-là, dans les chemins... et même quelquefois dans les maisons...

PAUL.

Comment, dans les maisons?

MICHAUD.

Ne faites pas attention, je m'entends!... Ah çà! et vous, monsieur Paul, qu'est-ce que vous êtes devenu pendant ce temps-là?

PAUL.

Ma foi, père Michaud, je ne veux pas faire blanc de mon épée, et je vous avouerai, bien franchement, que votre maison m'a souvent manqué.

MICHAUD.

Bien vrai?

PAUL.

Dame! vous comprenez? L'habitude d'entrer chez vous, à toute heure, à tout propos, et même sans raison... enfin, l'habitude!

MICHAUD.

Ah! dame, c'est vrai, l'habitude, ça creuse aussi son sillon dans la vie, et peu à peu, sans qu'on s'en doute... On entre un jour chez le père Michaud, par hasard, comme il arrive entre

voisins; on y est bien reçu, on y retourne, par politesse. Puis, on est seul chez soi, on ne sait que faire... « Allons chez le père Michaud, ça fera passer le temps! » Et on y va, et le temps passe; et il se trouve, un beau jour, que les jambes ont pris le chemin du moulin et qu'elles y vont toutes seules.

PAUL.

C'est vous qui l'avez dit!

MICHAUD.

Mais pourquoi donc qu'on ne vous a pas vu en mon absence?

PAUL.

Votre fille n'est plus une enfant, père Michaud, et j'ai cru plus convenable...

MICHAUD.

Eh bien, entre nous, vous avez agi comme il faut; et, puisque c'est vous qui amenez la conversation là-dessus, je vous avouerai que vous ne faites que me prévenir.

PAUL.

Comment?

MICHAUD.

Oui, c'est justement pour pouvoir causer à notre aise que je me suis invité à déjeuner chez vous.

PAUL.

Et quoi donc de si mystérieux pouvez-vous avoir à me dire?

MICHAUD.

Je m'étais promis, d'abord, de ne vous parler de la chose qu'au dessert; mais, vous savez, entre amis, on se laisse aller; et, comme je ne veux pas de surprise entre nous, je préfère vous parler à jeun.

PAUL.

Eh bien, parlez.

MICHAUD.

Asseyons-nous. (Il s'assied à gauche de la table; Paul s'assied à droite, ils se font vis-à-vis.) Mon cher ami, vous ne pouvez pas douter du plaisir que nous avons à vous recevoir, ma fille et moi. (Paul s'incline.) Sans compliment, vous êtes devenu le charme de notre existence. (Paul s'incline encore.) Ce n'est pas votre faute, si vous êtes né ci-devant, vous étiez digne d'être meunier.

PAUL.

Monsieur Michaud, vous me comblez.

MICHAUD.

Non, vrai, je vous dis ça sans flatterie.

PAUL.

Du moment que vous me l'affirmez...

MICHAUD.

Cependant, je dois vous l'avouer, vos assiduités auprès de mademoiselle Michaud commencent à la compromettre.

PAUL.

Mes assiduités?

MICHAUD.

Oui, on en jase dans le pays, et on s'étonne que vous ne vous soyez pas déjà déclaré.

PAUL.

Pardon, mais...

MICHAUD.

Laissez-moi dire.

PAUL.

Soit.

MICHAUD.

Malgré la vive amitié que j'ai pour vous, monsieur Paul (il lui serre la main), la réputation d'Irma m'est encore plus chère que votre présence. Que voulez-vous! les Michaud n'ont pas les mœurs de l'ancienne cour. L'honneur et la vertu, voilà nos titres de noblesse! Il est donc temps de vous prononcer. Vous connaissez la maison, on n'y voit pas de lambris dorés; mais on y respire à pleins poumons l'air pur de la fraternité; et le vin n'y est pas mauvais. Ma fille est un trésor. Quant à l'éducation qu'elle a reçue, vous pourrez en juger... en consultant mon livre de dépenses. — Pour moi, ma vie est au grand jour, ainsi que ma fortune... sans compter ce qu'on ne connaît pas... On ne vous met pas le pistolet sur la gorge. S'il vous convient d'entrer dans ma famille... je suis sans préjugés; et, d'ailleurs, vous avez prouvé qu'il y a de braves gens partout. Si vous en décidez autrement, il faudra cesser de nous voir; mais nous n'en serons pas moins bons amis. (Il se lève.) Sur ce, je vous laisse à vos réflexions... Le déjeuner dans une heure; vous me rendrez réponse au dessert. (Il sort par le fond.)

SCÈNE X

PAUL, seul, après un grand temps de silence.

Mais... mais... mais c'est-à-dire que je n'ai jamais pensé à lui faire seulement un doigt de cour... Comme il y va, le père Michaud!... Je sais bien qu'il n'est pas fier, comme il dit. Je ne le suis pas non plus; et mon père lui-même a prouvé qu'il ne l'était guère. (Il se lève.) C'est égal, je doute fort qu'il eût fait une lieue, les pieds dans la neige, pour bénir le mariage de son fils avec la fille au père Michaud. — Après tout, il n'y a pas de quoi se gendarmer si fort. Les temps sont bien changés. (Regardant autour de lui.) Ce n'est pas le Louvre, ici!... Et puis, de braves gens, ces Michaud! La petite, un vrai bouton de rose, et moi... (il est remonté au fond, à droite, et se regarde dans un miroir suspendu) moi, je commence à pouvoir passer pour une fleur... et pour une fleur assez épanouie. Si je ne veux pas vieillir dans la solitude, il est temps de songer sérieusement... et je n'ai pas le droit d'avoir de bien hautes visées. (Il regarde au fond, d'un et d'autre côté.) Mon pauvre petit champ! Il est là-bas, perdu comme un îlot, dans les domaines du père Michaud! En a-t-il, le brave homme, en a-t-il? De quelque côté que je regarde, les blés ne poussent que pour lui! (Il redescend en scène.) Et pourtant, tout cela pourrait tenir dans une corbeille de mariage; et, au lieu de vivre ici, comme un hibou, j'y verrais partout l'abondance, le mouvement, la gaieté. — Oui, certainement, certainement; et si je ne consultais que mon intérêt et mon penchant... — Mais on se doit aussi... (Il s'assied à droite.) Et à qui? et à quoi? A la mémoire d'une famille qui n'a jamais eu pour nous que d'insolents dédains? à ma noble cousine de la branche aînée, qui m'écrase encore, à l'heure qu'il est, de son silence et de son mépris? Ah! non, ce serait trop fort! (Se levant.) Par saint Paul, mon patron! les Michaud seront ma vengeance!... Oui, mon mariage avec la jolie meunière sera la réponse de la branche cadette. Et j'en ferai part à ma fière cousine; et je l'inviterai à la noce!... Et je n'aurai jamais tant ri! Ah! ah! ah! j'en ris déjà rien que d'y penser! (Tout en riant, il est remonté vers le fond à droite et regarde au fond à gauche.) Tiens! quel est cet étrange personnage et cette belle amazone, qui ont l'air de venir ici?... L'écuyer descend de sa monture... avec peine, il est vrai... Allons donc!... là!... ce n'est pas malheureux!

SCÈNE XI

PAUL, L'ABBÉ, puis RENÉE.

L'ABBÉ, au fond après avoir considéré Paul d'un air attendri, se découvrant avec le plus grand respect.

C'est bien à M. le vicomte Paul de Penarvan que j'ai l'honneur de m'adresser?

PAUL.

Oui, monsieur; que puis-je faire pour votre service?

L'ABBÉ, en extase.

Ah! permettez-moi, d'abord, de vous embrasser! (Il l'entoure de ses bras.)

PAUL, très-surpris.

Veuillez me dire, au moins... (Renée paraît au fond; Paul est comme frappé d'admiration, il interroge l'abbé du regard.)

L'ABBÉ, d'une voix éclatante.

Mademoiselle Louise Renée de Penarvan, votre cousine, monsieur le vicomte!

RENÉE, allant à Paul, et lui tendant résolûment la main qu'elle vient de déganter.

Bonjour, mon cousin! convenez-en, vous ne m'attendiez pas?

PAUL, après lui avoir baisé la main.

C'est la vérité, ma cousine! si j'avais pu prévoir un si grand honneur...

RENÉE, avec bonhomie.

Qu'est-ce donc? vous cultivez vos terres vous-même?... Un de nos ancêtres... je ne sais plus lequel...

L'ABBÉ, la soufflant.

Mathieu de Penarvan!

RENÉE.

Un de nos ancêtres disait que le soc de la charrue était arme de gentilhomme, et se tenait pour mieux chaussé en sabots qu'en souliers de cour.

L'ABBÉ, bas.

C'était le sire Mathieu.

RENÉE.

Mon cousin, je vous présente l'abbé Pyrmil, l'ancien précepteur de mes frères et le mien.

L'ABBÉ.

Et l'historiographe de...

RENÉE, à Paul.

Monsieur l'abbé est de la famille.

PAUL.

Soyez le bienvenu, monsieur.

L'ABBÉ, à part.

Il n'a pas l'air méchant.

RENÉE.

Et maintenant, votre bras, cousin; car je ne suppose pas que votre intention soit de nous laisser à la porte.

PAUL, lui offrant le bras.

Ah! ma cousine, je suis trop heureux de cette bonne visite; et croyez bien que je vous aurais devancée, si je n'avais craint...

RENÉE.

D'être mal reçu?

PAUL.

Le passé n'était pas fait pour m'encourager. Pourtant, à la nouvelle du malheur qui vous a frappée, en vous sachant seule, entourée de dangers, mon premier mouvement avait été d'aller vous offrir l'appui de mon bras; mais j'ai cru devoir attendre un signe, un mot de vous; et, ne recevant rien, pas même une lettre d'avis...

RENÉE.

C'est que je ne soupçonnais pas même votre existence, mon cher cousin; je ne la connais que depuis deux jours; et, depuis deux jours, j'ai quitté le deuil que je devais porter toute ma vie.

PAUL.

Alors, je n'ai que des remercîments à vous faire, et beaucoup d'indulgence à vous demander... Vous le voyez, je n'habite pas précisément un palais. (Il la conduit à un fauteuil, près de la table à gauche, où elle s'assied.)

RENÉE.

Mon indulgence vous est acquise, cher cousin, et j'espère bien

qu'avant peu vous m'offrirez l'occasion de mettre toute la vôtre à l'épreuve.

PAUL, à part.

Elle est charmante! Et moi, qui me figurais... (L'abbé, assis à gauche de la table, est dans le ravissement.)

RENÉE.

Du reste, il importe peu que la maison soit riche ou pauvre; ce qui importe, c'est que l'honneur y soit chez lui et n'ait pas envie d'en sortir : n'est-ce pas votre avis?

PAUL, un peu surpris.

Assurément.

RENÉE.

Asseyez-vous donc, monsieur de Penarvan. Il est temps que vous sachiez ce qui m'amène. (Paul prend un fauteuil à droite et le place à distance de Renée.)

L'ABBÉ, à part.

Ah! voici le moment critique.

PAUL, à part.

Hum! hum!... (Il s'assied.)

RENÉE, après un silence, d'une voix ferme et hautaine.

Mon cousin, vous savez comment mon père et mes frères sont morts?

PAUL, à part.

C'est bien cela! (Haut, avec fermeté.) Tenez, ma cousine, croyez-moi, n'allons pas plus loin! Quand vous êtes entrée ici, il y avait en vous tant de franchise et de bonté, que j'ai cru, tout d'abord, à un prodige inespéré. Oui, j'ai pu croire un instant que vous étiez venue pour effacer les divisions de nos familles; et, quant à moi, en sentant votre main dans ma main, j'avais tout oublié... Mais, si je me suis trompé, si je dois trouver en vous un censeur au lieu d'une amie, je vous dirai que je ne suis plus assez jeune pour recevoir des leçons... Votre père et vos frères sont morts pour une cause que je respecte, que j'honore, mais qui n'est pas la mienne. Or, je ne dois compte de mes opinions à personne, et je ne reconnais à personne le droit de juger ma conduite.

L'ABBÉ, à part.

Voilà bien ce que je craignais.

RENÉE.

Vous le prenez haut, mon cousin; mais je suppose que votre conscience est plus humble que votre langage.

PAUL, vivement.

Ma conscience!

L'ABBÉ, se levant vivement.

Monsieur le vicomte!... mademoiselle!... (Il se place debout derrière le fauteuil de Renée.)

RENÉE.

Laissons là le passé. Votre oncle et vos cousins vous ont légué des devoirs auxquels vous ne sauriez vous dérober sans félonie... Je suis venue pour vous les enseigner, si vous ne les connaissez pas; pour vous les rappeler, si vous en avez perdu la mémoire.

PAUL.

Mais...

RENÉE.

On assure que vous pensez à vous marier.

PAUL, troublé.

Et qui a pu vous dire...?

RENÉE.

On ajoute même que votre choix est fait; vous allez épouser la fille d'un meunier... Est-ce vrai, mon cousin?

L'ABBÉ, timidement.

Non... c'est impossible!

RENÉE, insistant.

Est-ce vrai, mon cousin?

PAUL, confus et irrité tout à la fois.

Eh bien!... eh bien, oui, c'est la vérité. J'épouse la fille à M. Michaud. (L'abbé est anéanti.)

RENÉE.

Et vous en convenez?

PAUL.

Et pourquoi m'en cacherais-je? Je suis au bout de ma jeunesse, j'ai dû songer à faire une fin. M. Michaud est un bon diable, sa fille me plaît... je ne lui déplais pas; nous nous marions... c'est simple comme bonjour.

L'ABBÉ, à part.

Comme bonjour!

RENÉE, froidement.

Votre parole est engagée?

PAUL.

Pas précisément... J'hésitais même encore un peu, tantôt... (Regardant sa cousine d'un air de défi.) Mais, à présent, je n'hésite plus...

RENÉE.

Et vous avez mûrement réfléchi aux conséquences?

PAUL.

Les conséquences sont faciles à déduire; je vivais seul dans l'abandon, et désormais je vivrai en famille et dans l'opulence!

L'ABBÉ, à part.

Oh! mon Dieu!

RENÉE.

Et c'est ainsi que vous comptez relever la maison dont vous êtes l'unique espoir et le dernier soutien? Ce n'est pas assez de sa ruine, il vous plaît d'y joindre la honte! (Elle se lève.)

PAUL, se levant aussi.

Ah! ma cousine, si vous le prenez ainsi, nous ne pourrons jamais nous entendre. Il y a entre nous une révolution, un monde écroulé, un abîme... et nous ne parlons pas la même langue.

RENÉE.

C'est tant pis pour vous, monsieur de Penarvan!

PAUL.

Et que m'importent les destinées de la maison de Penarvan? Est-ce que je la connais? qu'a-t-elle fait pour moi? Votre père, anticipant sur la mort, avait jugé plaisant de rayer le mien du nombre des vivants; vous, ma cousine, vous ne saviez pas même que je fusse de ce monde, et il a fallu qu'un hasard se chargeât de vous l'apprendre... Vous êtes accourue; pourquoi? pour rapprocher les débris de notre famille? pour m'apporter l'oubli du passé? Allons donc! Vous n'êtes venue que pour préserver cet illustre nom de la souillure d'une mésalliance... une mésalliance pour vous, mais non pour moi, qui me fais gloire d'être de mon temps et ne suis d'ailleurs ni duc ni marquis.

RENÉE.

Duc... non.

L'ABBÉ, à lui-même.

Hélas! non.

RENÉE.

Marquis, c'est autre chose!... Qui donc le fut ou le sera jamais, si vous ne l'êtes pas?... marquis de Penarvan, mon cousin !

PAUL, un peu étourdi.

Marquis !

L'ABBÉ, venant à lui.

Marquis!... voici les parchemins, avec les sceaux.

RENÉE.

Après la mort de mes frères, vous étiez l'héritier présomptif du titre ; depuis la mort de mon père, vous êtes le chef de notre maison. Et ce n'est pas uniquement le soin de notre gloire qui m'a conduite ici : la conscience de ce que je vous dois aurait suffi pour me pousser vers vous. Non, je ne suis pas accourue seulement pour défendre notre honneur menacé, je suis venue aussi pour reconnaître et saluer votre autorité. (Elle va à lui, et lui présente les parchemins qu'elle a pris des mains de l'abbé.)

PAUL, d'un ton très-radouci.

Je... je ne m'en défends pas, ma cousine, je suis sensible à ce titre de chef de famille que vous voulez bien m'accorder...

L'ABBÉ, à part.

Eh! mais...

PAUL.

La Révolution n'a pas aboli les priviléges de la beauté, et vous serez toujours ma dame suzeraine.

L'ABBÉ, à part.

Tiens! tiens! tiens! on dirait que...

PAUL.

Quant à ma qualité de marquis... j'avoue que je n'y avais jamais songé.

L'ABBÉ, à part.

Je le crois.

PAUL.

C'est un mince régal par le temps qui court ; la noblesse est morte, et ce n'est ni vous ni moi qui la ressusciterons.

RENÉE.

La noblesse est morte ! qui vous a dit cela ? M. Michaud, sans doute ; et vous l'avez cru ? Mais il n'en croit rien, lui ! Et c'est pour cela qu'il veut de vous pour son gendre !

PAUL.

Comment ?

RENÉE.

C'est pour cela qu'après avoir profité de nos désastres pour m'arracher mes terres par lambeaux, il y a quelques jours à peine, il voulait m'acheter le château de nos pères, et s'y installer avec sa famille.

PAUL, indigné.

M. Michaud se serait permis?... Ah !...

RENÉE.

Allons, monsieur le marquis, relevez-vous, reprenez votre rang et comprenez enfin vos devoirs. La fortune de notre maison repose désormais sur vous seul, et vous ne pouvez la laisser périr... Mariez-vous, mais épousez une femme digne de perpétuer notre nom. Le château est prêt à la recevoir, et c'est là que doivent grandir vos enfants.

PAUL.

Mes enfants !... mais vous vous marierez, ma cousine, et alors...

RENÉE.

Je ne me marierai jamais, je l'ai juré ! J'élèverai vos fils et je vous réponds d'en faire des gentilshommes !... Ne le voulez-vous pas, mon cousin ?

PAUL.

Mais... ma cousine...

L'ABBÉ, à part, avec joie.

Il revient !

RENÉE.

Nous vieillirons ensemble, mon cher Paul, à l'ombre de nos tours et de nos créneaux... relevés, je l'espère ! Et, pour ma

part, je mourrai satisfaite, si mes yeux, avant de se fermer, ont vu renaître cette antique maison, que vous aurez tirée de la tombe.

PAUL.

Je vous suis très-reconnaissant, ma cousine, mais je ne saurais pourtant...

RENÉE.

Aimez-vous donc... mademoiselle Michaud ?

PAUL.

Moi ? Pas du tout !

RENÉE, souriant.

Alors, c'est la dot qui vous tente, monsieur le marquis ?

PAUL, se récriant.

Ah ! quoi que j'aie pu dire, vous n'en croyez rien ?

RENÉE.

Non, sans doute ; mais expliquez-moi...

PAUL.

Eh ! c'est ce satané père Michaud qui vient de me jeter sa fille à la tête, sans crier gare !... que je sois pendu, si j'y pensais ! Il attend ma réponse, et...

RENÉE, vite et gaiement.

Allons, allons, le mal est moins grand que je ne craignais... La paix est signée, beau cousin !

PAUL.

Eh bien, à une condition, belle cousine ; vous ne serez pas venue chez moi pour y passer seulement quelques heures. L'hospitalité que je vous offre est si pauvre, que vous n'avez pas le droit de la repousser.

L'ABBÉ, triomphant.

Il est revenu !

RENÉE, à l'abbé.

Qu'en pense mon précepteur ?

L'ABBÉ.

Je pense, mademoiselle, que vous ne pouvez refuser cet honneur à M. le marquis.

RENÉE.

Alors, c'est convenu, mon cousin.

PAUL.

Permettez-moi de vous conduire à votre modeste appartement, c'était la chambre de ma mère. (Il va ouvrir la première porte à droite.)

RENÉE, bas, à l'abbé.

Vous voyez bien !

L'ABBÉ, bas.

Vous êtes une fée. (A part.) Mais, c'est égal, j'ai eu chaud !

PAUL, qui est allé ouvrir la deuxième porte à gauche.

Voici le vôtre, monsieur l'abbé. (Il donne la main à Renée.)

RENÉE, du seuil de la porte à droite.

Vous savez que nous n'avons pas déjeuné, mon cousin ?

PAUL.

J'aime à le croire. (Renée entre dans sa chambre et l'abbé dans la sienne.)

SCÈNE XII

PAUL, puis GERMAIN.

PAUL.

Voyon, il s'agit de recevoir le mieux possible... Ah ! mais je suis fait comme un manant, moi ! (Il va à la première chambre à gauche, où il entre en criant.) Germain ! Germain !

GERMAIN, entrant vivement de la deuxième porte de droite.

Monsieur m'a appelé ? (Il va vers la première porte à gauche.) Ah ! monsieur s'habille, et il désire sans doute...

PAUL, de la coulisse.

Non, je n'ai pas besoin de toi. J'ai du monde au chât... j'ai du monde chez moi ; qu'on mette la maison en ordre : les poules au poulailler !

GERMAIN.

Ah ! monsieur reconnaît enfin...

PAUL, de même.

Pas d'observations ! Fais ce que je te dis.

GERMAIN.

Ah! je ne demande pas mieux. (Il remonte.)

PAUL, le rappelant.

Et qu'on enlève le fumier partout.

GERMAIN, étonné, mais satisfait.

Bien, monsieur!

PAUL.

Qu'on sable la cour!

GERMAIN.

Bien, monsieur!

PAUL.

Et qu'on ratisse la grande allée.

GERMAIN.

La grande allée?... Bien, monsieur.

PAUL, paraissant à la porte de sa chambre.

Ah! ces livres... là... sur ces rayons...

GERMAIN.

L'Encyclop...?

PAUL.

Oui! c'est bon... tu les mettras ailleurs.

GERMAIN.

Dans la chambre verte?

PAUL.

Non...tu les mettras à la cave. (Il rentre.)

GERMAIN.

A la cave! l'Encyclop... ? Ah! il y a longtemps que...

PAUL, de sa chambre.

Ah! Germain!

GERMAIN.

Monsieur a encore des ordres à me donner?

PAUL.

Oui... il y a là un tas de choses qui encombrent l'appartement : tu m'ôteras tout cela.

GERMAIN.

Quoi donc, monsieur?

PAUL.

Mon fusil... des plâtres... vois, cherche.

GERMAIN.

Ah ! les bustes de MM. les philosophes?

PAUL.

Oui, si tu veux; c'est inutile.

GERMAIN.

Il y a donc une justice! (Paul sort de sa chambre et finit de s'ajuster, il passe à droite : Germain vient à lui d'un air content.) Oh ! ce n'est ni pour flatter ni pour offenser M. le vicomte ! mais voilà longtemps que M. le vicomte n'avait eu si bonne façon; et si M. le vicomte m'en avait cru plus tôt...

PAUL.

Toujours, donc? toujours? Tu ne te corrigeras donc jamais de me donner du vicomte par la figure?

GERMAIN.

Monsieur le vicomte, c'est plus fort que moi.

PAUL.

Encore un coup, laisse là ton vicomte! Tu sais le cas que je fais de ces sornettes... Si tu tiens absolument à me donner un titre, que diable! donne-moi celui qui m'appartient, et appelle-moi : « Monsieur le marquis. »

GERMAIN, agréablement surpris.

Marquis?... M. le vicomte serait marquis ?

PAUL.

Oui, mon garçon! ma cousine est venue tout exprès à la Brigazière pour me conférer ce titre, dont j'hérite, et saluer en moi le chef de la maison. (Il s'assied à droite.)

GERMAIN.

Est-il possible?... Ah ! monsieur le marquis, si vous saviez le plaisir...

PAUL, lui tirant l'oreille.

Te voilà content, vieil aristocrate! (Il le fait tourner sur lui-même. — Silence.)

GERMAIN, avec douceur.

Monsieur le marquis?...

PAUL, avec complaisance.

Mon ami ?

GERMAIN.

J'ose espérer qu'à présent, nous allons nous retirer de la farine?

PAUL.

Ah! mais, au fait, tu ne sais pas? est-ce que le Michaud ne vient pas de m'offrir la main de sa fille!

GERMAIN, sérieusement.

C'est bien fait!

PAUL, riant.

Vois-tu ça d'ici? mademoiselle Michaud, marquise de Penarvan. Ah! ah! ah!

GERMAIN.

Ah! ah! ah! (Ils rient à gorge déployée.) Et avec ça qu'elle est si jolie, mademoiselle Michaud!

PAUL, se levant.

Allons, allons, monsieur Germain, elle a quelque chose. . elle a du minois. (Il passe à gauche.) Germain!

GERMAIN.

Monsieur le marquis?

PAUL.

As-tu vu entrer ma cousine?

GERMAIN.

Oh! une reine, monsieur le marquis, une reine!

PAUL.

Oui, Germain... Ah! il n'y a pas à dire, ce n'est encore que dans notre monde qu'on a la recette de ces visages-là. — Allons, Germain, va exécuter mes ordres... (Germain remonte au fond pour enlever les bustes) et veille à ce que ma belle cousine ne se trouve pas trop dépaysée dans mon petit château. Va!

GERMAIN, un buste sous chaque bras.

Son château! Allons, il est sauvé! il est sauvé! (Il sort par le fond, à droite.)

SCÈNE XIII

PAUL, puis GERMAIN, puis MICHAUD.

PAUL.

Chef de maison! Marquis!... Oui cela ne fait pas mal, cela veut dire quelque chose, et il est certain que cela oblige.

GERMAIN, du seuil de la porte et d'un ton goguenard.

Monsieur le marquis, c'est M. Michaud.

PAUL.

Lui?

GERMAIN.

Je vais le jeter à la porte, n'est-ce pas?

PAUL.

Non... Ah! M. Michaud se jouait de moi? Laisse-le entrer.

GERMAIN.

J'entends!... Veuillez prendre la peine d'entrer, monsieur Michaud. (Il le fait entrer et sort.)

MICHAUD, entrant avec éclat.

Ah!... Je meurs de faim, moi! (Il pose son chapeau au fond, à gauche.)

PAUL, d'un ton lamentable.

Ah! c'est vous, monsieur Michaud?

MICHAUD, étonné de l'accueil.

Oui, c'est moi... Mais qu'est-ce que vous avez donc?

PAUL.

Vous venez cherchez ma réponse?

MICHAUD.

La réponse, au dessert! Déjeunons d'abord.

PAUL.

Non, monsieur Michaud... pas de surprise entre nous; je veux vous donner ma réponse à jeun.

MICHAUD.

Mais...

PAUL.

Oh! je vous connais! vous avez le vin tendre; au dessert, vous seriez homme à passer sur ce qui m'arrive.

MICHAUD.

Qu'est-ce qui a donc pu vous arriver depuis tantôt?

PAUL.

Monsieur Michaud, après m'avoir accueilli comme votre égal, vous avez mis le comble à vos bontés en me proposant votre alliance.

MICHAUD.

C'est bon! c'est bon!

PAUL.

Oh! si vous avez pu oublier mon origine, c'est à moi de m'en souvenir.

MICHAUD.

Mais, mon cher enfant, nous avons passé l'éponge sur tout cela. (Renée paraît à la première porte de droite.)

PAUL.

Oui, ce matin encore, je pouvais accepter votre clémence; mais, depuis tantôt, ma position s'est tellement aggravée!...

MICHAUD.

Comment, votre position?

PAUL.

Ah! tenez, je n'aurai jamais le courage de vous révéler...

MICHAUD.

Mais allez donc, monsieur Paul! vous me connaissez, que diable! et vous savez bien... (L'abbé paraît à la deuxième porte de gauche.)

PAUL.

Oui, vous êtes un patriote à part, vous; et je vois que, même à jeun, votre dévouement ne reculerait devant rien. Mais, quoique né dans l'aristocratie, je ne suis pas étranger à tout sentiment de délicatesse: tombé trop bas pour pouvoir m'élever jusqu'à vous, je ne souffrirai pas, du moins, que vous descendiez jusqu'à moi.

MICHAUD.

Mais où êtes-vous donc tombé, malheureux?

GERMAIN, à la deuxième porte de droite, avec éclat.

M. le marquis est servi.

MICHAUD, ébahi.

M. le marquis?

PAUL.

Voilà, monsieur Michaud !

MICHAUD.

Mais expliquez-moi... (Apercevant Renée.) Elle, ici !... Je suis joué ! (Il remonte vers le fond.)

PAUL.

Vous ne déjeunez pas avec nous, monsieur Michaud : je n'insiste pas.

MICHAUD.

Je le vois bien ! (A lui-même, en enfonçant son chapeau avec colère.) Mais j'aurai mon tour !

GERMAIN.

Pardon, monsieur Michaud, vous oubliez... (Il lui tend son panier de vin, Michaud le prend et l'emporte.)

SCÈNE XIV

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

RENÉE.

Laissez-moi vous dire que vous avez été charmant, mon cousin.

PAUL, flatté.

Vous trouvez?

L'ABBÉ.

Superbe !

RENÉE.

Mais ce n'est pas assez de rompre un sot mariage, cousin; il faudra bientôt songer à une alliance digne de vous.

PAUL.

Évidemment; mais la noblesse est dispersée, et, à moins d'aller à Coblence...

RENÉE.

Non, je chercherai pour vous. (Elle remonte au fond.)

PAUL, la suivant des yeux.

C'est qu'elle est ravissante! (Bas, à l'abbé, avec un soupir.) Et s'il n'y avait pas ce maudit obstacle...

L'ABBÉ, bas.

Quel obstacle ?

PAUL, bas.

N'a-t-elle pas juré de ne jamais se marier ?

L'ABBÉ, bas.

Elle n'a juré qu'une chose : c'est de ne jamais quitter son nom!

PAUL, avec éclat.

Il se pourrait?... Mais alors...

L'ABBÉ, lui serrant la main.

Silence !

RENÉE.

Qu'est-ce donc ?

L'ABBÉ et PAUL.

Rien. (Germain reparaît à la deuxième porte de droite.)

RENÉE.

Allons-nous déjeuner, mon cousin ?

PAUL, lui offrant le bras avec empressement.

Ma belle cousine!... (Il sort avec elle d'un air radieux, par la deuxième porte de droite, en échangeant des signes d'intelligence avec l'abbé.)

L'ABBÉ, les suivant de l'œil.

Allons, allons, ce n'est pas moi qui finirai l'histoire de la maison de Penarvan. (Il sort par la deuxième porte de droite.)

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Un canapé à gauche, faisant face au public, un meuble adossé au mur, du même côté ; un fauteuil à droite. — La grand table est adossée au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, GERMAIN, GERVAISE.

Au lever du rideau, Germain regarde au dehors par la fenêtre, à droite; l'abbé entre de la gauche ; Gervaise paraît au fond et vient s'adosser au côté gauche de la porte.

L'ABBÉ, à demi-voix.

Eh bien, Germain, personne encore?

GERMAIN.

Non, monsieur l'abbé, et pas un grain de poussière à l'horizon... Voyez vous-même.

L'ABBÉ, regardant.

En effet, rien!... (Revenant.) C'est bien singulier! (A Gervaise, qui ricote debout.) Ah! dame Gervaise, dès que le piéton arrivera...

GERVAISE.

Il vient de passer, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Et il n'avait pas de lettre pour madame la marquise?

GERVAISE.

Non, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ, après un soupir.

Allons, tant mieux! c'est que M. le marquis va arriver. (Il se dirige vers la gauche.) Oui, sans cela, il aurait écrit. (Il s'arrête.) Il est vrai qu'il pouvait écrire dans tous les cas... Je m'y perds! (Il sort.)

GERVAISE.

Après six mois de mariage!

SCÈNE II

GERVAISE, debout contre la porte du fond, à gauche, et tricotant; GERMAIN, toujours regardant à la fenêtre.

GERVAISE.

C'est M. le marquis que vous attendez là?

GERMAIN.

Oui, oui; et je ne doute pas qu'il n'arrive d'un instant à l'autre.

GERVAISE.

Il faudra voir.

GERMAIN.

Que voulez-vous dire?

GERVAISE.

Je veux dire que, lorsqu'il est parti pour la Brigazière, ses affaires ne devaient l'y retenir qu'une semaine, et voici déjà près d'un mois qu'il est absent.

GERMAIN.

Qu'est-ce que cela prouve?

GERVAISE.

Oh! rien; mais cela pourrait donner à croire qu'il est bien où il est, et qu'il s'y plaît mieux qu'ici.

GERMAIN.

Mieux qu'ici? Le plus antique château de la Bretagne!

GERVAISE.

L'antiquité ne fait pas le bonheur.

GERMAIN.

Et M. le marquis adore sa femme.

GERVAISE.

Oui, je sais que monsieur est tombé amoureux de sa cousine, à première vue; je sais que, le jour de son mariage, quand il s'est vu fêté et reconnu solennellement par toute la noblesse du pays, la tête lui a un peu tourné. L'amour et l'orgueil aidant, il a pu croire un instant qu'il était devenu un autre homme; mais on ne renonce pas ainsi, du jour au lendemain, à sa nature, à ses habitudes; et la vie qu'on lui fait mener chez nous manque un peu de franchise et de gaieté.

GERMAIN, se récriant.

Comment, comment?

GERVAISE.

Dame! monsieur passe pour un cavalier intrépide, pour un chasseur endiablé.

GERMAIN.

Ah! il est certain que, pour tout ce qui demande de l'adresse et de l'audace, M. le marquis n'a pas son pareil.

GERVAISE.

Et comme il n'y a ni chiens au chenil, ni chevaux à l'écurie, monsieur ne sait que faire de ses journées.

GERMAIN, avec emphase.

Oui, mais les soirées!

GERVAISE.

Parlons-en! On lui raconte sur tous les tons l'histoire de ses ancêtres.

GERMAIN, ébahi.

Eh bien?

GERVAISE, s'assied près de la porte du fond, à droite.

Eh bien, c'est très-glorieux, sans doute; mais ce n'est pas très-divertissant. Voilà la vie qu'il mène! Et pendant ce temps-là, notre voisin, le bon M. Michaud, chasse, festoie et tranche du grand seigneur sur nos terres.

GERMAIN.

Ça fait pitié, voilà tout! (Il se lève et va à la fenêtre.)

GERVAISE.

Soit, mais enfin monsieur est parti, et il ne revient pas !

GERMAIN.

Oui, mais il reviendra, dame Gervaise. (Il s'approche d'elle et lui dit en confidence.) Et vous allez le voir arriver.

GERVAISE.

Qu'en savez-vous ?

GERMAIN, avec mystère.

La Vendée recommence.

GERVAISE.

Miséricorde ! Il serait possible !

GERMAIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. (Il passe à gauche, en se frottant les mains.)

GERVAISE, se levant.

Et vous avez le cœur de vous en réjouir ?

GERMAIN.

Si je m'en réjouis !

GERVAISE.

Voulez-vous bien vous taire, vieux fou, vieil insensé ! Vous ne songez donc pas... ? Voici madame ! (Renée entre de la gauche, suivie de l'abbé, qui congédie les domestiques du geste.)

SCÈNE III

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE est allée vivement à la fenêtre et interroge l'horizon.

Rien !... toujours rien !... Mais que fait-il, mon Dieu ?... Que peut-il faire ?... (Elle vient s'asseoir à gauche du guéridon.) Il devrait être ici depuis longtemps.

L'ABBÉ, timidement.

Il faut qu'il soit survenu...

RENÉE.

Quoi ?

L'ABBÉ.

Je... je ne sais... Il n'a peut-être pas reçu à temps...

RENÉE.

Ma lettre ?... Le courrier que j'en avais chargé la lui a remise à lui-même; et cet homme, qui n'avait que faire de se hâter, cet homme est de retour depuis une heure.

L'ABBÉ.

C'est étrange, en effet !

RENÉE.

N'a-t-il donc rien compris, rien deviné?

L'ABBÉ.

C'est encore possible !... car cette lettre était un peu vague.

RENÉE.

La prudence me forçait de ne parler qu'à mots couverts ; mais je le suppliais de revenir au plus vite. Et quand on dit à un Penarvan (appuyant) : « Que, si l'hiver a été triste, l'été sera meilleur et tel que peut le souhaiter un bon gentilhomme ; » quand on ajoute : « Qu'un cheval attend à l'écurie, et que c'est un vrai cheval de guerre, » alors le doute n'est plus permis. (Retournant à la fenêtre.) Et pourtant, il ne revient pas ! — Hésiterait-il ?

L'ABBÉ.

A l'heure du danger? Vous lui faites injure!

RENÉE.

Eh! je sais bien qu'il est brave, ce n'est pas de son courage qu'il s'agit ; mais, après un passé comme le sien !

L'ABBÉ.

Rappelez-vous avec quelle ardeur il a abjuré entre vos mains.

RENÉE.

Oui ; mais il se peut que depuis...

L'ABBÉ.

Depuis nous avons employé l'hiver à faire passer en lui, avec leur histoire, l'âme tout entière des Penarvan.

RENÉE, avec amertume.

Vous oubliez qu'un soir, au récit d'un de nos plus beaux faits d'armes, M. le marquis s'est endormi.

L'ABBÉ.

J'en conviens; et cela m'a même un peu surpris; car c'est assurément une de mes pages les mieux inspirées. C'est le chapitre...

RENÉE, passant à gauche.

Ah! quel supplice!

L'ABBÉ.

Voyons, chère madame, un peu de patience! M. le marquis n'est en retard que de quelques heures, et je ne doute pas qu'il n'arrive demain, au plus tard!

RENÉE.

Demain? Mais vous n'avez donc pas lu la lettre que j'ai reçue tantôt de M. d'Autichamp? Mais c'est aujourd'hui qu'il faut qu'il arrive! (Repassant à droite.) Et s'il n'est pas ici ce soir, ou cette nuit, c'est une tache à notre nom, à notre honneur, et je n'y survivrai pas! (Elle s'assied à droite.) Que faites-vous ici? Pourquoi n'allez-vous pas...?

L'ABBÉ.

J'y vais, madame, j'y vais.

RENÉE.

Où cela?

L'ABBÉ.

Mais... je ne sais pas, moi.

SCÈNE IV

L'ABBÉ, GERMAIN, RENÉE.

GERMAIN, criant du fond.

Madame! madame!

RENÉE.

Eh bien?

GERMAIN, essoufflé.

Madame, une voiture s'avance à toute bride vers le château, et je crois bien...

RENÉE, courant à la fenêtre.

En effet, elle s'approche, elle entre dans la cour, elle s'arrête... (Avec un cri de joie.) C'est lui!

L'ABBÉ, à gauche de la porte du fond.

Oui, c'est... Je cours!...

PAUL, en dehors.

Renée...

L'ABBÉ.

Ah!... je... je... (Il tombe d'émotion sur une chaise.)

SCÈNE V

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

PAUL, entrant du fond à droite.

Renée! Renée! ma bien-aimée! ma femme! (Ils s'embrassent avec effusion.)

RENÉE.

Ah! Dieu soit loué! vous arrivez à temps!

PAUL.

Chère femme! que je suis heureux de te revoir! (A l'abbé qui s'est levé.) Et vous, mon cher abbé! (Il lui tend la main.)

L'ABBÉ, avec joie.

Vous voyez bien, madame, vous voyez bien!

PAUL.

Ah! je n'ai jamais eu tant de joie à me retrouver ici! (Il s'assied sur le canapé à gauche ; à Renée.) Quelle bonne, quelle adorable lettre tu m'as écrite pour me rappeler!

RENÉE.

Vous l'avez comprise, mon ami ?

PAUL.

Ce n'était pas difficile.

RENÉE, insistant.

Vous l'avez bien comprise?

PAUL.

Et si bien, que j'ai pris la poste pour arriver plus tôt. Et comment ne pas accourir? J'étais parti triste, découragé... Et voilà tout à coup qu'on me dit de revenir, sans perdre un instant; qu'on le veut! qu'il le faut! qu'on ne peut plus se passer de moi! Et on me promet des surprises, des distractions dignes d'un gentilhomme. On me parle d'un cheval qui m'attend tout bridé... Que sais-je, moi! c'est-à-dire que je n'avais jamais rêvé pareilles fêtes!

RENÉE.

Eh bien, oui, mon cher Paul, les grands jours sont revenus ; la guerre se rallume. (Paul se lève.) Tout est prêt ; le rendez-vous général est à Torfou, de glorieuse mémoire ! Tous nos gentilshommes s'y trouveront à cheval, au lever du jour ; ils comptent vous y voir, et vous n'arriverez pas le dernier !

PAUL, qui est passé de l'inquiétude à la stupeur, puis à l'abattement.

Ainsi, voilà pourquoi vous me rappeliez ?

RENÉE.

Vous ne l'aviez pas deviné ?

PAUL, avec douleur.

Oh ! pas du tout !

RENÉE.

Mais que pensiez-vous donc ?

PAUL.

Ce que je pensais ?... Depuis six mois, nous menons ici une existence étrange, impossible, et je pensais que votre cœur et vos yeux s'étaient enfin ouverts. Oui, j'ai cru que nous allions commencer une vie nouvelle, et déjà j'avais pris des mesures pour vendre mon petit domaine, afin de vous donner un peu d'aisance et de bien-être, pour vous faire un nid plus doux, de ce froid sépulcre, et pour m'en faire un paradis. Il paraît que je m'étais trompé.

RENÉE.

Oh ! complétement, monsieur ! Vendre la Brigazière pour introduire ici le luxe et le bien-être, c'est fort bien ordonné, sans doute ; mais laissez-moi vous dire que le marquis, votre oncle, entendait son devoir autrement ; et lorsqu'il démembrait ses domaines, ce n'était pas pour embellir son logis, c'était pour fournir aux frais de la guerre.

PAUL.

Comment, nous manquons de tout ! Vous le savez, mon cher abbé, à peine avons-nous de quoi subsister ! Je songe à me dépouiller de mon patrimoine pour vous ménager, non pas une destinée brillante, mais une condition acceptable, et vous voulez...

RENÉE.

Je ne veux rien, monsieur le marquis ! Je crois que vous vous trompez d'heure et de lieu, voilà tout. — Quand le roi est

en exil, la pauvreté sied bien aux Penarvan ; c'est le seul luxe qui leur convienne. — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : l'occasion que vous appeliez naguère, s'offre à vous. La sainte cause vous réclame. Vous avez, tout à la fois, votre passé à racheter, votre rang à soutenir et votre famille à venger. Tout le pays a les yeux sur vous; la noblesse vous attend à l'œuvre et vous jugera. En vous rappelant, j'ai fait mon devoir; j'espère encore que vous ferez le vôtre. (Elle sort lentement par la gauche, l'abbé va pour la suivre; mais il s'arrête aux premiers mots de Paul, qui se lève furieux.)

SCÈNE VI

L'ABBÉ, PAUL.

PAUL.

Mon devoir? Ah çà! l'abbé, se raille-t-on ici? et a-t-on juré de me pousser à bout? — Mon devoir! Et que me fait, à moi, cette guerre impie, cette guerre insensée? Est-ce mon parti qui se lève, mon drapeau que l'on déploie demain ? Qu'est-ce que je dois donc à la sainte cause, pour lui donner et mon sang et mon bien ?

L'ABBÉ.

Monsieur le marquis!

PAUL.

Marquis ou non, je suis de mon époque; et je n'ai qu'un regret, et je n'ai qu'un remords, c'est d'avoir pu l'oublier un instant. — Ah! la noblesse m'attend? Eh bien, elle m'attendra longtemps, la noblesse! (Il s'assied à droite.)

L'ABBÉ.

Mais, malheureux, vos aïeux vous entendent!

PAUL.

Mes aïeux, maintenant! Ainsi, je ne pourrai jamais dire un mot, faire un geste selon ma nature, sans qu'ils accourent aux fenêtres. — J'ai trente ans, et je crois être un homme. Eh bien, non, je ne suis pas un homme... et ma femme n'est pas une femme : c'est une Penarvan! et moi, un Penarvan! Paul? non pas! Renée? fi donc!... Penarvan! et toujours! et toujours!

L'ABBÉ.

Pour Dieu, monsieur le marquis!...

PAUL, se levant.

Ah! mes aïeux m'entendent?... Eh bien, ils m'entendront!

(Il passe à gauche.) Comment! je serais engagé d'honneur à faire revivre en moi tous ces fantômes! Il faut absolument que je pense comme eux, que je marche leur pas, en dépit de mes jambes et de mes idées! Et, parce qu'ils ne rêvaient que batailles, je ne pourrai, moi, sans honte, rester tranquille en mon logis! Parce que le sire Alain, que Dieu confonde! portait une croix au dos de son surcot, je devrai coudre un sacré-cœur à mon habit! — A d'autres, monsieur l'abbé! Je ne suis avare ni de mon sang ni de mes deniers; mais je n'irai pas à ce rendez-vous; mais je ne donnerai pas un rouge liard à la sainte cause! Sainte, tant qu'on voudra! mais ce n'est pas la mienne : voilà mon dernier mot! (L'abbé sort par la gauche, en levant les bras au ciel.)

SCÈNE VII

PAUL, seul.

Et je tiendrai bon au moins! Je suis las de toutes ces balivernes. — Quoi! alors que tout s'agite, se transforme et se renouvelle, on prétend pétrifier la vie! supprimer le présent! enchaîner l'avenir et faire du passé un éternel poteau autour duquel je devrai tourner comme un cheval aveugle! Quelle pitié! (Il s'assied à droite.)

SCÈNE VIII

GERMAIN, PAUL.

Germain entre de la gauche, portant une écharpe blanche, un chapeau d'uniforme, une paire d'éperons, deux pistolets d'arçon, et dépose le tout sur le canapé; il arrange le ceinturon du sabre; Paul le regarde en silence.

GERMAIN.

La!

PAUL.

Qu'est-ce que tout cela?

GERMAIN.

Les armes et l'équipement de M. le marquis.

PAUL, avec colère.

Et qui t'a dit...?

GERMAIN.

C'est madame la marquise.

PAUL, avec ironie.

Ah! oui... madame la marquise!... C'est bien! va-t'en!

GERMAIN.

M. le marquis n'a pas besoin de moi pour ?...

PAUL.

Va-t'en au diable!... et qu'on me laisse en paix!

GERMAIN, à part, en sortant par la gauche.

Qu'est-ce qu'il a donc?

SCÈNE IX

PAUL, seul, se levant.

Oui, voilà les gages d'amour de madame la marquise! (Il prend l'écharpe, la froisse et la rejette; puis s'asseyant sur le bras du canapé.) Et moi dont le cœur battait d'un si doux espoir! moi qui trouvais la route si longue! — Ce n'était pas moi qu'on appelait avec tant d'impatience, c'était le paladin! — Ah! la pauvre femme! la pauvre femme! (Il prend le sabre et le manie d'une main fiévreuse.) Mais elle prend sans doute ses rêves pour des réalités. Les choses ne peuvent en être au point où elle me les a montrées... Non! (Il se lève et marche.) Déjà la nuit! (On entend un tintement sourd; il écoute.) Quel est donc ce bruit confus qu'il me semble entendre au loin? (Il se met à la fenêtre à droite.) Quelle rumeur étrange! Et, là-bas, ces ombres qui glissent sur la lisière du bois? Ce sont des cavaliers!... A cette heure? en cet endroit? — Et ces lueurs subites qui brillent, par instants, dans les genêts? — Ce sont... oui, ce sont des fusils!... (Prêtant l'oreille.) Enfin, ce bruit que j'entendais devient plus distinct... et ce bruit... c'est le tocsin. — Ah! c'est bien sérieux... c'est la guerre! la guerre! Ah! (Il se rassied à droite. Germain apporte un flambeau, le pose sur le meuble à gauche, et sort.) Je ne puis pourtant pas... Non... ma raison proteste. — Ma raison!... mais l'honneur?... — Quand on accepte l'héritage d'un grand nom, on doit l'accepter sans réserve. — Je tromperais donc les espérances que ma femme a eu le droit de concevoir? Oui, le droit! — Puis, déserter une cause à l'heure du danger... je passerais pour un lâche aux yeux de tous... aux yeux de Renée! — Jamais... tout, excepté cela! (Il se lève.) Et, d'ailleurs, contre les ennuis qui m'accablent, la guerre est un refuge qui me plaît. — Allons, soyons un preux, puisqu'il le faut! Quand je me serai fait tuer, peut-être me donnera-t-elle un regret. (L'abbé paraît à la porte de gauche.)

SCÈNE X

L'ABBÉ, PAUL.

PAUL.

Entrez, l'abbé, entrez. — Je suis prêt à partir.

L'ABBÉ.

A partir ?

PAUL, ceignant le sabre.

Pour la guerre.

L'ABBÉ.

Ah ! mon cher enfant! J'en étais bien sûr, vous avez réfléchi...

PAUL.

Oui, l'abbé, oui, j'ai réfléchi.

L'ABBÉ.

Et vous avez compris ce que vous devez à votre nom ?

PAUL.

Oui, l'abbé.

L'ABBÉ.

A vos aïeux ?

PAUL.

A mes aïeux !

L'ABBÉ.

A votre gloire ?

PAUL.

Si vous voulez... oui. — Mais, ce que j'ai compris avant tout, c'est qu'il faut que ma femme m'aime... et, maintenant, j'espère qu'elle m'aimera !

L'ABBÉ.

Si elle vous aimera !

GERMAIN, dans le fond.

Monsieur le marquis, tous les gars sont là qui vous appellent. Ils ont envahi la cour, ils vont faire irruption dans le château ; c'est un spectacle enchanteur !

PAUL, prenant à la main l'écharpe et le chapeau.

Allons !

L'ABBÉ.

Venez, mon cher enfant, venez d'abord vous montrer ainsi à madame la marquise.

PAUL.

Oui, allons lui dire adieu. (Il va pour sortir par la gauche.)

SCÈNE XI

L'ABBÉ, PAUL, MICHAUD.

MICHAUD, du dehors, du fond à droite.

Où est-il? où est-il? Je veux le voir! (Il entre.) Ah! le voilà!

PAUL, avec hauteur.

Vous, ici, monsieur Michaud ?

MICHAUD.

Oui, monsieur le marquis. Je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous faire tous mes compliments.

PAUL.

C'est bien, monsieur Michaud.

L'ABBÉ

C'est bien! c'est bien ! (Entraînant Paul.) Venez ! (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE XII

MICHAUD, seul, suivant Paul des yeux.

Allez, monsieur le marquis, allez vous couvrir de gloire et de horions... (descendant en scène) et, pendant ce temps-là, moi qui, Dieu merci! ne possède que vos terres, je viderai tranquillement mon verre à l'ombre de ma tonnelle. — Ah! j'avais bien dit que j'aurais mon tour !

SCÈNE XIII

ARMAND, MICHAUD.

ARMAND, entrant vivement par le fond un fusil à la main.

Ah! le voici! Adieu, monsieur Michaud! voilà votre fusil que je vous apporte.

MICHAUD.

Mais je n'en suis pas, moi!

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe. Les gars disent comme ça que vous avez acquis les biens de Penarvan et que vous devez suivre la terre.

MICHAUD.

C'est bien ce que je compte faire! Et comme la terre ne bougera pas...

SCÈNE XIV

ARMAND, L'ABBÉ, MICHAUD, GERMAIN.

GERMAIN, entrant du fond.

C'est une façon de parler. Il faut marcher, monsieur Michaud.

L'ABBÉ, entré de la gauche.

Il faut marcher, mon ami! (Le fond s'est rempli de Vendéens armés.)

DEUX VENDÉENS, à la porte, laissant tomber leurs fusils.

Il faut marcher!

MICHAUD, éperdu, à l'abbé.

Mais ce n'est pas mes opinions!

L'ABBÉ, lui présentant le fusil que tenait Armand.

Vous n'en aurez que plus de mérite. (Rumeurs des Vendéens.)

GERMAIN, entraînant Michaud.

Le voici, messieurs, le voici!

VOIX, au fond.

Monsieur le marquis! monsieur le marquis! (Paul, tenant la main de Renée, sort de la gauche et se dirige vers le fond; les cris de *Vive M. le marquis!* retentissent, les cloches sonnent, les tambours battent.)

ACTE QUATRIÈME

A la Brigazière. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, PAUL, puis GERMAIN.

Au lever du rideau, l'abbé travaille sur une table à gauche, en face du public. — Paul est assis, à droite, sur un fauteuil de malade ; il lit. — L'abbé se gratte l'oreille et lève les yeux au plafond, comme quelqu'un qui cherche une idée.

L'ABBÉ.

Ah! c'est cela! (Il écrit.)

PAUL, lit à haute voix dans un vieux livre.

« Un jour, le roi François I[er] faisait combattre des lions. Au moment de leur plus grande furie, une dame laissa tomber un de ses gants dans le parc des animaux, et, se tournant vers M. de Lorge, qui l'aimait, le pria d'aller lui chercher ce gant, s'il était vraiment son serviteur. M. de Lorge, sans hésiter, descendit parmi les lions, qui s'écartèrent devant sa fière contenance, et ramassa le gant à la pointe de son épée. Quand il revint près de la dame, au milieu d'un applaudissement universel : « Vous êtes mon héros, lui dit-elle avec orgueil, et je vous aime! » Mais M. de Lorge la salua et s'éloigna d'elle : il ne l'aimait plus! » (Fermant le livre, et rêveur.) Il ne l'aimait plus!

GERMAIN, s'approchant de Paul avec un plateau sur lequel il y a un verre de madère et des biscuits.

Monsieur le marquis!

PAUL, prenant le verre et un biscuit.

Merci! (Germain fredonne.) Tu as l'air gai, toi, ce matin?

GERMAIN.

Dame, monsieur le marquis, je n'ai pas sujet d'être mécontent. Le début de la campagne a dépassé tous nos rêves; une balle en pleine poitrine! Et nous en avions grand besoin. (Mouvement de Paul.) Ah! la blessure que M. le marquis a reçue a été une bien bonne chose pour nous!

PAUL.

En vérité?

L'ABBÉ.

Le fait est que, maintenant, il est permis de s'en réjouir.

PAUL.

Vous trouvez?

L'ABBÉ.

Il est des traditions auxquelles on ne saurait se soustraire, et vous étiez le seul de votre race arrivé tout entier à votre âge!

PAUL.

Vous savez, l'abbé? si, pour l'honneur de la famille, je ne vous parais pas suffisamment endommagé, parlez, ne vous gênez pas.

L'ABBÉ.

A Dieu ne plaise! non, mon cher enfant, non, c'est très-bien comme cela. (Germain s'incline affirmativement avec un geste d'approbation.)

PAUL.

Alors tu es satisfait?

GERMAIN.

Monsieur le marquis, mes vœux sont exaucés, et je puis enfin relever la tête!

PAUL.

Oui, mon garçon, oui, relève la tête... et laisse-moi. (Germain sort. Paul se lève et remonte vers la fenêtre du fond, à gauche.) Voilà mes bœufs qui ruminent là-bas, à l'ombre de ces vieux pommiers que mon père a plantés. Quel doux paysage, et qu'on pourrait être bien ici!

SCÈNE II

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

RENÉE, entrant de la gauche, va à Paul d'un air tendre et empressé.

Bonjour, mon ami! comment vous sentez-vous ce matin?

PAUL, d'un air un peu contraint.

Bien! je vous remercie.

RENÉE.

Ainsi, vous ne souffrez pas de votre blessure?

PAUL.

De ma blessure? Oh! nullement.

RENÉE, d'un ton pénétré.

Ah! tant mieux! tant mieux! Pourtant, vous êtes encore bien pâle; et puis, cet air triste et soucieux, que vous n'aviez pas autrefois, et qui, maintenant, ne vous quitte plus! Auriez-vous quelque préoccupation que j'ignore?

PAUL.

Aucune.

RENÉE.

Je n'ai rien fait qui ait pu vous déplaire?

PAUL.

Oh! absolument rien.

RENÉE, à part.

C'est étrange! (Temps de silence contraint de part et d'autre. Haut.) Vous savez, mon ami, qu'il n'est bruit dans le pays que de votre conduite sur le champ de bataille?

PAUL.

Ah! (A part.) J'en suis bien aise.

L'ABBÉ.

Et, ce qui semblait impossible, M. le marquis vient encore d'ajouter à l'éclat de son nom.

PAUL.

Oui!

RENÉE.

Je suis heureuse : vous êtes mon héros.

PAUL, avec une impatience contenue.

C'est convenu! (Il sort lentement par le fond.)

SCÈNE III

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE, à elle-même.

Mais qu'a-t-il donc, mon Dieu? (A l'abbé.) Mais qu'a-t-il donc?

L'ABBÉ, étonné.

Ce qu'il a?

RENÉE.

Mais vous ne voyez donc rien?

L'ABBÉ, se levant.

Quoi donc?

RENÉE.

Cette froideur, cette contrainte, quand je vais à lui, quand je lui parle, quand il me répond... quand il daigne me répondre.

L'ABBÉ, ébahi.

J'avoue que je n'ai pas remarqué...

RENÉE.

Est-il concevable que vous soyez absorbé dans le passé au point de ne rien voir des choses de la vie? Tout à l'heure encore, ici même, devant vous, sous vos yeux... son attitude glacée, ses rares paroles, ses longs silences, jusqu'à sa façon de s'éloigner, rien de tout cela ne vous a frappé?

L'ABBÉ.

Eh quoi, madame la marquise, c'est là ce qui vous préoccupe, alors que vous êtes la plus glorieuse des épouses, quand nous avons un héros de plus?

RENÉE.

Eh! oui, je le sais bien, mon ambition est satisfaite! D'où vient donc l'inquiétude qui me dévore? Nous avons maintenant le gentilhomme qui nous manquait naguère ; mais l'homme d'une humeur si douce, si expansive, qui jetait la vie, malgré nous, dans notre intimité, où donc est-il? Je le cherche, je ne le trouve

plus... et je souffre... je souffre... horriblement! (Elle tombe brisée sur le fauteuil à droite.)

L'ABBÉ, étonné.

Vous pleurez?

RENÉE, se levant vivement et passant à gauche.

Moi?... Non! Mais je suis irritée d'un changement que je ne puis m'expliquer.

L'ABBÉ.

Attendez donc!... Blessé près de la Brigazière, M. le marquis a dû être transporté ici; mais sa véritable place est au château. Autrefois, il s'y trouvait mal à l'aise; il se sentait au-dessous de la grandeur qu'on y respire; à présent, c'est là que l'attend le couronnement de sa gloire, et c'est là qu'il aspire à vivre.

RENÉE.

Croyez-vous?

L'ABBÉ.

J'en suis sûr. Monsieur le marquis doit souffrir ici; il est impossible qu'aujourd'hui ce séjour ne lui rappelle pas douloureusement ses erreurs premières.

RENÉE.

Douloureusement?... Eh bien, moi, je crois le contraire.

L'ABBÉ.

Le contraire?

RENÉE.

Oui, oui, je me rappelle maintenant... certaines paroles qui lui sont échappées: oui, certaines tendances à retomber dans son passé. Ce séjour est malsain pour lui; voilà la vérité, monsieur l'abbé, la voilà! Il faut retourner au château. Il doit être en état de supporter le voyage; je vais en causer avec le docteur. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV

L'ABBÉ, puis PAUL.

L'ABBÉ, rêveur.

Qu'ont-ils donc, tous les deux? (Après un temps de silence.)

Allons, reprenons ce travail tant de fois interrompu... Il est là, le voici, le couronnement de sa gloire! (Il se met à écrire, en balançant la tête avec complaisance.)

PAUL revient du fond, il regarde l'abbé; à part.

Ce n'est pas sa faute, à lui! (Haut.) Eh bien, monsieur l'abbé, il paraît que décidément cela va comme vous voulez?

L'ABBÉ.

Mais oui, mais oui. Et ce sera peut-être le plus beau de tous mes récits.

PAUL.

Pas possible?

L'ABBÉ.

Et ce n'est plus dans les ténèbres du passé que je vis à cette heure, c'est dans les splendeurs du présent.

PAUL.

Les splendeurs du présent?

L'ABBÉ, finement.

Oui, monsieur le marquis, j'en ai fini avec les morts.

PAUL, inquiet.

Ah çà! dites donc, l'abbé, est-ce que vous songeriez, par hasard, à me suspendre dans votre galerie?

L'ABBÉ, se frottant les mains.

C'est fait, monsieur le marquis.

PAUL.

Comment, c'est fait?

L'ABBÉ.

Parfaitement.

PAUL.

Mais à quel propos, à quel titre? à titre de héros?

L'ABBÉ.

Oui, certes! Voici votre dossier, et vous avez prouvé dans la dernière affaire...

PAUL.

J'ai prouvé dans la dernière affaire qu'il suffit d'un plomb vil,

dans le fusil du premier venu, pour étendre un Penarvan tout de son long comme un simple meunier ; comme le père Michaud qui est tombé en même temps que moi ! (A part.) Ils me rendront fou, ma parole d'honneur !

L'ABBÉ, à part.

Il a beau dire, il a beau faire, je le tiens et je ne le lâcherai pas : héros malgré lui !

GERMAIN, entrant vivement de droite, un journal à la main.

Lisez, monsieur le marquis, lisez ! une grande victoire que nous venons de remporter.

L'ABBÉ.

Une victoire !

PAUL, indifférent.

Donne à M. l'abbé, c'est son affaire.

L'ABBÉ, saisissant le journal.

Oui ; mais courons, d'abord, annoncer cette nouvelle à madame la marquise. (Il sort avec Germain.)

SCÈNE V

PAUL, seul.

Une victoire !... que m'importe, à moi ? je suis dans une impasse. Quelque drapeau que je suive, je sacrifie mes vœux ou mon devoir... Ah ! tu l'as voulu, mon fils, tu l'as voulu !...

SCÈNE VI

IRMA, PAUL.

IRMA, entrant et remarquant sa tristesse.

Tiens ! (Elle s'approche de Paul, à sa gauche.)

PAUL.

C'est vous, ma bonne Irma ?

IRMA.

Oui, monsieur le marquis, je viens savoir de vos nouvelles.

PAUL.

Moi, vous voyez, je suis très-bien... Asseyez-vous... Et votre père?

IRMA.

A peu près guéri de sa blessure, et tout à fait de son ambition.

PAUL.

En vérité?

IRMA.

Il en a assez, de ces beaux domaines où il faut que l'homme suive la terre. Nous voilà rentrés au moulin, pour ne plus le quitter jamais.

PAUL.

A la bonne heure! Et vous ne tarderez pas à épouser le petit Armand. Ce n'est pas un héros, lui, mais cela vous est bien égal : vous l'aimez, il vous aime, et vous serez heureux... tandis que moi...

IRMA.

Monsieur Paul... Ah! pardon, je voulais dire...

PAUL.

Oh! ne vous reprenez pas! Paul me rappelle le temps où je vivais alerte et sans souci, selon mes goûts, selon ma nature, tandis que *M. le marquis*, cela veut dire la contrainte, et...

IRMA.

Cela veut dire l'heureux époux de la femme la plus belle, la plus noble...

PAUL.

Oh! je ne conteste ni sa beauté ni sa noblesse, grand Dieu!

IRMA.

Ni sa tendresse? (Mouvement de Paul.) En douteriez-vous? Quand nous sommes arrivées, vous étiez encore sans connaissance, et vous n'aviez rien pu voir; mais j'étais là, moi!

PAUL, lui tendant la main.

Je le sais.

IRMA.

Madame la marquise et M. l'abbé étaient agenouillés auprès de vous; M. l'abbé priait le bon Dieu, en sanglotant; madame ne

pleurait pas, elle! Non, elle ne pleurait pas, la pauvre femme! mais, dans sa douleur muette, comme elle était belle et touchante! Et quand vous êtes revenu à la vie, c'était un bonheur! un délire! « Tu vivras, tu vivras, disait-elle, oh! je saurai bien te disputer à la mort!... et je la défie de t'arracher à moi! » — Et ce qu'elle disait là, elle l'a fait, au moins!... Oui, monsieur Paul, elle vous a disputé, elle vous a arraché au tombeau, en vous prodiguant, jour et nuit, des soins comme une mère en eût donnés à son enfant! Enfin, croyez-moi, elle vous aime bien, allez! elle vous aime bien.

PAUL.

Oui, oui.

IRMA, apercevant au fond Renée.

Et tenez, la voici! Regardez-la donc, et voyez tout ce qu'il y a d'amour pour vous dans ces beaux yeux-là! (Elle remonte.)

PAUL, à part.

D'amour pour moi!...

SCÈNE VII

RENÉE, PAUL, IRMA.

RENÉE, joyeuse.

Mon ami...

PAUL.

Eh bien, madame la marquise, vous êtes contente? Vous venez de remporter une grande victoire?

RENÉE.

Une victoire? Ah! oui, je sais; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PAUL.

Comment, ce n'est pas là ce qui vous donne cet air d'animation et de joie?

RENÉE.

Non, mon ami. Le docteur vous a trouvé très-bien ce matin; et si bien, qu'il vous permet de retourner au château.

PAUL.

Ah!... Eh bien, j'y songerai... dans quelques jours... plus tard

RENÉE.

Mais non, ami, c'est aujourd'hui que nous partons; aujourd'hui, tout à l'heure. (A Irma.) Voulez-vous bien donner des ordres, mademoiselle? (Irma sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VIII

RENÉE, PAUL.

PAUL.

Déjà?... Mais qu'avez-vous donc de si pressé qui vous rappelle là-bas?

RENÉE.

Et vous, qu'avez-vous donc qui vous retienne ici?

PAUL.

Moi?... Rien... rien!

RENÉE.

Alors, c'est convenu, nous partons dans une heure?

PAUL, se levant.

Oh! quand vous voudrez! Tout de suite, si vous voulez, tout de suite! (Il remonte au fond.) Allons, adieu, ma chère petite maison, puisqu'il faut te quitter encore! Tu dois me trouver bien fou et bien ingrat... Oh! oui!

RENÉE.

Cette émotion, ce langage...

PAUL.

C'est que je songe à cette vie libre, heureuse et gaie d'autrefois, que je portais si légèrement et que j'ai pu échanger...—Ah! elle m'aura coûté cher, la folle bouffée de vanité que vous m'avez soufflée au cerveau!

RENÉE.

Des regrets? des reproches? Voilà donc le prix de mon dévouement, de mon amour?

PAUL, avec un sourire amer.

Votre amour?... J'ai pitié de l'erreur où vous êtes. Apprenez donc enfin à me connaître. Depuis un mois, votre orgueil s'exalte pour

un être chimérique et se dévoue pour un fantôme. Vous aimez un preux, un héros... et je ne suis rien de tout cela. J'ai horreur du sang et me soucie peu de la gloire. On vous a dit que je m'étais battu comme un lion? C'est bien possible; je n'en sais rien. Je me suis battu pour acquitter une dette d'honneur que j'avais contractée en vous épousant, et je suis prêt à recommencer. Mais, quand je songe à toutes les rêveries dont vous vivez et dont j'ai failli mourir, je m'indigne un peu malgré moi. — Ah! Renée, si vous aviez voulu!... au lieu de cette mort anticipée que l'on nomme la vie de Penarvan, quelle douce vie nous aurions pu mener! que de joie! que de bonheur! Je vous aimais tant, moi! (Au fond, à droite, près de la porte.) Je vous vois encore, au détour du sentier, venant à moi, au pas de votre mule, dans un flot de lumière, qui semblait émaner de vous! Puis, quand vous êtes entrée ici, quand j'ai entendu le son de votre voix, quand j'ai senti votre main dans la mienne... Ah! la bonne matinée! Et que vous étiez belle! et que je vous ai vite aimée!

RENÉE, très-émue.

Mon ami!

PAUL, redescendant.

Oh! oui, je vous ai bien aimée! et mille fois plus encore que vous n'avez pu le supposer! (Avec un soupir.) Mais il vous fallait un héros, et je n'étais qu'un brave garçon fait pour vous adorer!... Reprenez donc votre amour, il se trompe et ne m'appartient pas.

RENÉE.

Vous perdez la raison, mon cher Paul! votre séjour ici aura réveillé en vous quelques folles idées d'autrefois.

PAUL, éclatant.

Et c'est vous... c'est vous qui traitez mes idées de folies?... Ah! tenez, madame, nous ne nous comprenons pas, nous ne nous comprendrons jamais! et nous serions moins séparés par la mort, que nous ne le sommes à vivre ensemble. Eh bien, croyez-moi, finissons-en! (Il passe à gauche.) Puisqu'il vous plaît ainsi, restez cloîtrée dans le passé de notre famille; moi, j'en ai assez, je prétends vivre à mon gré. Vivons donc chacun de notre côté : vous, dans votre château, moi, dans ma ferme (appuyant), car, je vous le répète, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé! Moi, j'ai lu au fond de votre cœur .. et je ne vous aime plus!

RENÉE, frappée de stupeur.

Vous ne m'aimez plus? et vous refusez de me suivre?

PAUL.

Oui, madame, oui, il faut en finir! (Il se jette dans un fauteuil à gauche.)

RENÉE, fièrement.

Il suffit, monsieur... je pars!

SCÈNE IX

PAUL, RENÉE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

La voiture est attelée; tout est prêt, monsieur le marquis.

RENÉE, d'une voix de plus en plus brisée.

M. le marquis reste (Étonnement de l'abbé.) M. le marquis refuse de me suivre... M. le marquis ne m'aime plus.

L'ABBÉ.

Mais c'est du délire!

RENÉE, éperdue.

Partons, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ.

Mais, madame...

RENÉE.

Partons!... (Elle fait quelques pas en chancelant, et s'appuie d'une main au dossier d'un fauteuil; elle laisse échapper un cri étouffé et se cache le visage de l'autre main.)

PAUL, courant à elle.

Renée! (Il écarte sa main.) Des larmes?

RENÉE.

Eh bien, oui, des larmes! je suis vaincue! Peux-tu m'aimer encore?

PAUL.

Chère femme! oh! chère femme adorée!...

L'ABBÉ.

Ah! ce sera la plus belle page de mon histoire!

RENÉE.

Monsieur l'abbé, renvoyez la voiture, nous sommes arrivés.

PAUL.

Comment ?

RENÉE.

Oui, nous restons ici.

L'ABBÉ, tout effaré.

Pardon, pardon... mais le château ?...

RENÉE.

Penarvan sera le tombeau vénéré des ancêtres; mais j'ai senti enfin que, s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux de vivre avec les vivants... (tendant la main à son mari) et de les aimer, mon cher Paul !

FIN.

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

MARCEL

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 18 mai 1872.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

MARCEL

DRAME

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

J. SANDEAU ET A. DECOURCELLE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PERSONNAGES

GASTON DE VALGRAND.	MM. FEBVRE.
LE DOCTEUR FAVRÉ.	BARRÉ.
MAXIME DUVERNAY.	LAROCHE.
LE PIÉTON DE LA POSTE.	MASQUILLIER.
HENRIETTE, femme de Gaston.	Mmes MARIE ROYER.
GERMAINE, servante.	NATHALIE.
SUZANNE, femme de chambre.	MARTIN.
MARCEL, enfant de quatre ans.	LA PETITE ALINE.

A la campagne, en 1863.

MARCEL

Un salon bibliothèque, au rez-de-chaussée. Portes latérales, une à droite et deux à gauche. Au milieu, une table recouverte d'un tapis et chargée de livres et d'albums. Au fond, une cheminée; de chaque côté une bibliothèque. Dans l'angle de droite, une fenêtre, donnant sur un parc. A droite, un large canapé; un plus petit, à gauche. Une lampe allumée sur la table et une veilleuse sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAINE, SUZANNE, puis HENRIETTE.

Au lever du rideau Suzanne est en train de ranger des jouets dans le bas de la bibliothèque de gauche, et Germaine dispose des livres sur la table[1].

GERMAINE, remuant plusieurs livres.

Eh bien! et le Montaigne?... Où est-il donc?... Si monsieur ne trouvait pas là son Montaigne, il ne pourrait jamais se croire chez lui... Ah! le voici. (Jetant un dernier coup d'œil autour d'elle.) Maintenant, monsieur peut arriver.

SUZANNE.

Monsieur?... qui donc?

GERMAINE.

Monsieur le comte, le mari de madame.

1. Suzanne, Germaine

SUZANNE.

Le mari de?... Madame n'est donc pas veuve?

GERMAINE.

Non, sans doute. Monsieur le comte est absent depuis longtemps, mais... (S'arrêtant court à la vue d'un journal qui est sur le canapé.) Hein?... qu'est-ce que je vois là?... 2 septembre 1869... Un journal à la date d'hier? (Elle le met dans sa poche.)

SUZANNE.

Eh bien?

GERMAINE.

Il ne doit entrer ici ni lettres, ni journaux, jusqu'à nouvel ordre. Madame ne vous a donc pas encore dit?...

SUZANNE.

Elle ne m'a rien dit. Elle m'a fait une foule de recommandations mystérieuses, que j'ai suivies, mais auxquelles je n'ai rien compris.

GERMAINE.

Il est vrai que n'étant ici que depuis un mois... et ne sachant pas ce qui s'y est passé, il y a quatre ans, vous ne pouvez pas le deviner.

SUZANNE.

Que s'est-il donc passé?

GERMAINE, apercevant Henriette qui paraît à la porte de gauche, premier plan.

Madame! Je vous le dirai plus tard.

HENRIETTE[1], regardant à sa montre.

Bientôt cinq heures, bientôt le jour; il ne doit plus tarder... Et dans un instant, peut-être, il sera là,... il sera là! (Elle s'assied, en chancelant, à droite.)

1. Suzanne, Germaine, Henriette.

GERMAINE.

Il ne faut pas trembler comme ça, madame; il faut avoir confiance, au contraire; il faut, surtout, avoir du courage.

HENRIETTE.

Oui, j'en aurai, Germaine. (Se levant.) J'en ai. Voyons, vous avez bien exécuté tous mes ordres? (Elle passe[1].)

GERMAINE.

Tout le monde est à son poste. Puis, voici les journaux, les papiers et les livres, que madame m'a ordonné de disposer sur cette table : ceux de monsieur le comte par ici, comme autrefois... (Avec un soupir.) Et par là, ceux du cher petit: les *Fables de Lafontaine, Robinson Crusoë*...

HENRIETTE.

Et le numéro de la *Revue?*...

ERMAINE.

Du 15 juillet 1864; le voici, madame.

HENRIETTE.

C'est bien. (A Suzanne.) Et les jouets de l'enfant?

SUZANNE, les montrant rangés dans le bas de la bibliothèque.

Les voici.

HENRIETTE.

Bien. — Marcel est habillé?

SUZANNE.

Oui, madame. (Désignant la porte de gauche, deuxième plan.) Il est là, avec le docteur.

HENRIETTE.

Cher enfant!... Vous avez bien suivi toutes mes instructions, Suzanne?... le costume de velours noir?...

SUZANNE.

Oui, madame.

1. Suzanne, Henriette, Germaine.

HENRIETTE, qui a regardé l'heure de nouveau.

Mais l'heure avance, il devrait être arrivé; et je commence à craindre...

GERMAINE.

Ils auront éprouvé quelque retard; les routes sont mauvaises.

HENRIETTE.

Vous savez bien qu'il est indispensable que M. de Valgrand arrive ici, pendant la nuit.

GERMAINE.

C'est vrai; mais M. Maxime n'est pas en peine d'expédients, et il trouverait bien quelque prétexte pour retenir monsieur dans les environs, jusqu'à la nuit prochaine. (Elle remonte vers la fenêtre.)

SUZANNE, à part.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

GERMAINE.

Du reste, le jour n'est pas encore près de paraître. Le ciel est d'un noir!...

HENRIETTE.

Toutes les persiennes sont bien fermées partout, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Partout, madame. Et, dès que Joseph nous avertira, plus d'autre lumière ici que cette veilleuse. Soyez tranquille, allez, je n'ai rien oublié.

HENRIETTE.

Allons, je vais faire une dernière fois la leçon au cher petit; et ce sera à Dieu de terminer l'œuvre qu'il a si merveilleusement commencée. (Elle sort par la gauche, deuxième plan.)

SCÈNE II.

GERMAINE, SUZANNE[1].

SUZANNE.

Eh bien! madame Germaine, m'apprendrez-vous enfin?...

GERMAINE.

Un peu de patience, mon enfant, je vais tout vous dire; car il vaut mieux que vous soyez au courant, dans l'intérêt même de ce qui se prépare. Vous saurez donc que madame a épousé M. de Valgrand il y a dix ans. Riches tous les deux, et mariés selon leur cœur, mes jeunes maîtres pouvaient passer à bon droit pour des heureux. Ils avaient su se faire pardonner leur bonheur par leur charité, et leur charité, par la façon dont ils savaient la faire. Je ne sais pas comment ils s'y prenaient, mais toujours est-il que, quand ils venaient en aide à un malheureux, ils trouvaient toujours moyen de lui faire croire que c'étaient eux qui étaient ses obligés. Et je ne parierais pas qu'ils n'en étaient pas convaincus eux-mêmes. — La venue d'un petit garçon, beau comme un chérubin, avait mis le comble à leur bonheur.

Un jour, il y a quatre ans et demi environ, madame regardait, en souriant, son mari qui jouait sur la pelouse avec son fils, à quelques pas d'elle, quand, tout à coup, elle se mit à fondre en larmes. N'y pouvant rien comprendre, je lui demandai ce qu'elle avait : « Ah! je suis trop heureuse, me répondit-elle! oui, c'est trop beau; ce bonheur m'effraye, m'épouvante... et il me semble impossible qu il ne m'arrive pas quelque horrible malheur! »

C'était le jour de la fête de son petit garçon. M. de Valgrand devait dîner le lendemain, au retour de la chasse, chez M. Maxime Duvernay, son voisin de campagne, son parent et son meilleur ami.

1. Suzanne, Germaine.

SUZANNE.

Celui dont vous avez prononcé le nom tout à l'heure et qui doit arriver avec monsieur?

GERMAINE.

Précisément. — Il faut vous dire que madame n'a jamais pu voir une arme à feu sans frissonner; et elle suppliait sans cesse son mari de ne plus chasser. Elle y mit, cette fois, tant d'insistance, que monsieur, qui est le meilleur des hommes, lui promit de ne pas aller à cette partie et de renoncer à la chasse à tout jamais. On convint seulement qu'il irait dîner au château, avec son fils.

SUZANNE, étonnée.

Son fils?... Le petit Marcel? Il y a quatre ans?

GERMAINE.

Non, pas celui-là, puisqu'il n'était pas encore né. L'autre!

SUZANNE.

Quel autre?

GERMAINE.

Laissez-moi donc finir. On avait mis à l'enfant ses plus beaux habits... Il en était tout brave et tout joyeux, le cher petit!... Et il fut la gaieté du repas. On alla ensuite fumer sur la terrasse. Et le ciel étant un peu couvert, ces messieurs s'amusèrent à tirer les martinets qui volaient bas, comme il arrive quand le temps est à l'orage. (Avec effort.) Oubliant sa promesse, mon maître prit un fusil à son tour..., et, par une fatalité qu'on n'a jamais pu s'expliquer, le pauvre père.

SUZANNE.

Quoi!... il a tué?

GERMAINE.

Oui, Suzanne. (Elle tombe sur un fauteuil, à gauche de la table.)

SUZANNE.

Ah! le malheureux!

GERMAINE.

Après une scène de désespoir et de fureur, où l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se tuer, monsieur finit par tomber sans connaissance; et, quand il revint à lui, sa raison... Enfin, il était fou!

SUZANNE.

Ah! mon Dieu!... Et cette pauvre femme, cette pauvre mère?

GERMAINE.

Ah! elle eût certainement succombé à sa douleur, si sa mort n'eût tué qu'elle seule... Mais elle vécut, pour l'enfant qu'elle portait dans son sein.

SUZANNE, étendant la main vers la porte de gauche.

Marcel?...

GERMAINE, se levant.

Oui, le petit Marcel, qui vint au monde, quelques mois après cet horrible événement. — Mais l'état de M. de Valgrand n'avait fait qu'empirer. Le docteur Favié, un vieil ami de la famille, décida qu'il n'était qu'une seule chance de salut pour mon pauvre maître : c'était de l'éloigner d'ici, à tout prix... Il ne pouvait partir seul; sa femme ne pouvait pas l'accompagner... Ce fut M. Maxime qui se dévoua... Et, depuis ce temps, il ne l'a pas quitté d'un seul jour.

SUZANNE.

Ainsi, monsieur est guéri?

GERMAINE.

Guéri?

SUZANNE.

Dame... puisqu'il revient ici?

GERMAINE.

Hélas! non, mon enfant, il est toujours dans le même état.

SUZANNE.

Alors, je ne puis comprendre la raison... (On entend un appel de trompe, dans l'éloignement.)

GERMAINE.

Silence!... Il m'a semblé entendre... (On entend de nouveau le signal.) Oui, c'est le signal convenu avec Joseph. Allez, allez!... (Suzanne sort par la droite.)

SCÈNE III.

GERMAINE, HENRIETTE [1].

HENRIETTE, paraissant à gauche, d'une voix étouffée.

Germaine!... Je ne me suis pas trompée, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Non, madame. (Entr'ouvrant les volets.) La voiture s'arrête au bas du perron. M. Maxime en descend; il entre sous le vestibule.

HENRIETTE.

Seul?

GERMAINE.

Oui, madame.

HENRIETTE.

Et mon mari?

GERMAINE.

Je vois quelqu'un dans la chaise de poste, et il me semble bien que c'est monsieur.

HENRIETTE, qui s'est élancée vers la fenêtre.

Oui, c'est lui, c'est lui!... (Germaine se dirige vers la porte de droite. — Maxime paraît sur le seuil.)

1. Henriette, Germaine.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MAXIME[1].

HENRIETTE.

Maxime!... mais Gaston?

MAXIME.

Il est en bas, dans la voiture... veillez, Germaine! (Germaine sort par la droite.) J'ai voulu voir, d'abord, si l'on avait bien exécuté...

HENRIETTE, à Maxime.

Tout est prêt. Ici, sa chambre, près de la vôtre, avec les vêtements que j'ai fait prendre chez vous. Mais comment le trouvez-vous? sa santé? sa... raison?...

MAXIME.

Je vous l'ai dit dans mes dernières lettres : beaucoup moins agité, et parlant sur toute chose, comme autrefois. Mais toujours cette idée fixe que vous savez, toujours!

HENRIETTE.

Ainsi, il continue à croire?...

MAXIME.

Qu'il vous fait horreur et que vous l'avez rendu responsable...

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu! moi, qui ne l'ai jamais plus aimé que depuis son malheur et qui donnerais ma vie...

MAXIME.

Oh! je le sais, Henriette!... et vingt fois je lui ai lu vos lettres si bonnes et si tendres. — « Non, me disait-il pour toute

1. Henriette, Maxime.

« réponse, c'est impossible!... Elle ne pourra jamais me par-
« donner, jamais! »

HENRIETTE.

Le malheureux!

MAXIME.

Il croit toujours aussi que la justice est à sa poursuite; et c'est ce qui vous explique ces déplacements continuels, ces brusques départs, ces fuites soudaines...

HENRIETTE.

Oh! pardon, mon ami, pardon de mon égoïsme! Pardon de ne vous avoir pas encore remercié, à deux genoux, d'un dévouement...

MAXIME.

Henriette!

HENRIETTE.

Ah! quand je songe à l'horrible existence que votre amitié vous a faite! Tant de longues heures, qui eussent été pour vous si rapides et si joyeuses, passées loin de votre pays, de vos amis, en face d'un malheureux, qui n'avait même pas conscience... Ah! que je vous ai plaint!... Que je vous ai plaint... et que je vous bénis! (Elle lui serre les mains avec effusion.)

MAXIME.

Calmez-vous, de grâce!

HENRIETTE.

Ah! vous avez dû bien souffrir!... oh! oui!

MAXIME.

Je me ferais meilleur et plus fort que je ne le suis, si je vous disais que je ne me suis jamais senti défaillir sous le poids de ma tâche... Oui, plus d'une fois, j'ai pensé en être accablé... (Mouvement d'Henriette.) Mais vos lettres si reconnaissantes, si émues, venaient relever mon courage. Puis, est arrivée la grande nouvelle, que j'ai saluée, du fond de l'exil, comme un gage d'espoir et de salut... Mais cette ressem-

blance... est-elle vraiment si complète qu'un père lui-même puisse s'y tromper?... car, ne l'oubliez pas, Gaston n'a que trop conservé sa mémoire !

HENRIETTE.

Vous allez en juger vous-même. Voyez ! (Elle se lève et ouvre la porte de gauche, deuxième plan.)

MAXIME, reculant avec un mélange d'étonnement, de joie et d'épouvante.

Oh! c'est inouï!... c'est inouï!... Mais dites-moi, ne craint-on pas que cette ressemblance même ne fasse que raviver?...

HENRIETTE.

Ah! sans doute! mais on espère aussi, et cet espoir est le seul qui nous reste.

MAXIME.

C'est vrai.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GERMAINE.

GERMAINE, entrant vivement de droite.

Madame, le voilà ! le voilà!

GASTON, du dehors, d'une voix inquiète.

Maxime!

HENRIETTE, tressaillant.

C'est lui!

MAXIME.

Oui, retirez-vous!...

GASTON, appelant de nouveau, du dehors.

Maxime!

MAXIME.

Retirez-vous! allez, allez!... (Les deux femmes sortent par la gauche, deuxième plan. Germaine emporte la lampe. La scène n'est plus éclairée que par la veilleuse.)

GASTON, dont la voix se rapproche.

Eh bien, où es-tu donc?

MAXIME, allant vers la porte.

Me voici, mon ami, me voici! (Gaston paraît sur le seuil.)

SCÈNE VI.

MAXIME, GASTON[1].

GASTON, toujours sur le seuil, d'une voix et d'un air inquiets.

Pourquoi donc m'as-tu laissé seul?

MAXIME.

J'ai voulu, d'abord, visiter la maison moi-même, pour plus de sûreté. Tu comprends?

GASTON.

Ah, oui. — Mais pourquoi cette maison n'est-elle pas mieux éclairée?

MAXIME.

C'est par mon ordre... je n'ai pas voulu attirer l'attention des voisins.

GASTON, un peu rassuré.

C'est juste. Tu as bien fait, tu as bien fait. — Et où sommes-nous ici?

MAXIME.

Dans un vieux château, que j'ai loué sous mon nom.

GASTON.

Très-bien, très-bien. (Maxime va fermer la porte de droite. — Gaston se retourne vivement, d'un air inquiet. Maxime le rassure du geste.)

MAXIME.

Tu dois avoir besoin de repos, mon ami, et voici la chambre qui t'est destinée. (Il lui indique la porte de gauche, premier plan.) Elle donne sur le parc — un désert — viens!

1. Maxime, Gaston,

GASTON, avec défiance.

Non, je n'ai pas sommeil. (Se touchant le front.) Mais là, depuis plusieurs jours, une lassitude, un trouble, une confusion... Il est des moments où il me semble que ma raison m'abandonne. (Il se laisse aller sur le canapé de droite.)

MAXIME.

Eh bien, repose-toi, du moins. (Il lui dispose des coussins.)

GASTON.

Oui, je vais m'étendre sur ce divan, tout habillé. (Baissant la voix.) Tu comprends, en cas d'alerte, c'est plus sûr! (Il s'étend sur le divan.)

MAXIME.

Oh! comme tu voudras. Du reste, moi, je ne suis nullement fatigué et je m'installe sur ce fauteuil... tu peux donc dormir en toute sécurité, si l'envie t'en prend. (Il s'étend dans le fauteuil placé à la gauche de la table.)

GASTON.

Ah! du moment que tu es là... je vais peut-être essayer. (Un temps de silence.)

MAXIME, à lui-même, très-lentement.

Il est brisé de fatigue; il s'endort!... La pauvre femme! doit-elle souffrir en ce moment!... Elle est là, derrière cette porte, avec le docteur, avec... Ah! que cet espoir me paraît fragile, à présent!... Et s'il allait tromper notre attente et ne faire qu'aggraver une situation... (Il s'arrête et regarde Gaston qui reste immobile. A mi-voix.) Gaston!... (Faisant un pas vers lui.) Gaston!... Il dort. Obéissons au docteur... et que Dieu nous protége! (Il entr'ouvre la porte de gauche, après s'être assuré une dernière fois que Gaston est bien endormi. — A voix basse.) Vous pouvez entrer... il dort. (Henriette et le docteur entrent de gauche, deuxième plan, avec précaution. Henriette s'approche de son mari et le contemple un instant en silence. Germaine paraît à la porte de gauche, premier plan.)

SCÈNE VII.

GASTON, endormi, MAXIME, LE DOCTEUR, HENRIETTE, GERMAINE[1].

LE DOCTEUR, serrant la main de Maxime avec énergie.

Vous êtes un brave homme, vous!

HENRIETTE, avec des larmes dans la voix.

Comme il est pâle!... et changé!

LE DOCTEUR.

Pas de faiblesse! nous avons besoin de tout notre sang-froid, car l'instant approche.

HENRIETTE, d'une voix ferme, après avoir essuyé ses larmes.

Quand vous voudrez... je suis prête.

LE DOCTEUR.

Marcel est là? (Il désigne la deuxième porte de gauche. Geste affirmatif de Germaine.) Vous, Maxime, allez quitter ces vêtements dont la vue lui est trop familière, et revenez ensuite. (Maxime sort par la gauche. A Henriette.) Vous, mon enfant, là, aux pieds du malade... Moi, ici... Vous, Germaine, soufflez cette veilleuse et ouvrez les volets; l'heure est venue de travailler au grand jour. (Grand jour.) Et maintenant du sang-froid et du courage! (Germaine sort par la droite, après avoir exécuté les ordres du docteur.)

SCÈNE VIII.

GASTON, endormi sur le canapé; HENRIETTE, assise à la droite du canapé, un peu en retraite, une tapisserie à la main. LE DOCTEUR, assis à gauche, dans un fauteuil, et feignant de lire un journal. Long

1. Germaine, Maxime, le Docteur, Henriette, Gaston.

silence. GASTON ouvre les yeux et regarde autour de lui, d'un air étonné; il semble reconnaître sa maison. Puis, il aperçoit le docteur et se rejette brusquement en arrière[1].

LE DOCTEUR, gaiement.

Eh! bien, cher ami?... Il me semble que ça va mieux, ce matin?

GASTON.

Vous, docteur?

LE DOCTEUR.

Vous voilà hors d'affaire!... Mais vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle!

HENRIETTE.

Ah! c'est vous qui l'avez sauvé, cher docteur!

GASTON, tressaillant.

Ma femme!

LE DOCTEUR, vivement.

Moi, madame?... monsieur le comte s'est parbleu bien sauvé lui-même!... Et quand je songe à toutes les bonnes raisons qu'il a d'aimer la vie, j'estime qu'il a fort bien fait.

HENRIETTE.

Cher Gaston!... Sais-tu que tu nous as bien alarmés, mon ami?... Quand je pense que tu ne me reconnaissais même plus! Tu me reconnais bien maintenant, n'est-ce pas? C'est moi, ton Henriette qui t'aime et qui ressuscite avec toi!

GASTON, toujours inquiet.

Mais je... (En ce moment, on entend la voix de Marcel, à gauche : Maman! maman!... Gaston se redresse vivement en proie à l'étonnement et à une violente émotion.)

HENRIETTE, remontant[2].

Viens, mon enfant, viens dire bonjour à ton père.

1. Le Docteur, Gaston, Henriette.
2. Henriette, le Docteur, Gaston.

GASTON.

Mais non! C'est impossible!

LE DOCTEUR, feignant de se méprendre.

Comment, vous ne voulez pas embrasser votre petit Marcel?

GASTON.

Marcel?... Marcel! (Avec épouvante.) Mais...

LE DOCTEUR.

Mais le voici.

MARCEL, s'avançant timidement, conduit par sa mère.

Bonjour, papa.

GASTON, le regarde immobile, éperdu, haletant, combattu par ses souvenirs et par la réalité. — Avec hésitation d'abord.

Bonjour, mon ami... Bonjour, mon enfant... (Il le regarde avec avidité, se met presque à genoux pour le mieux voir, puis avec un cri de joie :) Marcel! Mon cher petit Marcel!... (Il l'enlève dans ses bras, l'emporte sur le canapé de gauche et l'embrasse éperdument.)

LE DOCTEUR, après un temps, faisant un signe à Henriette.

Mais ne fatiguons pas notre malade.

HENRIETTE.

Allons, viens, maintenant; va jouer dans ta chambre; et ne fais pas trop de bruit. (Elle reconduit l'enfant, qui sort par la gauche, deuxième plan.)

LE DOCTEUR [1].

Qu'est-ce donc, mon ami, est-ce que vous vous sentez moins bien que tantôt?

GASTON.

Non, au contraire. Mais dites-moi... (N'osant pas interroger directement.) Vous parliez tout à l'heure de maladie... de danger, veux-je dire! J'ai donc été bien malade?

LE DOCTEUR.

Ah! grand Dieu!... Mais vous avez eu ce que, dans notre jargon, nous appelons une méningite, ni plus ni moins!

1. Henriette, Gaston sur le canapé de gauche, le Docteur assis à sa droite.

GASTON.

Ah?... Et comment cela est-il arrivé?

HENRIETTE.

Tu te souviens que, le jour de la fête de Marcel, tu es allé dîner avec lui chez Maxime?

GASTON.

Chez Maxime... oui... Mais quand, cela?

HENRIETTE, avec un peu d'hésitation.

Il y a...

LE DOCTEUR, froidement.

Il y a huit jours.

GASTON, avec un étonnement contenu.

Ah?

HENRIETTE.

Le temps était à l'orage, et tu t'étais déjà plaint, dans la journée, de souffrir un peu de la tête.

GASTON, à lui-même.

Oui.

HENRIETTE, très-émue.

Après le repas, qui, dit-on, avait été très-animé... (Elle fait signe au docteur qu'elle n'a pas la force de continuer.)

LE DOCTEUR, continuant.

Et où, par parenthèse, vous aviez bu pas mal de ce mauvais vin de Vouvray, qui est bien le breuvage le plus capiteux que je connaisse...

GASTON.

Enfin?...

LE DOCTEUR.

A peine arrivé sur la terrasse... (Gaston se lève d'un bond, en poussant un cri. — Le docteur, continuant vivement.) Tout à coup, vous avez pâli, chancelé, et vous êtes tombé dans nos bras, foudroyé par la congestion.

GASTON, retombant assis et s'essuyant le front.

Et alors, que se passa-t-il?

LE DOCTEUR.

Ce qui devait se passer forcément : une fièvre de cheval, un délire effroyable, dont, grâce au ciel, vous voilà enfin débarrassé! (Gaston baisse la tête de l'air d'un homme qui est forcé de se rendre, mais qui conserve des doutes.)

LE DOCTEUR.

A quoi pensez-vous donc?...

GASTON.

A rien. Je m'étonne seulement de ne rien me rappeler de...

LE DOCTEUR.

Voyons, pourtant, voyons! Vous vous souvenez bien, qu'hier soir, vous avez voulu sortir en voiture?

GASTON, cherchant.

En voiture?... hier soir?... oui.

LE DOCTEUR.

Vous aviez beaucoup moins de fièvre; mais encore un peu de trouble dans les idées et l'agitation persistait... La soirée était douce, et j'ai pensé qu'une promenade en voiture vous ferait du bien; que la fatigue même qui en résulterait ne pouvait que vous être salutaire; et vous êtes sorti... avec Maxime. Vous vous le rappelez, n'est-ce pas?

GASTON.

Avec Maxime..., oui.

LE DOCTEUR.

Vous êtes rentrés ensemble, à la nuit close.

GASTON, très-accentué.

Oui.

LE DOCTEUR.

Vous vous êtes étendu sur ce divan.

GASTON, idem.

Oui.

LE DOCTEUR.

Vous vous êtes endormi; et comme votre sommeil était fort paisible, nous n'avons pas voulu le troubler... voilà! (Il prend une prise.)

GASTON, respirant plus librement.

Oui!... Vous partez déjà, docteur?

LE DOCTEUR.

Est-ce que vous avez à me parler?

GASTON.

... Non.

LE DOCTEUR, riant.

En ce cas, je vais me venger sur mes autres malades, puisque vous avez échappé... à mes soins. Du reste je reviendrai fêter votre résurrection, à six heures[1]... Ainsi, au revoir. (A Henriette qui est remontée.) Oh! ne vous dérangez pas, je vous en prie!

HENRIETTE.

Vous savez que je vous reconduis toujours jusqu'à la grille.

LE DOCTEUR.

C'est juste. Et, d'ailleurs, notre cher malade a besoin d'un peu de repos. (Bas à Henriette.) Tout va bien! (Il sort par la droite avec Henriette.)

SCÈNE IX.

GASTON, puis MAXIME.

GASTON, les suit des yeux, de la porte d'abord, puis de la fenêtre. Il examine ensuite, en détail, les tableaux, les livres, les journaux qui sont sur la table.

Oui... oui... (Baissant la voix et regardant autour de lui d'un air craintif.)

1. Gaston, le Docteur, Henriette.

Et pourtant... (Il s'arrête, comme s'il n'osait s'avouer sa pensée à lui-même. Maxime entre de gauche ; il a changé de vêtement.)

MAXIME[1], d'un ton dégagé.

Eh bien, Gaston, comment te sens-tu, ce matin?... Mieux n'est-ce pas?

GASTON.

Maxime?... (Il le regarde d'un air dérouté.)

MAXIME.

Qu'est-ce que tu as donc à me regarder ainsi?

GASTON.

Oh! rien. — Tu as rencontré Henriette et le docteur dans le parc?...

MAXIME.

Tu sais bien que j'entre toujours par la petite porte; c'est plus court.

GASTON.

C'est vrai. — Alors... tu ne les as pas vus, aujourd'hui?

MAXIME.

Pas encore.

GASTON.

Je suis bien aise de te voir; j'allais passer chez toi... pour te remercier, mon bon et fidèle ami. (Il se rapproche.)

MAXIME.

Me remercier?... Et à quel propos?

GASTON.

Dame... tu le sais bien.

MAXIME.

Pas du tout.

GASTON.

Mais, moi, je n'ai pas oublié les services que tu m'as

1. Maxime, Gaston.

rendus, et les remercîments que je dois à l'ami, au compagnon de jeunesse, au compagnon... de voyage.

MAXIME.

Ah! le fait est que nous avons pas mal couru le monde, tous deux.

GASTON, vivement.

N'est-ce pas?

MAXIME.

Oui... mais il y a si longtemps!

GASTON.

Ah! tu trouves?... Et qu'appelles-tu si longtemps?

MAXIME.

Il me semble que cinq années sont quelque chose dans la vie d'un homme. Or, je n'ai pas voyagé avec toi depuis ton mariage, et il y a cinq ans que tu es marié.

GASTON.

Et tu ne te rappelles pas que, depuis cette époque?...

MAXIME.

Ma foi non!... Et toi?

GASTON.

...Moi, non plus.

MAXIME, riant.

A moins, pourtant, que tu ne comptes pour un voyage notre petite excursion d'hier soir... qui, du reste, t'a fait le plus grand bien.

GASTON.

Oui..., certainement..., certainement.

MAXIME.

Ah! je suis bien heureux de te voir ainsi. Mais je ne veux pas me faire gronder par le docteur et je te laisse... (Il passe.)[1]

1. Gaston, Maxime.

GASTON.

Encore un mot?... J'ai été bien malade, n'est-ce pas?

MAXIME.

Tu nous as même sérieusement inquiétés.

GASTON.

Et cela m'a pris tout à coup?

MAXIME.

Chez moi.

GASTON.

Oui, chez toi... il y a?...

MAXIME.

Il y a huit jours. Adieu, à ce soir. (Il remonte d'un air dégagé. Du seuil de la porte.) A ce soir. (Il sort.)

SCÈNE X.

GASTON, puis GERMAINE.

GASTON, après un temps.

Oui... Sans doute... Sans doute... (Il se promène dans la chambre, irrésolu, inquiet, soupçonneux; puis il s'arrête brusquement, se prend la tête à deux mains et se la secouant avec une fureur sourde.) Et cependant, cependant!!! (Germaine entre de droite. Gaston l'apercevant, à part.) Germaine?... (Réfléchissant.) Germaine...

GERMAINE[1], l'air satisfait et sans montrer le moindre étonnement.

Bonjour, monsieur.

GASTON.

Eh bien! ma fille, tu n'es pas étonnée... de me revoir?

GERMAINE.

Oh! vous étiez déjà bien mieux dès hier, et nous n'avions

1. Gaston, assis à gauche de la table. — Germaine.

plus d'inquiétude; mais nous en avons eu pendant quelques jours..., moi surtout.

GASTON.

Toi?... Et comment cela?

GERMAINE.

C'est moi qui vous veillais la nuit.

GASTON.

Ah! ce n'etait pas ma femme?

GERMAINE.

Elle l'aurait bien voulu, elle a même essayé d'abord... mais comme sa présence ne faisait que vous exaspérer davantage, le docteur a exigé...

GASTON.

Ah! sa présence m'exaspérait? et pourquoi donc?

GERMAINE.

Dame, je n'en sais rien, ni vous non plus, sans doute... mais on aurait dit qu'elle vous faisait peur... « Ma femme, disiez-vous, je lui fais horreur, elle me hait, elle me hait! Fuyons! »

GASTON, à part.

C'est vrai! (Se rapprochant avec intérêt.) Ah! je disais cela!

GERMAINE.

Oh! très-souvent!...

GASTON.

Et quoi encore?

GERMAINE.

Vous savez, des mots décousus, comme on en dit quand on a le délire.

GASTON.

Mais lesquels?

GERMAINE.

« Viens, Maxime, partons, partons! »

GASTON, à lui-même.

Oui... Et puis?

GERMAINE.

Je vous le répète, des mots sans suite...

GASTON.

Et qui n'offraient aucun sens?

GERMAINE.

Aucun sens... Ce serait peut-être trop dire; mais un sens si vague... si bizarre.

GASTON.

Dis toujours!

GERMAINE.

Enfin, monsieur, il aurait semblé, sauf votre respect... que vous aviez tué quelqu'un!... (Elle rit de son mieux.)

GASTON, avec joie et d'un ton qui veut dire : je comprends!

Ah!...

GERMAINE, achevant.

Et que vous vous étiez sauvé avec M. Maxime. Mais j'offense peut-être monsieur, en lui disant ça?

GASTON, très-animé et d'une voix étranglée par l'émotion.

Non, Germaine, non; et je te remercie au contraire; je suis très-heureux de savoir... ce que j'ai rêvé. Parce que, tu sais, quand on a la fièvre, il est rare que l'on se souvienne ensuite... et l'on se met l'esprit à la torture, pour tâcher de se rappeler... Enfin, je te remercie, ma bonne Germaine, je te remercie.

GERMAINE.

Oh! il n'y a pas de quoi, monsieur, il n'y a pas de quoi. (Elle s'essuie le front avec son mouchoir. Henriette paraît à droite.)

HENRIETTE, bas à Germaine en l'interrogeant des yeux plus que de la voix.

Eh bien?... (Germaine fait signe de la tête qu'elle a exécuté ses ordres.)

HENRIETTE, la congédiant du geste.

Et que personne n'entre ici.

GERMAINE.

Soyez tranquille! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

GASTON, HENRIETTE[1].

GASTON, l'apercevant et allant à elle avec empressement.

Ah! ma chère Henriette!... Que je suis heureux de te revoir

HENRIETTE.

Je n'ai pas été absente bien longtemps, mon ami.

GASTON.

Oh! je ne te gronde pas!... J'ai, au contraire, à te demander pardon.

HENRIETTE.

Pardon?... et de quoi?

GASTON.

Tu as dû me trouver, tantôt, l'air bien préoccupé, bien étrange... Ah! c'est que, vois-tu, j'étais encore sous l'influence confuse d'un rêve épouvantable, qui n'a pas cessé de m'obséder, pendant cette maladie. Ah! c'était quelque chose d'horrible!... Enfin, j'étais convaincu que, l'autre jour, chez Maxime...

HENRIETTE.

Oh! oui, un rêve affreux... je sais, je sais!

GASTON.

Et ce n'est pas tout! moi, qui t'aimais... moi qui t'aime

1. Gaston, Henriette.

tant, mon Henriette, je croyais que, non-seulement tu ne m'aimais plus, mais que j'étais devenu pour toi un objet d'horreur et d'épouvante... et je n'avais le droit que d'en gémir, puisque j'avais... puisque je croyais, dans mon délire...

HENRIETTE.

Oh! c'est mal, ce que tu dis là!... Et quand même le ciel eût pu permettre un pareil malheur, est-ce que tu n'aurais pas été le plus à plaindre de nous deux?

GASTON.

Sans doute.

HENRIETTE, avec insinuation.

Eh bien, quand on s'aime comme nous nous aimons, est-ce que ce n'est pas à celui qui porte le moins lourd fardeau, à celui dont le cœur est le moins déchiré, à venir en aide à l'autre, à panser ses blessures? Alors, tu comprends bien que, loin de te repousser, de te haïr, je me serais serrée d'autant plus contre ton cœur meurtri.

GASTON, la regardant d'un oir inquiet.

Oui... mais pourquoi me dis-tu cela?

HENRIETTE.

C'est... c'est que j'ai voulu te convaincre que, quand cet horrible rêve eût été même une réalité, mon amour pour toi n'eût fait que s'accroître de toutes les tendresses de la pitié.

GASTON, avec défiance [1].

Oui... je comprends, je comprends... Mais où est-il donc?

HENRIETTE.

Qui? Marcel?

GASTON.

Oui. Où est-il? (Avec un grand éclat de voix.) Où est-il?

HENRIETTE, montrant la porte de gauche.

Il est là, mon ami; mais... pourquoi?

1. Henriette, Gaston.

GASTON.

Je veux le voir. Je veux rester seul avec lui, seul!

HENRIETTE, tressaillant.

Ne crains-tu pas?

GASTON.

Quoi donc?

HENRIETTE.

Tu es encore un peu souffrant... Et il est si turbulent...

GASTON.

N'importe, je le veux... je le veux!

HENRIETTE.

Il suffit, mon ami. (Se dirigeant vers la porte de gauche, à part) Ah! mon Dieu!... (Elle ouvre la porte. Avec un cri de joie contenu.) Ah!

GASTON, s'avançant vivement.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, bas.

Tais-toi! il dort! vois.

GASTON, du seuil de la porte.

Oui... Ah! oui; il dort... il dort... Cher enfant! (Il lui envoie des baisers de la main.) Tu me l'enverras dès qu'il sera réveillé, n'est-ce pas?...

HENRIETTE.

Je te le promets.

GASTON.

Ma bonne Henriette! (Il l'embrasse avec effusion.—Elle sort à gauche.)

SCÈNE XII.

GASTON, seul. Il va ouvrir la fenêtre. — Après un temps, respirant à pleins poumons.

Ainsi, tout cela n'était que fièvre et que fantômes!... Oui, car jamais Henriette ne m'a dit de plus douces paroles, d'une

voix plus tendre et plus émue. Et puis, je l'ai vu, lui, je viens de le voir encore, là... Car il est là!... Ah! je suis bien heureux! Mais je suis brisé!... (Il s'assied dans un fauteuil devant la table. — Examinant quelques livres.) Mes livres, mes vieux compagnons d'hiver. (Feuilletant la revue.) Le roman que j'étais en train de lire... (Parcourant quelques papiers.) Mes fermages de la Saint-Jean d'été... Le renouvellement de bail du père Mathieu... avec une petite diminution, bien entendu!... Il ne sait ni lire, ni écrire, le père Mathieu, mais il sait compter! oh! il compte dans la perfection.

LE PIÉTON, du dehors.

Germaine! (Il paraît devant la fenêtre et dépose des journaux sur la tablette, en disant :) Les journaux!

GASTON, se levant.

Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai lu un journal... Au fait, il y a huit jours... (Il parcourt un des journaux. — Après un long temps.) C'est singulier! (Il reprend sa lecture. — Même jeu.) Ah! c'est bien étrange!... (Il regarde la date du journal.) 3 septembre... 1869!... Comment?... C'est sans doute une erreur... (Il ouvre successivement d'autres journaux.) Non... mais non! Qu'est-ce que cela veut dire?... Voyons, voyons, du calme! Marcel est né en 1861... Or, si je m'en rapporte à la date de ces journaux, il aurait huit ans... Et l'enfant que j'ai vu là, tout à l'heure, n'a certainement pas... C'était bien lui, pourtant!... Ah çà, est-ce que j'aurais encore la fièvre, le délire? (Frappant sur les journaux.) Mais non! ces dates ne sont pas des chimères... Et alors, il faut qu'il y ait là-dessous quelque mystère que je ne puis pénétrer... non... je ne comprends pas... je... Ah! je ne puis rester dans une pareille anxiété. (Appelant, d'une voix éperdue.) Henriette! Henriette!

SCÈNE XIII.

GASTON, HENRIETTE, LE DOCTEUR.

HENRIETTE[1].

Tu m'as appelée, Gaston?

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce donc, mon ami?

GASTON.

Ah! c'est vous, docteur? C'est bien. Restez! Et écoutez-moi tous les deux. Mais d'abord, regardez ceci. (Il leur montre un journal.)

LE DOCTEUR et HENRIETTE, à part.

Ciel!

GASTON.

Vous avez vu, vous avez bien vu cette date?

LE DOCTEUR.

Heu... oui... Eh bien?

HENRIETTE.

Eh! bien, mon ami?

GASTON, à sa femme.

Je te disais, tout à l'heure, que j'avais fait un mauvais rêve, tantôt.

HENRIETTE.

Oui, en effet.

GASTON.

Eh! bien, non, ce n'était pas un rêve!... (Passant.) Oh! n'essayez plus de me tromper... car je me souviens de ce qui s'est passé, je ne m'en souviens que trop[2]! Arrivé sur la terrasse,

1. Le docteur, Henriette, Gaston.
2. Le docteur, Gaston, Henriette.

où l'enfant s'était glissé derrière une caisse d'oranger, je pris un fusil — celui de Maxime — et j'attendis, j'attendis longtemps, l'arme inclinée, prêt à faire feu, quand un oiseau me passerait à portée. (Avec désespoir.) Il en vint un!... et au moment où je pressais la détente, Marcel se releva brusquement; le coup partit, l'enfant tomba... mort, foudroyé!... mort, vous dis-je! Il est encore là, devant mes yeux!!!... (Il tombe assis à gauche de la table. — Un temps.) Et me direz-vous maintenant comment il se fait que je l'aie revu là, tout à l'heure... tel qu'il était alors, après quatre ans passés?... Mais c'est un rêve de mon imagination, n'est-ce pas? J'ai cru le revoir, j'ai cru... (Il s'avance vers la porte de gauche. Maxime paraît sur le seuil, tenant Marcel par la main et suivi de Germaine. Gaston reculant et d'une voix attendrie.) Mais non!... le voici... c'est lui!... C'est toi, n'est-ce pas, Marcel?[1]

MARCEL.

Oui, papa...

GASTON.

Oui?... mais quel âge as-tu? (L'enfant regarde sa mère et le docteur.)

LE DOCTEUR résolûment.

Eh bien! dis ton âge, mon ami!...

GERMAINE.

Allons, dis ton âge.

MARCEL.

J'ai quatre ans.

GASTON, éperdu.

Alors, tu ne peux pas être Marcel!... Et si tu n'es pas lui, qui donc es-tu?

MARCEL.

Je suis... je suis mon petit frère!

1. Maxime, le Docteur, Germaine, Marcel, Gaston, Henriette.

GERMAINE, à part.

Cher trésor! (Elle lui envoie des baisers.)

GASTON, se souvenant tout à coup et regardant Henriette.

Ah!... je comprends! je comprends!... (Il enlève l'enfant dans ses bras et l'embrasse avec frénésie, en sanglotant.)

LE DOCTEUR, bas à Maxime.

Des larmes!... il est sauvé!...

GASTON, avec hésitation et courbant la tête.

Oui, mais l'autre?... l'autre?... Je n'avais donc pas rêvé?..

HENRIETTE.

Dieu nous l'a rendu, mon ami!

FIN

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

JEAN

DE

THOMMERAY

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre-Français, le 29 décembre 1873.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DES MÊMES AUTEURS

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Aventurière, comédie en quatre actes, en vers.
Un Beau Mariage, comédie en cinq actes, en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes, en prose.
La Ciguë, comédie en deux actes, en vers.
La Contagion, comédie en cinq actes, en prose.
Diane, drame en cinq actes, en vers.
Les Effrontés, comédie en cinq actes, en prose.
Le Fils de Giboyer, comédie en cinq actes, en prose.
Gabrielle, comédie en cinq actes, en vers.
L'Habit vert, proverbe en un acte, en prose.
L'Homme de bien, comédie en trois actes, en vers.
La Jeunesse, comédie en cinq actes, en vers.
Lions et Renards, comédie en cinq actes, en prose.
Les Lionnes pauvres, comédie en cinq actes, en prose.
Maître Guérin, comédie en cinq actes, en prose.
Le Mariage d'Olympe, comédie en trois actes, en prose.
Les Méprises de l'Amour, comédie en cinq actes, en vers.
Paul Forestier, comédie en quatre actes, en vers.
Philiberte, comédie en trois actes, en vers.
Le Post-scriptum, comédie en un acte, en prose.

POÉSIES COMPLETES — Un volume.

JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jean de Thommeray.	1 volume
Catherine..	—
Nouvelles.	—
Sacs et parchemins.	—
Un Héritage.	—
La Maison de Penarvan.	—
Un Début dans la magistrature.	—
Olivier.	—
Le Jour sans lendemain.	—
Mademoiselle de Kerouare.	—

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en quatre actes.
La Maison de Penarvan, comédie en quatre actes.

ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU

La Pierre de touche, comédie en cinq actes, en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes, en prose.
Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes, en prose.

JEAN
DE
THOMMERAY

COMÉDIE EN CINQ ACTES,
EN PROSE

PAR

ÉM. AUGIER ET J. SANDEAU
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1874

A M. ÉMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Cher ami,

Le dévouement affectueux et obstiné que vous nous avez témoigné, l'art exquis avec lequel vous avez monté notre pièce, ont eu une telle part dans le succès, qu'ils constituent entre nous une sorte de collaboration et de confraternité. C'est à ce double titre que nous vous prions d'agréer la dédicace de JEAN DE THOMMERAY.

E. Augier, J. Sandeau.

PERSONNAGES

LE COMTE DE THOMMERAY......	MM.	MAUBANT.
JEAN DE THOMMERAY.........		MOUNET-SULLY.
ROBLOT................		COQUELIN.
JONQUIÈRES...............		GOT.
LE BARON DE MONTLOUIS......		THIRON.
BOISLANGEAIS..............		JOUMARD.
CHATEAUVIEUX.............		LAROCHE.
CHAMPIN.................		PRUDHON.
SYLVAIN.................		TRONCHET.
JUSTIN..................		ROGER.
LES DEUX FRÈRES DE JEAN....		BEAUVALLET. / CHARPENTIER.
PREMIER BOURGEOIS.........		BARRÉ.
DEUXIÈME BOURGEOIS........		GARRAUD.
LA COMTESSE DE THOMMERAY...	MMes	GUYON.
HORTENSE DE MONTLOUIS.....		FAVART.
MARIE DE KÉROR............		REICHEMBERG.
BARONNETTE..............		CROIZETTE.
CLARA JONQUIÈRES..........		MARTIN.

DOMESTIQUES PAYSANS, MOBILES.

JEAN

DE

THOMMERAY

ACTE PREMIER.

La cour d'honneur du château de Thommeray, moitié château, moitié ferme. — Au fond, l'entrée principale en forme de guichet, sous un pavillon à tourelles revêtues de lierre. — A gauche, l'habitation plus moderne précédée d'un large perron et reliée au pavillon du fond par une grange. — Sur la scène, à droite, des tables rustiques couvertes de gobelets et de pichets. — Un tonneau au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, SYLVAIN, puis LA COMTESSE.

LE COMTE, entrant par le fond, s'adressant à Sylvain qui traverse la scène.

C'est toi, Sylvain! Tout est-il prêt pour recevoir nos métayers?

SYLVAIN.

Voyez vous-même, monsieur le comte; les pichets sont

pleins jusqu'au bord, et, (Montrant le tonneau.) quand ils seront vides, voilà de quoi les remplir de nouveau.

LE COMTE.

Bien avisé! Les gars n'ont pas encore paru?

SYLVAIN.

Pas encore, monsieur le comte, mais ils ne peuvent tarder.

LE COMTE.

Braves gens!... Ils ont assisté au départ, ils boiront avec nous le vin du retour... (Sylvain sort.) La belle matinée! le gai soleil d'automne! Il y a longtemps que la vie ne m'avait semblé si légère. (La comtesse descend le perron; il va la recevoir et lui baise la main avec une tendresse respectueuse.) Eh bien! il est venu ce jour qui devait n'arriver jamais... Chère femme, êtes-vous heureuse?

LA COMTESSE.

Vous le demandez, mon ami! Vous demandez si je suis heureuse, quand je vais revoir mes deux fils, quand mes deux derniers nés me sont enfin rendus, après une si longue absence!

LE COMTE.

Cinq ans!... Oui, en effet, c'est une longue absence, mais qui aura été féconde; ne la regrettons pas. Nous avons vu partir des enfants, nous allons retrouver des hommes. Comme leur frère aîné, ils ont appris à la grande école le respect de la règle et la pratique du devoir; comme lui, ils ont payé leur dette au pays. Le pays nous les rend, l'épreuve est terminée, et nos trois fils nous appartiennent.

LA COMTESSE.

Oui... mais Jean...

LE COMTE.

Au fait, où est-il donc?

LA COMTESSE.

Il est parti ce matin pour la chasse.

LE COMTE.

Je comprends : pour fêter le retour de ses frères, il est allé leur cueillir un bouquet.

LA COMTESSE.

Mon ami, est-ce que Jean ne vous inquiète pas un peu?

LE COMTE.

Et pourquoi m'inquièterait-il? Il nous est revenu avec une santé de fer; il marche comme un Basque et j'ai peine à le suivre; à cheval, c'est un centaure; il a matin et soir un appétit de loup, et la nuit il dort comme un loir. Ces symptômes n'ont rien d'alarmant.

LA COMTESSE.

La santé du corps ne suffit point; il faut encore y joindre celle du cœur et de l'esprit.

LE COMTE.

Jean n'a-t-il pas le cœur et l'esprit sains?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas frappé du changement de son humeur?

LE COMTE.

Non, ma foi!

LA COMTESSE.

Vous ne remarquez pas que, depuis quelque temps, il est distrait, songeur, parfois même un peu triste?

LE COMTE.

Je n'ai pas remarqué; mais quand cela serait, je ne m'en inquiéterais guère. Jean est ici dans une situation délicate. Je me mets à sa place. Si j'avais été votre fiancé pendant un long temps, vivant près de vous, sous le même toit, vous voyant tous les jours, à toute heure, ainsi qu'il fait avec Marie, dame! je l'avoue, les jours m'auraient semblé longs.

LA COMTESSE.

Eh bien, mon ami, ne pourriez-vous pas rapprocher l'époque de leur mariage?

LE COMTE.

J'y ai pensé plus d'une fois; je le voudrais, et je ne le puis. Marie m'a été léguée par son père; elle a grandi sous notre toit. Dans huit mois, elle sera majeure; attendons jusque-là. Je ne doute pas de son affection pour Jean, je crois à la solidité de leur tendresse mutuelle; mais je suis encore le tuteur de Marie. Elle est plus riche que mon fils, j'entends qu'elle dispose librement de sa main; je veux que Jean tienne sa femme d'elle-même plutôt que de moi.

LA COMTESSE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que ces scrupules ne soient un peu exagérés peut-être?

LE COMTE.

Croyez-moi, les scrupules sont l'avant-garde de l'honneur, et lorsqu'ils tombent l'honneur reste à découvert!

LA COMTESSE.

C'est que Marie paraît s'alarmer, elle aussi. La nouvelle attitude de Jean, son air distrait, ses longs silences, la troublent et la préoccupent. Elle n'est pas dans le secret de l'ennui qu'il laisse voir; elle en cherche la cause, et l'autre jour je l'ai surprise qui pleurait.

LE COMTE.

Marie n'est qu'une enfant, vous la rassurerez. Dans tout cela je ne vois rien de grave, et huit mois sont bientôt passés. Mais voici votre rêveur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN, en habit de chasse. Il remet son carnier et son fusil à un paysan qui le suit.

LE COMTE.

Eh bien, Jean, as-tu fait bonne chasse?

JEAN, baisant la main de sa mère.

Excellente, mon père... Douze perdreaux!

LE COMTE.

Bravo!

JEAN.

Un coq de bruyère!

LE COMTE.

A merveille!

JEAN.

Et deux lièvres!

LE COMTE.

C'est parfait!... Nous supprimerons le veau gras.

LA COMTESSE.

Comme tu as chaud! Tu es tout en nage. (Elle lui essuie le front.)

LE COMTE.

Ah çà! qu'est-ce que j'apprends? Tu t'attristes, tu deviens songeur?...

JEAN.

Moi, mon père!

LE COMTE.

Je ne t'en ferais pas un crime. Ta position de fiancé ne laisse pas d'être embarrassante. Ta mère et moi nous le reconnaissions tout à l'heure. Tu as encore huit mois à attendre. Veux-tu aller passer quelque temps à Paris?

JEAN, avec un mouvement de joie.

A Paris?...

LA COMTESSE, à part, avec un mouvement d'effroi.

A Paris!

LE COMTE.

Le retour de tes frères va te permettre de t'éloigner; la maison ne restera pas vide en ton absence, ils occuperont ta place au foyer.

JEAN, joyeusement.

Je vous remercie, mon père.

LA COMTESSE, à Jean, avec tristesse.

Tu te réjouis déjà à la pensée de nous quitter : on dirait que Paris t'attire.

LE COMTE, souriant.

Tandis qu'il vous effraie, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Comme toutes les mères.

LE COMTE.

Oui, la moderne Babylone, la ville de perdition!... Mais soyez calme, il y a des âmes qui sont à l'abri de la contagion.

LA COMTESSE, à Jean.

Tu reviendras bien vite... Tu me le promets?

JEAN.

Oui, bien vite!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, elle paraît sur le perron, puis SYLVAIN.

MARIE, à part.

C'est lui!...

JEAN.

Bonjour, Marie!

MARIE, descendant le perron.

Bonjour! (Elle serre la main à Jean.) Tu es sorti de bonne heure... à l'aube. En ouvrant ma fenêtre, je t'ai vu traverser la lande avec tes chiens.

JEAN.

Tu étais déjà sur pied, toi aussi?

MARIE.

Je crois bien! En un jour comme celui-ci! C'est un réveille-matin que le bonheur. Et puis, tant de choses à faire! Tes frères peuvent arriver, ils trouveront leurs chambres prêtes.

JEAN.

Il me semble que tu pourrais bien dire *nos* frères...

LA COMTESSE.

Il a raison. (Marie se jette à son cou.) Chère fille!

MARIE, à Jean.

Eh bien : nos frères! Es-tu content? (Au comte, lui tendant une

lettre.) Une lettre pour vous, mon ami; le piéton vient de l'apporter à l'instant.

LE COMTE, brisant l'enveloppe et ouvrant la lettre.

De maître Grimaud, mon notaire.

LA COMTESSE.

Encore au sujet de la ferme de l'Hermenault?

LE COMTE.

Il choisit bien son jour. (Lisant à haute voix.) « Quimperlé, 15 octobre 1869. Monsieur le comte, l'affaire l'Hermenault, » c'est bien cela « est sur le point d'entrer dans une nouvelle phase; j'apprends à l'instant que Madame de Montlouis est arrivée hier à son château, dans l'intention de terminer elle-même avec vous. J'ai tout lieu de croire que vous recevrez prochainement sa visite. Elle s'imagine sans doute qu'elle aura plus facilement raison de vous que de moi. Soyez sur vos gardes. Je vous l'ai dit, je vous le répète, la ferme ne vaut que 40,000 francs, elle en demande 60,000. » Bien obligé. « *Elle en demande 60,000,* mais elle a besoin d'argent. Tenez bon... » Des discussions d'intérêt avec une femme! Non. J'avais envie de cette ferme, elle eût arrondi le domaine; mais 60,000 francs! ce serait trop cher payer la convenance.

LA COMTESSE.

Voilà une belle dame qui s'entend aux affaires...

JEAN.

C'est donc un ancien procureur que cette madame de Montlouis?

LE COMTE.

Qu'elle ne se dérange pas. Nous en resterons là. Je ne tiens pas à la connaître. Je vais, sans plus attendre, écrire à son notaire que je renonce à l'acquisition.

LA COMTESSE.

A la bonne heure!

LE COMTE, bas à la comtesse.

Laissons-les s'expliquer ensemble... (Bas à Jean.) Sois bon pour elle : rassure-la.

JEAN.

La rassurer? Marie? Et que craint-elle?

LE COMTE.

Si j'en crois ta mère, Marie se tourmente, elle se figure que tu ne l'aimes plus, ou que tu l'aimes moins, ce qui revient exactement au même.

SYLVAIN, entrant par le fond.

Les métayers et les gars attendent dans l'avenue les ordres de M. le comte.

LE COMTE, qui se dirigeait vers le perron avec la comtesse.

J'y vais. (A sa femme.) Vous avez encore quelques dispositions à prendre, je reviens. (Il sort par le fond); la comtesse rentre dans la maison.)

SCÈNE IV.

MARIE, JEAN.

JEAN.

Est-ce vrai, Marie, ce qu'on vient de me dire? Tu doutes de ma tendresse? N'es-tu pas ma sœur et ma femme? Tu n'étais encore qu'une enfant que je te regardais déjà comme la compagne de ma vie: qu'y a-t-il de changé entre nous? Je n'ai pas cessé de voir en toi le couronnement et le prix de ma destinée. Ce qu'un jour je t'écrivais d'Afrique est et sera toujours la vérité. T'en souviens-tu, de cette lettre?

MARIE.

C'était la veille du jour où tu fus mis à l'ordre de l'armée... O chère lettre! je la sais par cœur : « Nous nous battons demain, je pense à toi, et jamais je n'ai mieux senti à quel point tu m'es chère. Sois tranquille, je sais ce que je dois à mon pays, à mon nom, à ta tendresse : vous serez tous contents de moi là-bas!... »

JEAN.

Cette lettre, je l'écrirais encore aujourd'hui. C'est à toi que je penserais, tu serais encore à l'heure du danger ma force et mon espoir. Et pourtant, tu as douté de moi?

MARIE.

Je te vois depuis quelque temps si triste, si distrait, si rê-

veur! Toutes tes dernières lettres n'étaient remplies que des enchantements de ton prochain retour. Tu t'exaltais, tu t'attendrissais à la pensée de retrouver les joies de la maison : tes bras impatients s'ouvraient déjà pour les saisir. Eh bien! tu les a retrouvées, ces joies si longtemps regrettées; tu les a retrouvées telles absolument que tu les avais laissées. Tous les cœurs qui t'aimaient te chérissent comme par le passé; le bonheur t'attendait ici, et pourtant tu n'as pas l'air heureux.

JEAN.

Où prends-tu-cela? Je ne suis ni distrait, ni triste, ni rêveur. Je suis heureux, je t'aime! mais ne trouves-tu pas comme moi que l'existence qu'on mène ici est un peu monotone dans son immuable sérénité?

MARIE.

Que te dirai-je, mon ami? J'ai grandi dans ta famille, entourée de soins, d'amour et de respect; ta mère m'a rendu la mienne, ton père est devenu le mien; comment veux-tu que je me lasse d'une existence si douce et si heureuse?

JEAN.

Tu n'as jamais souhaité de voir un peu le monde? Tu n'aimerais pas à quitter ce château, ne fût-ce que pour avoir la joie d'y revenir?

MARIE.

Je n'y avais jamais pensé.

JEAN.

Quand nous serons mariés, nous voyagerons, n'est-ce pas?

MARIE.

Nous ferons tout ce qui te plaira.

JEAN.

Nous irons en Italie?

MARIE.

Nous irons où tu voudras aller... en Italie, en Chine, au Japon.

JEAN.

Oui! au Japon!

MARIE.

C'est dit, mais souffre que d'abord j'aille faire un peu de toilette; je ne veux pas qu'après cinq ans d'absence, nos frères me trouvent seulement grandie.

JEAN.

Va, chère enfant!... Tu n'es plus inquiète?

MARIE, du haut du perron.

Non! puisque tu m'aimes.

JEAN.

Tu en es bien sûre?

MARIE.

Oui! puisque tu me le dis. (Elle rentre dans la maison.)

JEAN.

Bonne petite sœur!... Oui, certes, je t'aime.... mais le fait est que je m'ennuie bien! (Il s'assied sur un banc.)

SCÈNE V.

JEAN, MADAME DE MONTLOUIS.

MADAME DE MONTLOUIS, en amazone, entrant par le fond et s'adressant à Jean.

M. le comte de Thommeray, je vous prie? (Jean se lève: mouvement de surprise de part et d'autre.)

JEAN.

Mon père va rentrer, madame.

MADAME DE MONTLOUIS.

Vous êtes le vicomte de Thommeray, monsieur? Nous nous sommes déjà rencontrés aujourd'hui, ce me semble? Vous, un fusil sur l'épaule...

JEAN.

Et vous, madame, à cheval.

MADAME DE MONTLOUIS.

Je vous ai même regardé, monsieur le vicomte, avec une curiosité dont je comprends à présent toute l'inconvenance. Excusez-moi, je vous prenais pour un braconnier.

JEAN.

Je crains bien, madame, d'avoir les mêmes excuses à vous faire.

MADAME DE MONTLOUIS.

Vous m'avez prise pour un braconnier?

JEAN.

Pour une apparition... et je continue.

MADAME DE MONTLOUIS.

Au fait, je n'ai trouvé personne pour m'annoncer... Je suis votre voisine, madame de Montlouis.

JEAN.

Madame de Montlouis?

MADAME DE MONTLOUIS.

Cela vous étonne?

JEAN.

Non, madame. (A part.) Quel dommage!

MADAME DE MONTLOUIS, à part.

Très-beau, ce jeune Mohican!

JEAN.

Voulez-vous entrer dans la maison pour attendre mon père?

MADAME DE MONTLOUIS, regardant la façade.

Nous sommes bien ici. — Très-joli, ce château! beaucoup de caractère...

JEAN.

Il me semble qu'en fait de château, vous n'avez rien a envier à personne.

MADAME DE MONTLOUIS.

Oh! le mien a l'air d'une caserne. Je n'y suis que depuis hier, et je m'y suis déjà ennuyée quarante-huit heures.

JEAN.

Êtes-vous donc de celles pour qui la campagne compte double?

MADAME DE MONTLOUIS.

Non; mais j'aime mieux la mer.

JEAN.

Elle n'est pas loin d'ici.

MADAME DE MONTLOUIS.

Pas loin d'ici, Biarritz ou Trouville? Cependant votre château me raccommode avec la Bretagne; rien de plus pittoresque... Ces vieilles tours, ce manteau de lierre... Beaucoup de cachet. Vous habitez là une partie de l'année?

JEAN.

Toute l'année.

MADAME DE MONTLOUIS.

Prrr... Au mois de janvier!... Sans indiscrétion, à quoi pouvez-vous passer le temps?

JEAN.

Mon Dieu! madame, je vais bien vous surprendre; nous

vivons en famille, étroitement unis. Je chasse, vous le saviez déjà. Je monte à cheval, je m'occupe de la terre. Les journées passent vite; mon père et moi nous visitons nos paysans; ma mère répand autour d'elle la sérénité de son âme; elle s'applique aux soins domestiques et gouverne la maison avec grâce et autorité.

MADAME DE MONTLOUIS, à part.

Serait-ce une leçon? (Haut.) Et vous ne vous ennuyez pas? Cette vie rustique vous suffit?

JEAN.

Je mentirais si je disais que je n'ai pas souvent de vagues aspirations vers un genre de vie moins paisible et moins uniforme; j'ai parfois d'étranges visions! mais elles sont si fugitives que mon esprit n'en est jamais sérieusement troublé.

MADAME DE MONTLOUIS, à part.

Il est singulier.

JEAN.

Mais vous, madame, c'est à Paris que vous vivez? Vous venez rarement dans ce pays. C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous y voir.

MADAME DE MONTLOUIS.

C'est la première fois que j'y viens, en effet. J'y possède une terre dont M. de Montlouis n'a ni le temps ni le goût de s'occuper. J'ai pris le parti de m'en occuper moi-même, et c'est précisément ce qui m'amène auprès de monsieur votre père.

JEAN.

Ainsi, madame, jeune et belle comme vous l'êtes, c'est pour affaires que vous vous êtes enfin décidée à visiter nos landes et nos bois?

MADAME DE MONTLOUIS.

Faites-moi l'honneur de croire que les affaires ne sont pas de mon goût; les questions d'intérêt ne me touchent guère et je ne m'en occupe que contrainte et forcée. Je me serais contentée d'écrire à mon notaire, si je n'avais été heureuse de saisir un prétexte pour échapper aux ennuis de la vie mondaine, et pour parcourir cette Bretagne si riche de grands souvenirs.

JEAN.

Ah! tenez, madame, vous me faites du bien! J'aime à vous entendre parler ainsi. Avouez que c'est un beau pays que le nôtre!

MADAME DE MONTLOUIS.

Délicieux! (Regardant autour d'elle.) Ce poétique manoir vaudrait à lui seul le voyage! Cette cour même, avec ses tables et ses bancs rustiques, a une couleur locale!... Il s'agit d'un baptême ou d'une noce de village?

JEAN.

Non, madame, mais il est vrai qu'aujourd'hui tout le domaine est en fête... Et tenez... (On entend le biniou dans le lointain.)

MADAME DE MONTLOUIS.

Qu'est cela?

JEAN.

Nos métayers qui vont, musique en tête, à la rencontre de mes deux frères.

MADAME DE MONTLOUIS.

Ah! vos frères ne gardent pas toujours le logis comme vous; ils voyagent?

JEAN.

Ils reviennent d'Afrique.

MADAME DE MONTLOUIS.

Ils sont officiers?

JEAN.

Simples soldats, mais tous les deux avec la médaille militaire.

MADAME DE MONTLOUIS.

Simples soldats?

JEAN.

C'est une tradition de famille.

MADAME DE MONTLOUIS.

Contez-moi donc cela. Tout ce que vous me dites m'étonne et m'intéresse. (S'asseyant sur un banc, à gauche.) Voyons! mettez-vous là! J'adore les légendes.

JEAN.

Oh! madame, il n'est pas question de légendes, rien n'est plus simple. Le comte de Thommeray, mon grand-père, avait

fait la guerre de Vendée. Il s'était marié, il avait un fils et vivait dans la retraite. En 1814, quand la France fut envahie, il ne vit qu'une cause à servir, celle de la patrie menacée, il étouffa ses anciennes rancunes, il fit taire ses opinions et partit comme simple volontaire. Il se battit vaillamment, refusa toute récompense, et, la campagne terminée, il revint chez lui pour achever de vieillir à l'écart.

MADAME DE MONTLOUIS.

C'était un galant homme que monsieur votre grand-père!

JEAN, fièrement.

Oui, madame. — Il enseigna de bonne heure à son fils ses devoirs envers le pays, et l'envoya à l'armée dès qu'il eut ses dix-huit ans. Il pensait que tout homme, en entrant dans la vie, doit payer sa dette; que rien ne peut l'en affranchir, pas plus le rang que la richesse, et que l'exemple ne saurait venir de trop haut. En vieillissant, il s'était fait là-dessus des idées très-nettes et très-arrêtées. Il entendait que dans sa famille on servît la patrie sans rien demander, sans rien attendre d'elle que l'honneur de lui donner son sang. A ses yeux, la récompense était tout entière dans le devoir obscur, simplement accompli. En outre, il considérait l'armée comme un apprentissage des vertus nécessaires, comme le complément de toute éducation virile : il estimait que c'est là que se trempent les âmes. Le fils fit la guerre en Afrique, se battit comme un lion, et, comme son père, revint simple soldat. A dix-huit ans, j'ai fait comme avaient fait mon grand-père et mon père; mes frères ont fait comme moi, et nos fils feront comme nous.

MADAME DE MONTLOUIS.

Que c'est étrange! Ainsi, monsieur, dans votre famille, vous êtes tous nourris de père en fils dans l'amour de la patrie?

JEAN, s'asseyant.

Vous l'avez dit, madame.

MADAME DE MONTLOUIS.

Mais madame votre mère?... Toute sa jeunesse s'est donc écoulée loin du monde, dans cette solitude qui parfois doit être bien austère!

JEAN.

Le monde et la solitude n'ont jamais existé pour elle, madame. L'amour désintéressé n'était pas rare quand mon père rencontra celle qui devait être un jour la compagne du reste de sa vie. Elle était pauvre, il était maître de son patrimoine, et pouvant disposer de lui-même à son gré, il épousa la jeune fille qu'il aimait. L'un et l'autre n'avaient consulté que leur inclination mutuelle; ni l'un ni l'autre n'eurent sujet de s'en repentir. Ma mère pourrait vous dire en quelques mots toute l'histoire de sa vie : elle a été l'unique amour d'un honnête homme qu'elle a uniquement aimé.

MADAME DE MONTLOUIS.

Je crois rêver! Vous m'ouvrez un monde nouveau et que personne ne m'avait jamais fait entrevoir... Je suis émue... (Se levant.) Que j'ai donc bien fait de venir!

JEAN.

Puis-je espérer, madame, que vous resterez encore quelques jours dans nos campagnes?

MADAME DE MONTLOUIS.

Une semaine, plus ou moins; j'ai quelques affaires à régler avec mes fermiers.

JEAN.

Vous ne connaissez pas nos paysans bretons. Vous en avez pour plus d'un mois à traiter avec eux; et permettez-moi de m'en réjouir. J'aurai peut-être le bonheur de vous rencontrer quelquefois sur la lande.

MADAME DE MONTLOUIS.

Pourquoi sur la lande? Je serai charmée de vous recevoir.

JEAN.

Prenez garde! Je suis homme à me le tenir pour dit.

MADAME DE MONTLOUIS.

Je l'entends bien ainsi. Qui vient là? Monsieur votre père?

JEAN.

Oui, madame.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LE COMTE.

JEAN, au comte.

Madame de Montlouis, mon père.

MADAME DE MONTLOUIS, au comte.

Vous devinez sans doute, monsieur, l'objet de ma visite?

LE COMTE.

En effet, madame, et, tout en appréciant l'honneur de votre présence, je suis vraiment confus que vous vous soyez dérangée.

MADAME DE MONTLOUIS.

Rassurez-vous, monsieur le comte, je ne me suis pas dérangée. Je passais à cheval, et l'idée m'est venue de m'adresser directement à vous pour terminer à l'amiable une petite affaire qui nous intéresse tous les deux. Je cherche à me défaire de la ferme de l'Hermenault, et vous, monsieur, vous avez envie de l'acquérir?

LE COMTE.

J'y avais songé, madame, mais il m'en coûterait, je l'avoue, de traiter d'affaires avec vous, et si vous m'en croyez, nous laisserons à nos notaires...

MADAME DE MONTLOUIS.

Nos notaires n'en finiraient pas. Ils sont aussi entêtés l'un que l'autre. Le vôtre tire à lui toute la couverture, le mien en fait autant de son côté. Nous sommes gens d'honneur et de bonne foi : dites-moi, monsieur, combien vaut la ferme; j'accepte d'avance votre estimation.

JEAN, à part.

J'en étais sûr!

LE COMTE, à part.

Que m'écrivait donc ce Grimaud? (Haut.) Puisque vous le prenez ainsi, madame, la ferme en question vaut 40,000 francs pour le premier venu; pour moi, elle en vaut 50,000.

MADAME DE MONTLOUIS.

Eh bien! monsieur, pour ne pas vous traiter comme le premier venu, mettons 45,000 francs. Est-ce dit?

LE COMTE.

C'est dit.

MADAME DE MONTLOUIS, elle ôte son gant et lui tend la main.

Il ne nous reste plus qu'à signer.

LE COMTE lui baise la main.

C'est fait.

MADAME DE MONTLOUIS.

Et maintenant, adieu, messieurs.

JEAN.

Quoi! madame, vous nous quittez si tôt?

MADAME DE MONTLOUIS.

Vous avez une fête de famille et je craindrais d'être indiscrète...

LE COMTE.

Vous ne partirez pas, madame, avant que j'aie eu l'honneur de vous présenter la comtesse; elle sera charmée de vous voir, et, s'il pouvait vous plaire d'assister à nos douces joies...

MADAME DE MONTLOUIS.

Mieux encore, il me plairait d'y prendre part...

LE COMTE, lui offrant son bras.

Venez donc, madame...

MADAME DE MONTLOUIS.

Allons, monsieur le comte! (Elle prend le bras du comte et entre avec lui dans la maison.)

JEAN, seul sur le devant de la scène.

Ah! la charmante femme! Ah! l'adorable créature! C'est toute une révélation. (On entend le biniou qui se rapproche de plus en plus.)

LE COMTE reparaissant, suivi de la comtesse, de Marie et de Madame de Montlouis.

Mes fils! Voici mes fils!... (A Jean.) Va recevoir tes frères.

SCÈNE VII.

LES MÊMES.

Madame de Montlouis, Marie, le comte et la comtesse debout sur le perron. Les gars et les métayers entrent, précédés du biniou et se rangent au fond et à droite. Jean et ses deux frères, en uniforme de chasseurs d'Afrique, paraissent, suivis d'une autre troupe de gars. Les deux soldats s'élancent sur le perron et embrassent le comte et la comtesse.

LE COMTE. Il fait signe aux joueurs de biniou de se taire.

Tous mes vœux sont comblés! Il ne me reste plus qu'à rendre des actions de grâce : à Dieu, d'abord, qui a béni cette maison (A la comtesse.); à vous, madame, qui avez accepté d'un cœur vaillant les sacrifices que j'imposais à votre tendresse (A Marie.); à toi, ma fille, qui as adouci les rigueurs de l'absence; à vous, mes fils, qui avez fait votre devoir. Et maintenant, qu'on m'apporte le vin des grands jours! (Un serviteur présente le gobelet sur un plateau.) A notre mère commune! à la France!

TOUS.

A la France!

ACTE DEUXIÈME.

Chez madame de Montlouis. — Un boudoir élégant. — Cheminée au fond. — Portes latérales dans des pans coupés. — A gauche de la cheminée un tête-à-tête ; à droite un fauteuil : canapé sur le premier plan à gauche ; à droite une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, assise près de la cheminée.

Ah! les dîners d'hommes! Voilà bien le dernier. Dorénavent, M. de Montlouis traitera ses amis au cabaret si bon lui semble... Je me révolte contre ce rôle de maîtresse d'hôtel... Avoir à sa table quinze messieurs qui parlent affaires... (Pourquoi parle-t-on toujours affaires à table quand il y a une femme?) les installer au baccarat après le café et les cigares, se retirer discrètement dans son boudoir sans pouvoir sortir, ni se coucher, ni se mettre en robe de chambre au coin de son feu, c'est odieux! C'est à regretter la Bretagne... Ah!... j'ai passé là deux mois d'un bonheur sans nuages! (Souriant.) Mais je n'ai pas été fâchée de revenir... avec mon ami Jean. — L'aurais-je aimé si je l'avais rencontré à Paris? Peut-être que non... Peut-être avait-il besoin de ce cadre étrange et poétique. Il est un peu dépaysé au milieu de nos élégances banales ; mais je le formerai. — Viendra-t-il ce soir? Il a dit que non... Il a horreur de ma maison... mais il viendra tout de même.

SCÈNE II.

HORTENSE, ROBLOT, par la gauche.

HORTENSE.

C'est vous, Roblot? Quel bon vent vous amène?

ROBLOT.

Forte brise, madame, pour ne pas dire grain, voire même tempête... gare à la côte!

HORTENSE, inquiète.

Sans métaphores?

ROBLOT.

Je suis allé, comme vous m'en aviez chargé, chez l'infâme Mathieu : il est intraitable.

HORTENSE, se levant.

Il refuse de renouveler mes billets?

ROBLOT.

S'il n'a pas son argent demain, il vous envoie du papier timbré.

HORTENSE.

Mais c'est horrible! Je suis perdue! Je ne peux pas trouver 50,000 francs d'ici à demain!... Quel scandale! Que dira mon

mari, à qui j'avais promis de ne plus recommencer? Mon petit Roblot, il faut absolument que vous me trouviez la somme, à quelque taux que ce soit!

ROBLOT.

C'est tout trouvé, madame.

HORTENSE, descendant en scène.

Eh! dites-le donc! vous m'avez fait une peur!...

ROBLOT.

Autrement me serais-je permis de troubler une fête à laquelle je n'étais pas invité, soit dit sans reproche?

HORTENSE.

Un dîner d'hommes, suivi d'un baccarat... C'est mon mari qui a fait les invitations... Je n'y suis pour rien. D'ailleurs, vous n'y perdez pas grand'chose : tous ces gens-là sont ennuyeux comme la pluie.

ROBLOT.

Hé! hé! la pluie d'or!

HORTENSE.

Est-ce que vous jouez?

ROBLOT.

Pas avec de si grosses bourses; mais vous avez un convive auquel j'ai grand intérêt à être présenté.

HORTENSE, *s'asseyant près de la table.*

Ismaïl-Bey?

ROBLOT.

Non... Il n'est pas dans les affaires... M. Jonquières junior de Bordeaux.

HORTENSE.

Qu'à cela ne tienne, je vous présenterai tout à l'heure.

ROBLOT.

C'est un véritable service que vous me rendrez. Si papa Jonquières veut bien m'attacher à lui, c'est-à-dire s'attacher à moi, ma fortune est faite. Il y a en moi l'étoffe d'un spéculateur de premier ordre. J'ai le flair... Jusqu'ici j'ai joué le rôle du chien de chasse qui lève le gibier et à qui on jette un os sous la table... Je voudrais passer chasseur.

HORTENSE.

C'est trop juste.

ROBLOT.

J'ai précisément une idée admirable et un peu aventureuse comme Jonquières les aime; si vous obtenez de lui qu'il l'adopte...

HORTENSE.

Vous m'en demandez beaucoup.

ROBLOT.

Bah! ne vous fait-il pas un peu la cour?

HORTENSE.

C'est pourquoi je ne voudrais pas lui avoir de trop grandes obligations.

ROBLOT.

Soyez donc tranquille. Quand il devient trop pressant, on n'a qu'à faire semblant de faiblir; il prend son chapeau et s'en va en disant : « Je saurai qui m'a joué ce tour... »

HORTENSE.

S'il n'est pas plus dangereux... Mais revenons à mes moutons. Où sont-ils?

ROBLOT, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Dans le coffre de votre mari.

HORTENSE.

Mais je n'ai pas la clef.

ROBLOT.

Je vous l'apporte. Vous n'avez pas recours à M. de Montlouis de peur d'une scène, de peur de lui donner barres sur vous?

HORTENSE.

Sans doute, après?

ROBLOT.

Si je vous donne barres sur lui? Si c'est lui qui se trouve trop heureux de payer sa liberté?

HORTENSE.

C'est tout différent.

ROBLOT.

Voilà précisément le service que j'ai le bonheur de pouvoir vous rendre. — Je ne vous apprendrai rien en vous disant que votre mari n'est pas un modèle de fidelité...

HORTENSE.

Il y a longtemps que j'en ai fait mon deuil... sans avoir de preuves positives, malheureusement.

ROBLOT.

J'en ai.

HORTENSE.

Ah! mon cher Roblot, vous ne vous doutez pas du soulagement que vous me procurez... Parlez vite!

ROBLOT.

Vous me jurez de ne pas lui dire d'où vous tenez vos informations?

HORTENSE.

Je vous le jure.

ROBLOT.

Eh bien, madame, il commandite depuis un mois une ingénue nommée Blanche de Montglave, dont il est éperdûment amoureux et jaloux comme un tigre.

HORTENSE.

Jaloux, lui? Il ne m'a jamais fait tant d'honneur.

ROBLOT.

Il tremble devant elle comme un petit garçon. Ici, c'est un homme d'esprit et de bon ton, un peu sur l'œil, friand de la lame, et grand sableur de vin de Champagne ; là-bas, ce n'est plus même un homme, c'est un vieillard en enfance. Tant il y a que cette jeune personne le mènera loin... Je la connais.

HORTENSE.

Intimement ?

ROBLOT.

En tout bien, tout honneur ! On ne me prend pas au sérieux dans ce monde-là... Elle m'appelle Caniche... C'est vous dire que je suis un ami... C'est ainsi que je peux fournir des renseignements contre votre mari, car sa liaison est un mystère. Il la prend au sérieux et la cache avec la niaiserie adorable de la vingtième année... Il paraît que ces enfantillages-là se retrouvent en vieillissant.

HORTENSE.

Pauvre jeune homme ! J'espère bien qu'elle le trompe ?

ROBLOT.

N'en doutez pas ! — L'ingrate ! Il a renouvelé son mobilier chez Duval, il lui a donné un coupé orange et bleu chez Herler, un collier de perles noires chez Mellerio...

HORTENSE.

Tout cela depuis un mois ? Savez-vous que c'est fort inquiétant pour mon emprunt de ce soir ! J'arrive mal à propos.

ROBLOT.

Bah! votre mari est si criminel!

HORTENSE.

Mais s'il est encore plus à sec?

ROBLOT.

Mathieu acceptera sa signature...

HORTENSE.

Vous dites... Blanche?...

ROBLOT.

De Montglave. Autrement dite Baronnette, parce qu'elle se donne un bout d'armoiries.

HORTENSE.

Est-elle vraiment de bonne famille?

ROBLOT.

Je crois bien! Son père avait le cordon... à la main.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JONQUIÈRES, par la droite, cheveux, favoris teints et noirs comme le jais.

HORTENSE, assise.

Comment, monsieur Jonquières, vous désertez le champ de bataille?

JONQUIÈRES, avec un léger accent du Midi.

Je vous croyais seule, belle dame, et j'avais des remords.

HORTENSE.

J'étais en bonne compagnie, comme vous voyez. — M. Léopold Roblot, un de nos meilleurs amis.

JONQUIÈRES, saluant.

Je crois avoir déjà vu monsieur quelque part.

ROBLOT, debout.

A la Bourse, monsieur... Je suis un modeste caporal dans l'armée où vous êtes maréchal de France.

JONQUIÈRES.

Maréchal... pas encore!

HORTENSE.

Vous le serez... et Roblot aussi! Il a son bâton dans sa giberne ; vous l'aiderez à l'en extraire... si vous m'aimez.

JONQUIÈRES.

Voilà un mot, monsieur, qui me met à votre discrétion.

ROBLOT.

Je serai en effet très-discret. Toute mon ambition est d'apprendre mon métier à votre école.

JONQUIÈRES, s'asseyant en face d'Hortense.

Venez me voir demain. Savez-vous, madame, que votre

maison est un simple coupe-gorge? Je perds déjà dix mille francs pour ma part; aussi j'éprouve le besoin de souffler un peu.

HORTENSE.

Qui est-ce qui gagne?

JONQUIÈRES.

Vous le demandez? Ismaïl-Bey, parbleu! Il fait râfle! Ce diable de Turc a une chance de...

ROBLOT, à la cheminée.

De polygame.

JONQUIÈRES.

Je n'osais pas le dire.

HORTENSE.

Que fait mon mari?

JONQUIÈRES.

Oh! lui, il n'a aucun droit à gagner; aussi perd-il tout ce qu'il veut.

HORTENSE, à part.

Il ne manquait plus que cela!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN, par la droite.

HORTENSE, se levant.

Ah! vicomte! Je parlais de vous tout à l'heure à quelqu'un qui vous aime bien. M. le vicomte Jean de Thommeray, messieurs; M. Jonquières, M. Roblot... (Échange de saluts.) Vous tombez mal, mon pauvre vicomte, mal pour vous du moins; ma maison est transformée en tripot. Vous ne jouez pas, je crois; vous serez réduit à mon pauvre tête-à-tête.

JEAN.

Je ne m'attendais pas, madame, à une si heureuse fortune.

HORTENSE.

Votre arrivée rend la liberté à ces messieurs, qui avaient la courtoisie de me sacrifier leur vice pour un moment. Ils vous sont bien reconnaissants au fond du cœur.

JONQUIÈRES.

Pas le moins du monde, et à moins que vous ne me renvoyiez...

HORTENSE.

Je vous renvoie positivement, messieurs; je ne veux pas que la victoire reste au croissant.

JONQUIÈRES, sur la porte de droite.

Si le Turc a encore la veine, je reviens à vos pieds.

HORTENSE.

Vous y serez le bienvenu. (Bas à Roblot.) Je vous le livre.

ROBLOT, de même.

Merci bien. — Si je pouvais le coiffer de mon idée... (Jonquières et Roblot sortent.)

SCÈNE V.

HORTENSE, JEAN.

JEAN.

A qui parliez-vous de moi tout à l'heure?

HORTENSE, assise près de la cheminée.

Oui, n'est-ce pas, quelle est cette personne qui vous aime? Cherchez.

JEAN.

Voulez-vous dire que c'est vous?

HORTENSE.

Et qui donc, ingrat?

JEAN, s'asseyant sur le tête-à-tête.

Ah! Hortense, vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Vous avez des pensées que je ne connais pas, des soucis que vous me cachez... à moi qui donnerais ma vie pour effacer un pli de votre front adoré!

HORTENSE.

Vous seriez bien avancé, mon pauvre Thomé, si je vous racontais des tracas de la vie parisienne auxquels vous ne comprendriez peut-être pas grand'chose, et ne pourriez certainement rien!... Imitez ma discrétion. Quand vous êtes triste comme hier, est-ce que je vous demande à quoi vous pensez et quel blanc fantôme vos yeux distraits cherchent au plafond! Et pourtant, j'aurais peut-être, moi, quelque sujet d'être jalouse de vos rêveries.

JEAN, se levant.

Non! je vous le jure! Ce n'est pas mon cœur qui souffre, c'est ma loyauté; je manque à des engagements sacrés.

HORTENSE, descendant en scène.

Oh! vous avez encore trois mois devant vous pour les remplir, trois mois... le temps de m'oublier!...

JEAN.

Je n'épouserai jamais Marie, vous le savez bien. Quel plaisir trouvez-vous à me torturer? Ne vous suffit-il pas que je sois parjure envers elle sans me croire capable de l'être envers vous? Et puis que signifie cette comparaison que vous faites de mes tristesses aux vôtres? Ont-elles donc une cause semblable? Quand vous ne m'écoutez pas, à qui songez-vous?

HORTENSE.

Je pourrais vous répondre que je manque à des engagements... peut-être aussi sacrés que les vôtres.

JEAN.

Non! puisque M. de Montlouis a le premier manqué aux siens, puisqu'il n'y a rien de commun entre vous... Vous me l'avez dit, du moins.

HORTENSE.

Et c'est la vérité!... Qu'allez-vous imaginer, bon Dieu! Si mon mari m'avait aimée, faites-moi l'honneur de croire que vous ne seriez pas là. A ce propos, mon ami, quand prendrez-vous sur vous d'offrir la main à M. de Montlouis? Jusqu'à présent, j'ai mis votre attitude de criminel sur le compte de la gaucherie bretonne : mais si vous aviez le moindre souci de mon repos...

JEAN.

Ah! madame, c'est le plus grand sacrifice que vous puissiez exiger. Je voudrais rentrer sous terre quand M. de Montlouis me tend cette main confiante dans laquelle notre secret découvert mettrait une épée! Je ne lui dérobe rien en acceptant votre amour, soit! Mais je lui volerais quelque chose en acceptant son amitié.

HORTENSE.

Trouvez-vous plus chevaleresque de me perdre?

JEAN, assis près de la table.

Je ferai ce que vous voulez.

HORTENSE.

Êtes-vous assez primitif!... mais c'est peut-être pour cela que je vous aime.

JEAN.

Alors pourquoi cherchez-vous à me moderniser?

HORTENSE.

C'est dans votre intérêt, mon pauvre ami! Vous n'arriverez à rien avec vos idées de l'autre monde... Il faut ressembler à ses contemporains.

JEAN.

Auquel? A ce joli garçon que vous m'avez présenté?

HORTENSE.

Vous allez être jaloux de Roblot, maintenant?

JEAN.

A quoi voyez-vous que j'en sois jaloux?

HORTENSE.

Dame! à ce que vous le trouvez joli.

JEAN, se levant.

Moi? Je le trouve affreux.

HORTENSE.

C'est encore plus grave. Quoi! sérieusement, il vous porte ombrage?

JEAN.

Pas du tout. Qu'une jeune femme parle tout bas à un jeune homme, quoi de plus naturel?

HORTENSE.

Je lui ai parlé bas?

JEAN.

Quand il est sorti.

HORTENSE, à la cheminée.

En effet, je lui donnais un rendez-vous pour demain. Vous ne le croyez pas, vous avez tort. Léopold... car il s'appelle Léopold avec votre permission...

JEAN.

Tenez, Hortense, ne vous jouez pas de moi, je ne comprends rien aux coquetteries parisiennes. Il y a évidemment un mystère entre ce jeune homme et vous : si vous m'aimez, confiez-le-moi.

HORTENSE.

J'ai besoin de 50,000 francs demain matin, et ce petit Roblot, qui est un furet, s'est chargé de me les trouver; êtes-vous content?

JEAN.

50,000 francs?

HORTENSE.

Oui, j'ai fait des billets qu'il faut payer...

JEAN.

Des billets!

HORTENSE.

Vous tombez des nues. Je suis une gaspilleuse, j'ai tort, j'en conviens, mais je ne suis pas la seule. Comprenez-vous maintenant les mines soucieuses que vous me reprochiez?

JEAN.

Et si ce monsieur ne trouvait pas la somme? Dire que je ne puis rien!

HORTENSE.

Si vous pouviez quelque chose, mon cher, je ne vous aurais rien dit. — Voici mon mari, donnez-lui la main. Du co rage!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MONTLOUIS.

JEAN, tendant résolûment la main à Montlouis.

Bonjour, monsieur le baron.

MONTLOUIS.

Ah! vous voilà, vicomte! Il y a un siècle qu'on ne vous a vu. Avez-vous de bonnes nouvelles de votre famille?

JEAN.

Excellentes. J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère.

MONTLOUIS.

S'habitue-t-elle un peu à votre absence?

JEAN.

Elle a mes deux frères auprès d'elle.

MONTLOUIS.

puis, il faut bien qu'un gentilhomme connaisse le monde. Je suis charmé de vous voir chez moi. Je vous présenterai à quelques personnages intéressants. Jouez-vous?

JEAN.

Je n'ai jamais touché une carte.

MONTLOUIS.

Parbleu! C'est bien le cas de tenter la fortune; on dit qu'elle aime les virginités.

JEAN, à part.

Quelle inspiration! (Haut.) Je vais suivre votre conseil, monsieur le baron. (Il sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MONTLOUIS.

HORTENSE.

Sa mère serait contente si elle savait que vous l'envoyez au jeu!

MONTLOUIS, à la cheminée.

Bah! il est à Paris pour se déniaiser... Quand il perdrait une dizaine de louis, le grand mal!

HORTENSE.

Ce n'est pas une partie où l'on perde si peu.

MONTLOUIS.

Il ne perdra pas plus qu'il n'a dans sa poche, soyez tranquille.

HORTENSE.

Et vous?

MONTLOUIS.

Moi! je ne fais rien. Je perds mon temps.

HORTENSE.

Là-bas, ou ici?

MONTLOUIS.

Là-bas, certes! Ici, je le rattrape.

HORTENSE, remontant vers lui.

Très-galant. Je suis charmée qu'Ismaïl ne vous ait pas détroussé, car j'ai un service à vous demander.

MONTLOUIS, s'asseyant sur le tête-à-tête.

Un service d'argent? A vos ordres, ma chère.

HORTENSE, accoudée sur le dossier.

Vous êtes tout à fait charmant aujourd'hui.

MONTLOUIS.

Moins que vous, sur ma parole! Vous avez une toilette qui vous sied à ravir. Je vous regardais pendant le dîner et je me disais : Faut-il...

HORTENSE.

Que les hommes sont bêtes, n'est-ce pas?

MONTLOUIS.

Ma foi, oui! (A part.) Qu'est-ce que je dis donc? (Haut.) Bref, cette toilette est délicieuse, il faut la payer, et vous êtes à court... me voilà.

HORTENSE.

Je dois vous prévenir qu'elle est un peu chère... Elle se monte, avec quelques menus accessoires, à...

MONTLOUIS.

C'est bon! c'est bon! Nous règlerons le mémoire quand nos convives seront partis. Voulez-vous me donner une tasse de thé... chez vous?

HORTENSE, à part.

En voici bien d'une autre! (Haut.) En un mot, il me faut demain matin cinquante mille francs.

MONTLOUIS.

Vous dites?

HORTENSE.

Je dis cinquante mille francs.

MONTLOUIS, à part.

Voilà qui me fait passer le goût du thé!

HORTENSE.

Pouvez-vous me les prêter?

MONTLOUIS.

Diantre! je m'attendais à deux ou trois cents louis... Mais cinquante mille francs!... Que je suis simple! c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

HORTENSE, descendant la scène.

Je le voudrais, malheureusement mes billets sont là.

MONTLOUIS.

Vous avez encore fait des billets? Vous m'aviez promis...

HORTENSE.

Que voulez-vous? Il faut vivre.

MONTLOUIS, descendant.

Il me semble pourtant que je fais assez bien les choses...

HORTENSE.

Avec qui?

MONTLOUIS.

Mais... avec vous sans doute... 12,000 francs de pension pour votre toilette... .

HORTENSE.

Que voulez-vous qu'on fasse avec 12,000 francs? Vous savez mieux que personne le prix de nos fanfreluches...

MONTLOUIS.

Fanfreluches!... permettez! Vous me ruinerez avec des fanfreluches pareilles!

HORTENSE.

Remarquez, mon ami, que je ne vous demande pas un cadeau, mais un prêt. Je vendrai encore une ferme...

MONTLOUIS.

Mais vous n'avez pas le droit de disposer sans mon autorisation...

HORTENSE, assise à la table.

Je le sais bien ; autrement je ne ferais pas de billets! Vous m'autoriserez.

MONTLOUIS.

N'y comptez pas. C'est bon pour une fois. Vos billets sont nuls; je ne les paierai pas.

HORTENSE.

Vous les laisserez protester?

MONTLOUIS.

Parfaitement.

HORTENSE.

Ne dites donc pas d'enfantillages! Et puisqu'il faut vous exécuter, exécutez-vous de bonne grâce.

MONTLOUIS.

Vous en parlez à votre aise, madame! Je ne saurais être de bonne humeur quand vous tournez la loi pour m'imposer vos folies ruineuses! — Les femmes ont de singulières idées en matière de probité. (Il passe à droite.)

HORTENSE.

De probité?

MONTLOUIS.

Oui, madame, de probité! Que penseriez-vous d'un associé qui dissiperait le fonds commun en prodigalités personnelles? Eh! bien, nous ne sommes malheureusement plus qu'une raison sociale. Nos deux fortunes réunies nous permettent de mener un fort grand train; si vous gaspillez la vôtre, que deviendra la maison?

HORTENSE.

C'est juste, je n'avais pas envisagé la question sous cet aspect. J'en suis très-frappée; il vous appartenait de m'ouvrir les yeux; que ne l'avez-vous fait plus tôt!

MONTLOUIS, assis près de la table, en face d'elle.

Hé! madame, on n'apprend pas ces choses-là : on les sent!

HORTENSE.

Accablez-moi, vous en avez le droit... d'autant que mes fantaisies sont saugrenues! Qu'avais-je besoin, par exemple, de renouveler le meuble de mon salon chez Duval?

MONTLOUIS.

Le fait est...

HORTENSE.

De commander chez Herler un coupé orange et bleu?

MONTLOUIS, à part.

Orange et bleu?

HORTENSE.

Dont, par parenthèse, je suis dégoûtée d'avance, car il sera d'un goût détestable!

MONTLOUIS, à part.

Saurait-elle?...

HORTENSE.

D'acheter chez Mellerio un collier de perles noires?...

MONTLOUIS, à part.

Elle sait...

HORTENSE, se levant.

Oh! mon ami, je suis bien coupable! mais à tout péché miséricorde, n'est-ce pas? (Elle lui tend la main.)

MONTLOUIS, penaud.

Vous êtes un ange!... bien spirituel!...

HORTENSE.

Vous avez de l'indulgence.

MONTLOUIS, lui baisant la main.

Moins que vous, ma chère. — Quand je pense que cette petite main parfumée est à moi...

HORTENSE.

Comme la Navarre au roi de France !

MONTLOUIS.

Je vous porterai votre argent... ce soir.

HORTENSE, vivement.

Non, demain... Je n'en ai besoin que demain, mon cher associé.

MONTLOUIS.

Prenez garde ! La nuit porte conseil.

HORTENSE.

La nuit... Blanche !

MONTLOUIS, à part.

Jusqu'à son nom ! Qui a pu me vendre ainsi ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEAN, par la droite. Il entre vivement sans voir Montlouis.

MONTLOUIS.

Hé bien, mon jeune ami, comment vous a traité la fortune ?

JEAN, s'arrêtant.

Très-bien, monsieur le baron.

MONTLOUIS.

Comme vous avez l'œil émerillonné! Avouez qu'on se sent vivre autour d'un tapis vert.

JEAN.

C'est vrai! Je n'aurais jamais cru que le cœur pût battre si fort sur une carte!

MONTLOUIS.

Combien gagnez-vous?

JEAN, montrant une liasse de billets de banque.

Tout cela!

LE BARON.

Ismaïl-Bey n'a donc plus la veine?

JEAN.

Il est en train de perdre tout ce qu'il a gagné.

LE BARON.

Et moi qui ne suis pas là! Vous permettez... j'ai à rentrer dans 15,000 francs... (Il sort précipitamment par la droite.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, JEAN.

JEAN.

Vous m'avez porté bonheur, chère Hortense! C'est pour vous que je jouais.

HORTENSE.

Pour moi?

JEAN.

Me ferez-vous la grâce de m'accepter comme créancier?

HORTENSE, à part.

Il a fait cela! (Haut.) Mon bon Thomé, oh! que c'est gentil, que c'est amoureux! Que je suis contente et que j'ai raison de vous aimer! — Mais, vous n'espérez pas que j'accepte? Vous êtes le dernier à qui je voulusse emprunter. Je n'ai plus besoin de personne d'ailleurs; je viens de faire ma confession à monsieur de Montlouis, et c'est lui qui me tire d'embarras. — Eh bien! pourquoi cet air penaud?

JEAN.

J'étais si heureux que vous fussiez sauvée par moi! — Que vais-je faire de cet argent maintenant?

HORTENSE.

Vous allez le serrer dans votre tiroir.

JEAN.

Non, il me fait peur! Je me suis senti joueur dans l'âme pendant cette partie endiablée. Si je garde cet argent, je suis perdu.

HORTENSE.

Alors fondez un prix de vertu, et encore, non! On vous le décernerait.

JEAN, *s'asseyant sur le canapé à gauche.*

Tout vous est matière à raillerie...

HORTENSE, *derrière le canapé.*

Grand enfant! ne voyez-vous pas qu'il y a un Dieu pour les amoureux, et que la Providence vous envoie l'outil de votre fortune? Ne le lui jetez pas à la tête! Vous voilà armé, lancez-vous dans la mêlée et faites votre trouée.

JEAN.

Oh! je ne veux plus toucher une carte.

HORTENSE.

Vous ferez bien, mais qui vous parle de cela? Lancez-vous dans le monde des affaires, de la spéculation... Vous en connaissez maintenant les coryphées; vous avez de la chance au jeu, allez!

JEAN.

Est-ce vous qui parlez, Hortense?

HORTENSE.

Oui, moi qui vous aime et qui ne veux pas que vous me repro-

chiez un jour de vous avoir laissé manquer votre destinée. Vous n'êtes pas fait pour vivre en gentilhomme campagnard. La Bretagne, le manoir paternel, les gars et le biniou, tout cela est bon en passant. Rappelez-vous vos vagues aspirations vers un monde plus vivant...

JEAN.

Ah! mes rêves étaient de gloire et d'amour, et non pas d'argent. Je ne désire plus rien : vous m'aimez, je suis le maître du monde! Votre amour est un luxe d'Orient, je n'en veux pas d'autre.

HORTENSE.

Mais pour conserver celui-là, tête de bois! il faut rester à Paris, et on ne vit pas à Paris de l'air du temps! La passion est une belle chose, mais ce n'est pas une carrière... « Monsieur le vicomte Jean de Thommeray! — Qu'est-ce qu'il est? — Il est passionné. » — Franchement, cela ne suffit pas.

JEAN, *se levant.*

Je serais fort ridicule, en effet, si mon dessein était de ne rien faire.

HORTENSE.

Et quelle profession prendrez-vous qui vous donne tout de suite un état dans notre monde? La profession de la gloire? Si vous aspirez à une célébrité quelconque, dites-le, et je vous permets de rester pauvre; sinon, non.

JEAN.

J'aspire à vivre honnêtement d'un travail honnête.

HORTENSE.

Quel travail vous donnera chevaux et voitures? Prétendez-vous me suivre à pied dans le tourbillon qui m'emporte? Croyez-vous que ma vanité de femme y trouverait son compte?

JEAN.

C'est par vanité que vous voulez faire de moi un agioteur?

HORTENSE.

Agioteur! Il a des mots du siècle dernier! Quelle drôle d'époque que cette Bretagne! — Supposez-vous que M. de Montlouis et tant d'autres gentilshommes soient cotés agioteurs? Au lieu de faire valoir leurs terres, ils font valoir leurs capitaux, et personne ne songe à demander leur profession. Ils n'en ont pas d'autre que de mener grand train. C'en est une et non des moins utiles peut-être; ils sont les metteurs en circulation. Faites comme eux, soyez de votre temps, soyez de votre monde... et du mien!

JEAN.

Si vous m'aimiez, Hortense, vous ne me demanderiez pas de vous suivre dans votre tourbillon, comme vous dites : vous en sortiriez vous-même.

HORTENSE.

Est-ce que c'est possible? C'est mon élément, ce tourbillon! D'ailleurs vous ne m'aimeriez bientôt plus, si je cessais d'être une des reines de la mode... Ne levez pas les épaules, c'est la vérité. Voyons, Thomé : je suis un peu votre aînée par l'âge et beaucoup par la science de la vie... croyez-moi et obéissez-moi.

JEAN.

Vous le voulez ?

HORTENSE.

Je le veux.

JEAN.

Voilà l'homme qu'il faut être pour vous plaire? Vous en êtes bien sûre?

HORTENSE.

Bien sûre.

JEAN.

Eh bien, je le serai... et puissiez-vous ne le regretter jamais !

HORTENSE.

Que voulez-vous dire? — Où allez-vous?

JEAN.

Au jeu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONTLOUIS, JONQUIÈRES, par la droite, puis Roblot.

JONQUIÈRES.

Trop tard, monsieur le vicomte, le combat a cessé faute de combattants.

JEAN.

Déjà?

JONQUIÈRES.

Déjà? Il est deux heures du matin.

JEAN.

Mais je dois une revanche à Ismaïl-Bey.

MONTLOUIS.

Allez la lui donner au cercle, où il achève sa nuit.

JEAN.

Au cercle? Je n'en fais pas partie.

MONTLOUIS.

C'est une faute, je vous présenterai.

JONQUIÈRES, indiquant Roblot qui entre.

En attendant, si vous tenez à faire un dernier banco avant de vous coucher, voici un partenaire qui vous proposera une affaire à pile ou face.

ROBLOT.

A pile ou face? Prenez garde, monsieur, vous me feriez passer pour un faiseur, ce que je ne suis pas. L'affaire est parfaitement honorable.

JONQUIÈRES.

Je ne dis pas le contraire.

JEAN, à part.

Cela me suffit.

ROBLOT.

Elle est magnifique, si elle réussit.

JONQUIÈRES.

D'accord, mais il y a autant de chances contre que pour...

ROBLOT.

Par conséquent, autant pour que contre.

JONQUIÈRES.

C'est ce qu'on appelle pile ou face, mon cher monsieur.

JEAN.

Je fais 50,000 francs!...

ROBLOT.

Est-ce sérieux, monsieur le vicomte?

JEAN.

Tellement sérieux que voici la somme. (Il lui tend une poignée de billets de banque.)

HORTENSE, bas à Jean.

Perdez-vous l'esprit?

JEAN, de même.

Je vous obéis.

JONQUIÈRES, à part.

Avec sa veine, ce gaillard-là est capable d'amener face.

JEAN, à Roblot.

Comptez, Monsieur.

ROBLOT.

Inutile... je m'en rapporte à vous. Je vais vous faire un reçu.

JEAN.

Inutile... j'ai confiance.

JONQUIÈRES, à part.

Très-fort... il y a des témoins.

ROBLOT.

Vous commencez ma fortune, monsieur le vicomte, je ferai la vôtre.

JEAN.

Amen! Adieu, madame. — Messieurs...

MONTLOUIS.

Et vous allez dormir par là-dessus?...

JEAN.

A poings fermés. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins JEAN

JONQUIÈRES.

Comme Alexandre la veille de...

ROBLOT.

La veille d'Austerlitz...

MONTLOUIS.

Quel casse-cou!

JONQUIÈRES.

Bah! la fortune aime les audacieux : elle est femme...

ROBLOT.

Voilà donc pourquoi vous êtes timide avec elle?

JONQUIÈRES.

Timide avec les femmes, moi? Je fais 50,000 francs!

ROBLOT.

Vous aussi?

JONQUIÈRES.

Comme le jeune homme! voilà ma timidité! Belle dame, je suis votre serviteur; bonsoir, baron. (A Roblot.) Vous passerez demain à la caisse. (Il sort, Montlouis le reconduisant.)

ROBLOT, à Hortense.

La soirée a-t-elle été aussi bonne pour vous que pour moi?

HORTENSE.

Oui, merci, Roblot, merci.

ROBLOT, en sortant.

Qu'a-t-elle donc?

HORTENSE, seule.

« Puissiez-vous ne le regretter jamais! » — Ah! je le regrette déjà!...

ACTE TROISIÈME.

Riche salon de garçon. — A droite, un bureau de Boule et ce qu'il faut pour écrire. — A gauche, un canapé. — Au milieu, vers le fond, une table carrée flanquée de deux fauteuils. — Deux portes latérales dans des pans coupés.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, ROBLOT, BOISLANGEAIS, CHAMPIN, CHATEAUVIEUX, JUSTIN, servant le café.

CHAMPIN, debout derrière la table.

Mes compliments, vicomte, votre déjeuner était exquis; vous êtes un véritable gourmet.

JEAN, assis.

Je n'ose pas m'en flatter, mais j'avoue que je préfère le Château-Yquem au cidre de Bretagne.

CHAMPIN.

Le vôtre est délicieux. Où vous le procurez-vous?

JEAN, désignant Roblot étendu sur le canapé.

Demandez à mon ordonnateur général, mon cher Champin.

BOISLANGEAIS, d'une voix poussive.

Je propose un toast ainsi conçu : « Au magicien à qui trois mois ont suffi pour métamorphoser le druide Thommeray en prince de la jeunesse — *princeps juventutis*... à Roblot! »

TOUS.

A Roblot!

ROBLOT, se levant.

A moi, messieurs...

JEAN.

Doucement, maître Roblot! Le magicien, ce n'est pas vous : c'est Paris! C'est la fournaise où tout flambe à la fois, le cerveau, le cœur et les sens, où les préjugés fondent comme cire, où l'esprit pétille, où l'argent ruisselle, où le plaisir déborde! J'ai plus vécu en six mois que je n'avais fait en vingt-cinq ans! J'ai appris et compris plus de choses que je n'aurais fait là-bas en cent ans! Toutes les puissances de mon être sont en action, j'aspire la vie par tous les pores... Quel enchantement! quel vertige!

CHATEAUVIEUX.

Tu me fais l'effet d'un jeune ours ivre de raisin

CHAMPIN.

Et de raisin de Corinthe encore!

ROBLOT.

C'est le plus capiteux.

BOISLANGEAIS.

Et le plus cher... *Non licet omnibus*...

JEAN.

Ce diable de Boislangeais! Il perd tout, son argent, ses cheveux, ses dents; il n'y a que son latin qu'il ne peut pas perdre.

BOISLANGEAIS.

C'est mon cachet, *sigillum meum...*

CHATEAUVIEUX, à Jean.

Est-ce aussi Roblot qui t'a trouvé cet appartement?

JEAN.

Non, c'est moi.

CHATEAUVIEUX.

Grand style!

CHAMPIN.

Mais quelle idée de vous loger quai Malaquais?

JEAN.

Chacun chez soi, mon cher : je suis du faubourg comme vous êtes du boulevard.

ROBLOT.

D'ailleurs, il y a bien aussi quelques financiers par ici : l'hôtel de Jonquières...

CHAMPIN.

Chut! Ne parlez pas de Jonquières devant Boislangeais, ce sont les frères ennemis.

BOISLANGEAIS, sur le canapé.

Les cousins ennemis.

CHATEAUVIEUX.

Sa femme n'était-elle pas une Gondreville?

BOISLANGEAIS.

Oui, notre parente à je ne sais quel degré... Mais mon auguste famille ne reconnaît pas la parenté, en sorte que je suis obligé de tenir ce brave homme à distance, à mon grand regret.

CHATEAUVIEUX.

Et au sien! Je crois qu'il donnerait gros pour se réconcilier.

CHAMPIN.

Toute vanité blessée devient une passion.

BOISLANGEAIS, se levant.

Très-profond! Voyez plutôt les femmes qu'on néglige, comme elles s'attachent!

JEAN, près du bureau.

Vous croyez?

BOISLANGEAIS.

En doutez-vous, par hasard?... Aphorisme : négligez Célimène, vous avez Hermione.

JEAN, à part.

Voilà qui m'explique Hortense.

CHATEAUVIEUX, à la table du milieu.

Eh bien, moi, si j'étais femme, je ne craindrais pas d'être un peu trompée par mon amant... Il y a des dédommagements.

BOISLANGEAIS.

D'abord elles regagnent en respect ce qu'elles perdent en empressement.

CHAMPIN.

La maîtresse qu'on trompe passe à l'état de femme légitime, comme disait mon oncle.

CHATEAUVIEUX.

Ton oncle disait cela? Sais-tu que ce n'est pas trop bête pour une culotte de peau?

JEAN.

Est-ce que votre oncle était le brave général Champin?

CHAMPIN.

Lui-même, sabretache!

BOISLANGEAIS.

Celui qui a jonché de son cadavre tous les champs de bataille de l'Europe.

ROBLOT.

Et qui a laissé pour tout héritage à son neveu le souvenir de sa gloire et un magnifique nez d'argent.

JEAN, à Champin.

A votre place, je le porterais.

CHAMPIN.

J'ai des goûts simples... Il m'est trop grand.

CHATEAUVIEUX.

Dis donc, Champin, pour quelle heure as-tu commandé ton coach?

CHAMPIN.

Pour une heure et demie.

CHATEAUVIEUX.

N'est-ce pas un peu tard? Nous avons à prendre Valchevrière et Puiseux.

CHAMPIN.

Oui, mais avec mes quatre chevaux nous serons au champ de courses en vingt minutes.

ROBLOT.

Quel est le favori?

CHAMPIN.

Diamant.

JEAN.

Eh bien, je parie trois cents louis pour *Miss Arabelle!* Personne ne tient?

CHATEAUVIEUX.

Tu as trop de chance au jeu.

BOISLANGEAIS.

Je crois bien, il n'a pas de maîtresse.

CHAMPIN.

Dites qu'on ne lui en connaît pas.

CHATEAUVIEUX.

Moi, je lui en connais une.

JEAN.

Tu es plus avancé que moi.

CHATEAUVIEUX.

Sournois! Je vous fais juge, messieurs.

BOISLANGEAIS, à cheval sur une chaise au milieu.

Bon! voilà Chateauvieux content! Il tient un récit.

CHATEAUVIEUX.

Il y a trois jours, nous sortions, Thommeray et moi...

BOISLANGEAIS.

Des portes de Trézènes.

CHATEAUVIEUX.

Nous sortions de chez Laurent, au Palais-Royal, où je venais d'acheter une tabatière...

BOISLANGEAIS.

Pour ta maîtresse?

CHATEAUVIEUX.

Si Boislangeais persiste dans son système d'interruptions, je quitte la tribune.

TOUS.

Silence à Boislangeais!

CHATEAUVIEUX.

Nous voyons passer dans le jardin une délicieuse créature de la dernière élégance, suivie par un tas de galopins et par quelques badauds auxquels nous nous joignons. On riait en se montrant un chignon extravagant retenu sur sa tête par un gros peigne d'écaille... Jamais la folie du cheveu n'avait été poussée si loin.

BOISLANGEAIS.

Un seul mot : blonde ou brune?

JEAN.

Blonde.

BOISLANGEAIS.

Tant pis. Tu m'intéresses vivement, Chateauvieux, continue; je suis suspendu à tes lèvres.

CHATEAUVIEUX.

Merci bien! Voilà qui me ferme la bouche.

JEAN.

Bravo, Chateauvieux! bien répliqué.

CHATEAUVIEUX

Je passe parole à Thommeray.

BOISLANGEAIS, retournant sa chaise vers Jean.

J'accepte cette commutation de peine.

JEAN.

La belle allait son chemin avec un superbe dédain des

rieurs, quand un de ces polissons lui tendant sa casquette d'une main et lui montrant de l'autre un passant chauve qui s'épongeait : « Un peu de cheveux, s'il vous plaît, pour un pauvre père de famille qui n'en a pas ! » Là-dessus éclat de rire général qui dégénère bientôt en huées... La demoiselle s'arrête, rouge comme une pivoine; elle enlève son peigne, et on voit ruisseler jusqu'à ses talons un fleuve de soie et d'or.

CHAMPIN.

Bravo, la déesse!

CHATEAUVIEUX.

La foule applaudit, la petite dame double le pas pour échapper à son triomphe; Thommeray se précipite, et lui offrant le bras avec son plus grand air d'Amadis : « Ma voiture est à deux pas, madame, permettez-moi de la mettre à vos ordres. »

BOISLANGEAIS.

Des chevaliers français...

CHAMPIN.

Vicomte, je tiens vos trois cents louis.

JEAN.

Vous avez tort, car cette charmante fille ne m'a encore rien accordé.

BOISLANGEAIS.

Tu ne lui as donc rien offert?

JEAN.

Que si fait! Je lui ai envoyé hier soir un peigne garni de saphirs... et j'attends sa réponse.

CHAMPIN.

Elle ne se fera pas attendre.

JUSTIN, entrant.

Le coach de ces messieurs est en bas.

JEAN.

Partons.

JUSTIN.

Une carte pour monsieur le vicomte.

JEAN.

Le comte et la comtesse de Thommeray...

BOISLANGEAIS.

Tes auteurs de jours?

JEAN, à Justin, qui enlève sur un plateau le café et les liqueurs.

Ils sont là?

JUSTIN.

Pardon, monsieur le vicomte... Ils ont attendu cinq minutes dans le petit salon et ils sont partis.

JEAN.

Diable! on entend à côté tout ce qui se dit ici. Avons-nous été convenables?

BOISLANGEAIS.

A peu de chose près. D'ailleurs, tant pis pour eux s'ils écoutent aux portes chez un garçon.

JEAN.

Entendre n'est pas écouter, un fils n'est pas un garçon... Je serais désolé que ma mère...

JUSTIN.

Que monsieur le vicomte se rassure; on entendait très-peu, je faisais semblant de ranger pour faire du bruit.

ROBLOT.

Très-intelligent.

JEAN.

A quel moment sont-ils entrés?

JUSTIN.

Au moment où on disait que monsieur le vicomte n'a pas de maîtresse.

JEAN.

Bon cela!... Et quand sont-ils sortis?

JUSTIN.

Au moment où la dame ôtait son peigne.

JEAN.

Il n'y a que demi-mal. — Ils n'ont rien dit?

JUSTIN, sur la porte, emportant le plateau.

J'oubliais, M. le comte a dit à madame la comtesse : « Allons-nous-en, notre place n'est pas ici. » Et en me remettant sa carte : « Dites à votre maître que je rentrerai chez moi à quatre heures et que je l'attendrai. »

JEAN.

A quatre heures?

JUSTIN.

Oui, monsieur.

JEAN.

C'est bien. Allez. (Justin sort.) Partez sans moi, mes amis; je suis consigné.

CHAMPIN.

Quels rabat-joie que les pères!

BOISLANGEAIS.

On n'en a qu'un, on le croit au fin fond de la Bretagne... Paf! il paraît au dessert pour vous troubler la digestion.

JEAN.

J'ai l'estomac plus solide que ça, mon cher.

CHATEAUVIEUX.

N'empêche qu'en lisant la terrible carte tu as changé de couleur.

JEAN, ricanant.

Moi? Allons donc!

BOISLANGEAIS.

Ton père doit être un bonhomme de l'ancien jeu?

JEAN.

En plein!... Mais soyez tranquilles : il ne me mangera pas, vous me retrouverez tout entier.

CHATEAUVIEUX.

Adieu donc. Bien du plaisir.

CHAMPIN.

Je tiens vos trois cents louis.

JEAN.

C'est entendu. (Il les reconduit par la droite.)

SCÈNE II.

JEAN, ROBLOT.

ROBLOT, se carrant sur le canapé.

Qu'on est bien chez les autres!

JEAN, revenant.

Hé bien, maître Roblot, vous n'allez pas aux courses?

ROBLOT.

Ma foi, non! Je digère... Et puis m'est avis que vous avez peut-être besoin de votre conseiller intime.

JEAN, avec une légèreté affectée.

C'est possible; l'arrivée de mon père ne laisse pas de m'inquiéter. Ses dernières lettres me rappelaient instamment. J'ai bien peur qu'il ne vienne me chercher.

ROBLOT.

Et par l'oreille encore.

JEAN.

L'entrevue sera... laborieuse! Après tout, il fallait en venir là... J'ai épuisé tous les atermoiements. — Je ne voudrais pourtant pas me brouiller avec lui. — Qu'est-ce que je vais lui répondre?

ROBLOT.

A votre place, moi...

JEAN.

Parbleu! je suis curieux de savoir ce qu'à ma place, vous répondriez à papa Roblot.

ROBLOT.

Je lui répondrais, à papa Roblot : Tu veux que je retourne planter tes choux? Je vaux mieux que ça, je trouve des truffes! Et je lui en mettrais quelques échantillons sous le nez.

JEAN.

Ménagez donc vos métaphores, mon cher.

ROBLOT.

Hé bien, sérieusement, quand vous prouverez, pièces en main, à monsieur votre père, que, grâce au fidèle Roblot, vous êtes en train de redorer votre blason sans forfaire à l'honneur, il finira par entendre raison.

JEAN.

Ce n'est pas là que le bât me blesse. J'ai une fiancée en Bretagne.

ROBLOT.

Oh!... Yvonnette!

JEAN.

Mademoiselle de Kéror, une adorable enfant avec qui j'ai été élevé, que j'aime comme une sœur...

ROBLOT.

Et qui vous aime comme un frère!... mais c'est défendu, ces mariages-là?

JEAN.

Les paroles sont données, et mon père n'entend pas raillerie sur ce point.

ROBLOT.

Quelle dot?

JEAN.

Est-ce que je sais!

ROBLOT.

A-t-elle un million?

JEAN.

Non, certes!

ROBLOT, assis près de la table du milieu.

Alors, n'en parlons plus. Je refuse mon consentement. D'ailleurs, j'ai un autre parti en vue.

JEAN.

Vous dites?

ROBLOT.

La fille d'un banquier de nos amis; 1,500,000 francs de dot; physique très-suffisant, famille honorable...

JEAN.

De quoi diable vous mêlez-vous, mon bon ami?

ROBLOT.

De vos affaires, parbleu! Je ne fais que cela depuis trois mois et vous ne vous en trouvez pas plus mal, soit dit sans reproches. Si vous ne m'aviez pas confié vos 50,000 francs, que je vous ai quintuplés...

JEAN.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, mais...

ROBLOT.

Je ne vous porte aucun intérêt, monsieur le vicomte, vous ne me devez aucune reconnaissance.

JEAN, s'asseyant en face de lui.

Alors je ne comprends pas...

ROBLOT.

C'est fort simple. Je suis un homme de génie, je crois vous l'avoir déjà dit, et comme tel, j'ai tout de suite reconnu ce qui me manque pour arriver vite et haut. Je suis de ceux qui doivent s'attacher à la fortune d'un autre. Or, les fortunes toutes faites n'ayant pas voulu de moi, je me suis rabattu sur une fortune à faire. Je vous ai rencontré; vous avez tout ce qui me manque et je vous ai choisi...

JEAN.

Pour servir de ballon à votre nacelle?

ROBLOT.

Vous l'avez dit. Voilà pourquoi je vous gonfle.

JEAN, se levant.

Prenez garde de me gonfler d'orgueil, monsieur Roblot. Comment! j'avais l'honneur à mon insu...

ROBLOT.

Ne dites pas l'honneur, monsieur le vicomte, dites le bonheur.

JEAN, descendant en scène.

L'un et l'autre, monsieur Roblot. Ah çà! maintenant que je suis admis dans votre confidence, me direz-vous en quoi mon célibat vous gêne?

ROBLOT.

Volontiers. Vous n'êtes jusqu'ici qu'un joueur heureux, et ce qui vous vient par la flûte s'en va par le tambour. Il est temps d'asseoir votre situation. Il nous faut une base d'opérations sérieuses. Or, vous avez entre les mains une valeur considérable qui dort...

JEAN.

Mon titre, n'est-ce pas? Et vous me proposez de le vendre?

ROBLOT.

De le négocier... Tous les titres sont négociables. Ne faisons pas de donquichottisme, que diable! Les mariages d'argent n'ont-ils pas eu cours de tout temps dans la noblesse? C'est ce que vos aïeux appelaient fumer leurs terres.

JEAN.

C'est possible, mon cher, mais je n'ai pas été élevé à considérer le mariage comme un engrais. D'ailleurs, je ne suis pas encore las de ma liberté. J'ai eu une jeunesse sévère, moi, ou pour mieux dire, je n'en ai pas eu du tout. J'ai toujours vécu dans un cloître, l'armée ou la famille. Aussi je suis plein de tentations inassouvies, de curiosités lancinantes. Le fruit défendu ne me suffit déjà plus...

ROBLOT.

Il vous le faut confit?

JEAN.

Oui! Tenez, la rencontre de cette belle fille, l'autre jour, a fait une révolution en moi. Quand elle a tordu ses cheveux dans ma voiture pour les rattacher sur sa tête, elle en a exprimé un parfum qui m'a donné le vertige. Ah! ces femmes-là ont un philtre! Elles versent une ivresse inconnue! C'est le haschisch de l'amour!

ROBLOT.

Il est certain qu'elles sont fort agréables. Mais depuis quand le mariage est-il incompatible avec une honnête licence? Vous ne tenez pas à vous afficher, je suppose?

JEAN.

A m'afficher, non; à ne pas me gêner, oui! Vivent les amours faciles! Au diable le mystère, les scènes dramatiques, les femmes qui pleurent! J'en ai par-dessus la tête!

ROBLOT.

C'est bien dangereux, mon cher, les femmes qui pleurent! Ça ennuie, ça agace, mais ça flatte, et on s'y attache plus qu'on ne croit. Méfiez-vous.

JEAN.

Ce n'est pas pour moi que je parle... je n'ai pas de liaison.

ROBLOT.

Bien entendu.

JUSTIN, par la droite.

Mademoiselle de Montglave.

ROBLOT.

Blanche? J'aurais dû la deviner au signalement de la chevelure.

JEAN.

Vous la connaissez?

ROBLOT.

Un peu! Nous nous tutoyons.

JEAN.

Est-ce que?...

ROBLOT, passant au fond.

Jamais!... Moi, je suis l'ami des femmes.

JEAN, à Justin.

Faites entrer.

ROBLOT, à part.

Ah! mais non, je n'entends pas qu'elle le dévore!

SCÈNE III.

JEAN, ROBLOT, BLANCHE, par la droite.

JEAN, allant au-devant de Blanche.

Ah! mademoiselle...

BLANCHE, s'asseyant près de la table.

Vous vous attendiez à ma visite, monsieur le vicomte.

JEAN.

Je la souhaitais mademoiselle.

BLANCHE.

Après votre envoi d'hier soir, vous n'en doutiez pas, avouez-le; vous m'avez fait de la peine, monsieur.

ROBLOT, à part, au fond.

Le grand jeu?

JEAN.

Je serais désolé, mademoiselle...

BLANCHE.

Vous avez été maladroit et mal inspiré! J'en aurais pleuré.

ROBLOT, s'avançant.

Si tu avais des larmes.

BLANCHE.

Tiens, Caniche! Vous connaissez Caniche?

JEAN.

Je suis son meilleur aveugle.

BLANCHE, riant.

Très-joli! Je ris et je n'en ai pas envie. Dis-moi des bêtises, Léopold; j'ai le cœur gros.

ROBLOT.

Bah! ça te fait cet effet là... C'est comme un grain de sable qu'on a dans l'œil.

BLANCHE.

Non, j'ai du chagrin... C'est bête comme tout! J'étais partie pour un roman; c'est la première fois que ça m'arrive... patatra! un bijou! Je n'en veux pas, de vos pierres! Je vous les rapporte. (Elle jette l'écrin sur la table.) Si c'est pour m'acheter, elles sont trop petites.

ROBLOT, à part.

Une vraie toquade!... A-t-il une veine!...

JEAN, ouvrant l'écrin.

Vous n'avez donc pas regardé sous le peigne?

BLANCHE.

Ma foi, non... j'étais outrée!... Qu'est-ce qu'il y a? (Jean retire de l'écrin un papier plié en quatre et le lui donne.) La facture?

(Elle pose son ombrelle sur le canapé pour ouvrir le papier.) Des vers! oh! mes enfants, des vers!

ROBLOT, à part.

Qu'il est jeune, mon Dieu!

BLANCHE, lisant, sur le canapé.

Dans vos cheveux plus blonds que la moisson dorée
Et plus ondoyants qu'elle au souffle des zéphirs
Laissez-moi, ma Blanche adorée,
En guise de bluets semer quelques saphirs...

Oh! que c'est joli! que je suis contente! Des vers! on ne m'en avait jamais fait!

JEAN.

Ils n'ont plus de sens si vous ne gardez pas le peigne.

BLANCHE.

Je le garde maintenant! je le garde! et je vous jure que je ne le mettrai jamais dans ma vente.

JEAN, assis près du canapé.

Quelle étrange créature vous êtes!

BLANCHE.

Je vous plais ainsi?

JEAN.

A la folie!

BLANCHE.

J'aime vos yeux, mon cher Jean... Est-ce que vous n'avez pas d'autre nom?

JEAN.

Pas d'autre.

BLANCHE.

Celui-là me gênera bien. (A Roblot qui prend son chapeau.) Tu t'en vas, Roblot?

ROBLOT.

Dame! Je m'ennuie, moi.

BLANCHE.

Attends un peu, tu me mettras en voiture.

JEAN.

Vous pensez déjà à me quitter?

BLANCHE.

Je reviendrai, mon cher petit saint Jean.

ROBLOT, à part.

Petit saint Jean... déjà! Comme elle y va!

BLANCHE.

Voulez-vous me donner à dîner?

JEAN.

Je crois bien!

BLANCHE.

Nous achèverons la soirée au spectacle. Je viendrai vous prendre à sept heures.

JUSTIN.

Madame la comtesse de Thommeray.

JEAN.

Ma mère!...

BLANCHE, se levant vivement.

La mère? Ohé! par où s'en va-t-on?

JEAN, ouvrant la porte de gauche.

Par le petit escalier... Montrez-lui le chemin, Roblot.

BLANCHE, sur la porte.

Ici, Caniche. (Blanche et Roblot sortent par la gauche; Jean va à la rencontre de sa mère par la gauche.)

JEAN, seul, à Justin.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

JEAN, LA COMTESSE.

JEAN, allant à sa mère, avec embarras.

Ma mère, que je suis heureux de vous voir!

LA COMTESSE, lui ouvrant ses bras, après un silence.

Je t'embrasse malgré tout, mon pauvre enfant. Ton père est sorti d'ici tellement irrité, il te réserve un si rude accueil, que j'ai cru devoir me mettre entre vous. (Elle s'assied près du bureau.)

JEAN, debout.

Irrité?

LA COMTESSE.

Cela t'étonne? Six mois de Paris t'ont-ils changé au point que ta conscience soit déjà muette?

JEAN.

Mais, ma mère, je ne fais rien qui puisse la troubler. Quels contes vous a-t-on débités?

LA COMTESSE.

Hélas! on nous a dit la vérité; ta maison seule témoignerait contre toi. D'où te vient ce luxe? Comment le soutiens-tu?

JEAN.

Je gagne beaucoup d'argent.

LA COMTESSE.

Au jeu?

JEAN.

A la Bourse. Je fais des affaires, mais je les fais en galant homme, soyez-en sûre. Je ne m'expose pas à perdre ce que je ne pourrais payer; je joue mon argent et non mon honneur.

LA COMTESSE.

Je ne t'ai jamais fait l'injure d'en douter; mais ne sens-tu pas que cela même n'est digne ni de toi ni de nous? Si ta conscience était aussi tranquille que tu veux le croire, pourquoi nous aurais-tu fait un mystère de la vie que tu mènes?

JEAN.

Vous voyez bien que j'avais raison, puisqu'au premier avis,

vous accourez tous deux éperdus comme pour me sauver de l'abîme. Qu'ai-je fait pourtant qui justifie cet effarement? Je vis des idées de mon époque, comme vous avez vécu des idées de la vôtre; voilà mon crime. Si vous consultiez le carnet de mon agent de change, vous m'y verriez en nombreuse et bonne compagnie. Le temps n'est plus des patrimoines lentement accrus et transmis religieusement; on n'amasse plus la fortune.

LA COMTESSE.

On la ramasse!

JEAN.

Pas dans la boue, croyez-le bien. Je ne suis pas tombé si bas que vous l'imaginez.

LA COMTESSE.

Soit! mais tu tombes de si haut!

JEAN.

Du haut des illusions dans la vérité.

LA COMTESSE.

La vérité! Il n'y a rien de vrai que nos croyances, et ne vois-tu pas que les tiennes ne sont plus à la hauteur des nôtres, quand tu places l'argent sur l'autel où nous plaçons l'honneur?

JEAN.

J'ai le culte de l'honneur aussi bien que vous, mais il n'est pas plus immuable que toutes les autres lois. Ne nous défend-il pas aujourd'hui des choses qu'il permettait à nos pères? Eh bien, par contre, il nous en permet qu'il leur défendait.

L'homme d'honneur doit suivre les variations de l'honneur, comme l'homme à la mode suit les variations de la mode, sans résistance et sans exagération.

LA COMTESSE.

O mon fils! Qui a pu en si peu de temps détruire mon ouvrage de tant d'années? Qui a pris sur toi plus d'influence que ta mère? Tes amis disaient tantôt que tu n'as pas de maîtresse! Rien qu'à t'écouter, je sens que tu en as une, une des plus dangereuses. Il n'y a qu'une femme qui puisse faire tant de mal et si vite! — Que Dieu lui pardonne! La malheureuse sera assez punie si elle t'aime; en abaissant ton idéal jusqu'à elle, elle a semé dans ton cœur son propre châtiment. Tu l'abandonneras pour descendre encore, et déjà te voici à la courtisane, c'est-à-dire au mépris de l'amour... Ne nie pas, nous t'avons entendu. — Jean, mon fils, arrache-toi à ce milieu empoisonné, il en est temps encore! Remonte à ta vertu première, reviens te purifier près de Marie... Tu ne réponds pas!

JEAN.

Quel abus faites-vous de votre empire sur moi! Que me demandez-vous?

LA COMTESSE.

Je te demande de tenir la foi jurée. L'honneur de ton temps te permet-il d'y manquer?

JEAN.

Ai-je donc juré d'épouser Marie à jour fixe? Et croyez-vous le moment bien choisi? Il y a des choses plus faciles à dire à un père qu'à une mère; mais enfin, puisque vous avez surpris

ou deviné les secrets de mon existence, trouvez-vous que je sois en état de grâce suffisante pour le mariage? Le milieu où je suis a allumé dans ma tête et dans mon sang des ardeurs funestes, soit! mais vous ne les éteindrez pas avec un verre d'eau. Faites plutôt la part du feu, dans l'intérêt même de Marie; je l'épouserai un jour...

LA COMTESSE.

Non! tu ne l'épouseras pas! Tu feras un mariage d'argent; voilà où tu vas.

JEAN.

Je viens de refuser une dot d'un million cinq cent mille francs.

LA COMTESSE.

Tu l'accepteras demain! Du mépris de l'amour au mépris du mariage, il n'y a qu'un pas. Au nom du ciel, entends-moi! Écoute ta vieille amie! Si c'est trop que te demander un retour définitif, accorde-nous un mois, accorde-nous huit jours! Viens te retremper dans l'atmosphère de la famille. Si la pure lumière de ta vie d'autrefois ne chasse pas de ton cerveau troublé les hallucinations de la fièvre, eh bien! tu nous quitteras... et cette fois pour toujours... Tu ne peux pas me refuser cela!

JEAN.

Je ne peux rien vous refuser, ma mère!

LA COMTESSE.

Nous partons ce soir...

JEAN.

Je vous rejoindrai dans le courant de la semaine.

LA COMTESSE.

Non! Pars avec nous... autrement tu ne partirais pas!

JEAN.

Mais... ce soir, c'est bien court...

LA COMTESSE, lui mettant ses bras autour du cou.

Je t'en supplie!... fais-moi la grâce tout entière! Je ne vivrais pas là-bas jusqu'à ton arrivée... Laisse-moi emporter mon trésor avec moi!

JEAN, lui prend la tête dans les mains et l'embrasse.

A quelle heure partez-vous?

LA COMTESSE.

A huit heures.

JEAN.

Vous me trouverez à la gare.

LA COMTESSE, le couvrant de larmes et de baisers.

Merci, mon enfant bien-aimé! Je savais bien que je te sauverais... Je cours porter cette bonne nouvelle à ton père. Ah! ce moment nous paie bien des heures sombres... A bientôt.

JEAN.

A bientôt.

LA COMTESSE, sur la porte.

A huit heures,

JEAN.

A huit heures. (Elle sort.)

SCÈNE V.

JEAN, seul, assis près de la table; puis JUSTIN.

JEAN.

Pauvre chère mère! Elle ne saura jamais quelle soirée je lui sacrifie... Mais sa joie vaut bien ce sacrifice... Et puis ce voyage est une heureuse inspiration : il aura des résultats qu'ils ne prévoient guère là-bas! Ils espèrent me retenir dans leurs eaux dormantes : c'est moi qui les remettrai dans le courant. — Et, qui sait? je trouverai peut-être moyen d'arranger un mariage entre Marie et l'un de mes frères... N'a-t-elle pas pour eux la même affection que pour moi? Elle doit épouser l'aîné... Je suis prêt à céder tous mes droits d'aînesse. (S'approchant du bureau.) Écrivons à Hortense pour lui annoncer mon départ. — Et Blanche! Il faut la décommander pour ce soir. Comment prendra-t-elle la chose? Fort mal, sans aucun doute. C'est une rupture... tant mieux! J'aurais eu des remords. Hortense ne mérite pas cela. Ces fous avaient raison : ma demi-infidélité rend mon amour pour elle plus respectueux.— Expédions Blanche (Écrivant.). « Mademoiselle, à mon grand regret... »

JUSTIN, par la droite, mystérieusement.

Une dame voilée demande si monsieur le vicomte est seul.

JEAN, tout en écrivant.

Une dame voilee?... Attendez un moment. — Ah! Justin, vous préparerez ma malle. Je pars dans deux heures. Je serai absent huit jours.

JUSTIN.

Bien, monsieur le vicomte.

JEAN, lui donnant la lettre.

Faites entrer et portez cette lettre sur-le-champ. (Justin part.) Une dame voilée! que diable cela peut-il être?

SCÈNE VI.

JEAN, HORTENSE. (Elle ôte son voile.)

JEAN.

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Qui attendiez-vous donc?

JEAN.

Personne... mais vous moins que personne! Quelle imprudence, mon amie!...

HORTENSE.

Ce voile est épais... et puis que m'importe! Le monde dira ce qu'il voudra! Il faut bien que je vienne vous chercher ici puisque je ne vous vois plus autre part.

JEAN.

En vérité, ma chère, votre humeur s'altère de jour en jour! Vous, jadis si enjouée, si railleuse, si frivole, permettez-moi

de vous le dire, vous tournez au tragique. C'est à ne plus vous reconnaître.

HORTENSE.

Hélas! je ne me reconnais pas moi-même! Qui m'aurait dit que je serais jalouse un jour? — Ah! qui m'aurait dit que j'aimerais! — Je suis absurde; pardonnez-moi, Thomé. Je m'étais promis aujourd'hui d'être douce et gaie... mais votre surprise en me voyant ressemblait si fort à une déconvenue, que je n'ai pu me défendre... J'ai eu tort... ne vous irritez pas! Soyez bon pour moi... J'ai l'esprit malade, mon ami... Je suis si malheureuse!

JEAN.

Malheureuse? En vérité, cela n'a pas le sens commun.

HORTENSE.

Que voulez-vous? je vous vois si peu... Oui, je sais; votre temps ne vous appartient plus comme autrefois... Mais ma tête travaille dans la solitude. Je vous vois lancé dans un monde où les tentations vous assaillent, où les mauvais exemples vous enveloppent de tous côtés... et malgré moi, je tremble! Je me crée des chimères douloureuses, et vous prenez si peu soin de les dissiper, mon ami, que j'imagine parfois qu'il ne vous déplaît pas de me voir souffrir.

JEAN.

Ah! je vous jure bien...

HORTENSE.

Que cela vous ennuie?

JEAN.

Que cela m'afflige profondément. Vous êtes bien injuste, ma chère. Si je suis lancé dans une existence qui vous inquiète, à qui la faute?

HORTENSE.

A moi seule, je le sais, et c'est une amertume de plus. Les rôles se sont intervertis pour notre malheur à tous les deux : vous êtes tel que je vous souhaitais jadis, je suis telle que vous me souhaitiez, et je regrette votre tendresse passionnée comme vous regrettez peut-être ma frivolité.

JEAN.

Je ne regrette que votre confiance.

HORTENSE.

Il vous serait si facile de me la rendre! — En m'aimant un peu!

JEAN.

Je vous aime de toute mon âme.

HORTENSE, timidement.

Dites-vous vrai? Je viens vous en demander une preuve.

JEAN.

Parlez.

HORTENSE.

Nous partons demain pour Trouville.

JEAN.

Si tôt?

HORTENSE.

Oui... par des circonstances qui ne vous importent guère... Viendrez-vous m'y retrouver?

JEAN.

Sans aucun doute.

HORTENSE.

Mais viendrez-vous bientôt?

JEAN.

Le plus tôt possible.

HORTENSE.

Demain?

JEAN souriant.

Pourquoi pas par le même train que vous, et dans le même compartiment?

HORTENSE.

O mon Dieu, qu'y aurait-il de surprenant dans notre rencontre? Tout le monde ne va-t-il pas à Trouville? Mais je ne vous en demande pas tant. Vous prendrez le train de quatre heures.

JEAN.

Il n'y a qu'une petite difficulté : c'est que je pars moi-même ce soir pour la Bretagne.

HORTENSE.

Pour la Bretagne?

JEAN.

Oui, ma mère sort d'ici...

HORTENSE.

Votre mère est à Paris?

JEAN.

Avec mon père.

HORTENSE.

J'aurais été heureuse de les voir.

JEAN.

Ils sont arrivés hier et retournent ce soir. Je les accompagne. Une absence de huit jours, pas plus. J'allais vous écrire.

HORTENSE.

Ils viennent vous chercher. En effet! l'époque fixée pour votre mariage est arrivée. — Je vous défends de partir!

JEAN.

Là, là, mauvaise tête! Ne vous révoltez pas contre la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner. J'ai trouvé pour me dégager de ce mariage une combinaison qui satisfait à tout, mais qui demande un peu de diplomatie pour être agréée. Elle consiste à substituer mon frère François à tous mes droits de primogéniture, et par suite à la main de mademoiselle de Kéror.

HORTENSE.

Oh! vous êtes bon, Thomé! Je suis une folle et une ingrate!

JEAN.

Douterez-vous encore de moi?

HORTENSE.

Non, je vous le jure. Il y a trois mois, si vous m'aviez offert un pareil sacrifice, je vous aimais trop pour l'accepter. Aujourd'hui je t'aime trop pour le refuser. — Par quel train partez-vous ?

JEAN.

Par le train de huit heures.

HORTENSE, reprenant son voile.

Vous n'avez pas trop de temps devant vous, je vous laisse.

JEAN, la retenant par la main.

Pas encore.

HORTENSE.

Il faut que je rentre moi-même, il est tard. Adieu, Thomé ! J'emporte votre promesse...

JEAN, l'attirant sur sa poitrine.

Adieu, bien-aimée ; à bientôt... Tu es belle !

HORTENSE.

Non... mais je t'aime... (Ses yeux rencontrent l'ombrelle que Blanche a oubliée sur le canapé ; les regards de Jean suivent les siens.)

JEAN, à part.

L'ombrelle de Blanche !

HORTENSE, se dégageant des bras de Jean.

C'est votre mère qui sort d'ici?

JEAN, troublé.

Ne vous l'ai-je pas dit?

HORTENSE, prenant l'ombrelle et la lui présentant.

Et c'est à elle, cela? Répondez!

JEAN, après une hésitation.

Non!... (Il prend l'ombrelle, la brise et la jette au fond de la chambre.)

HORTENSE.

A qui alors?

JEAN.

Ne m'interrogez pas, je vous en conjure. Vous n'avez rien à redouter de la personne à qui cela appartient, je vous en donne ma parole d'honneur.

HORTENSE.

Son nom?

JEAN.

Ma parole d'honneur ne vous suffit-elle pas?

HORTENSE.

Est-ce qu'un homme se fait scrupule de mentir à une femme!

JEAN.

Et moi je ne permets pas même à une femme de douter de mon serment.

HORTENSE.

Vous n'avez rien de plus à me dire pour votre justification?

JEAN.

Rien. Et si j'avais quelque chose, je ne le dirais pas.

HORTENSE.

Adieu, monsieur. (Fausse sortie.) Dites-moi que c'est un égarement d'un jour, une surprise des sens, et je vous pardonnerai peut-être !

JEAN.

Eh bien, oui, je suis entouré de tentations, mais je n'aime que vous. — Cette femme ne remettra plus les pieds ici. — Je viens de rompre une intrigue à peine engagée. — Mais croyez-moi donc! Il ne tenait qu'à moi de vous donner le change...

HORTENSE, lentement.

C'est vrai. — Je me fie à votre loyauté, monsieur de Thommeray. Quand vous ne m'aimerez plus, ayez le courage de me le dire ; j'aurai le courage de l'entendre. Mais ne me trompez jamais; que je puisse au moins vous estimer toujours. Il ne faut pas que votre mère attende; adieu. (Elle se dirige vers la porte de droite.)

JEAN, l'accompagnant.

A bientôt.

HORTENSE, tristement.

Oui, à bientôt. (Elle lui donne la main et sort.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul, puis JUSTIN.

JEAN, seul.

Pauvre femme ! elle m'a ému... Mais vraiment ces scènes-là usent l'amour. (Tirant sa montre.) Diantre, je n'ai que le temps de me préparer. (Il sonne.) Ma contenance devant Marie va être bien difficile... et la sienne, pauvre enfant ! Dans l'intérêt de tout le monde, il vaudrait peut-être mieux écrire... Enfin, j'ai promis de partir... (A Justin qui entre.) Ma malle est-elle prête ?

JUSTIN.

Oui, monsieur le vicomte. — Cette dame n'était pas chez elle; j'ai laissé la lettre.

JEAN.

C'est bien (A part.) Elle la trouvera en rentrant... Et si elle ne rentrait pas ? (Haut.) Justin ! je n'y suis pour personne. Si cette dame venait, vous lui diriez que je suis parti. Faites atteler.

JUSTIN.

Oui, monsieur le vicomte. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

JEAN, puis BLANCHE.

JEAN, seul, ouvrant son portefeuille.

Ai-je assez d'argent sur moi ?

BLANCHE, arrivant par la gauche.

Heure militaire!

JEAN, stupéfait.

Blanche!

BLANCHE.

Vous ne m'attendiez pas de ce côté-là? J'ai emporté la clé tantôt en me sauvant; j'aime mieux les petites entrées que les grandes.

JEAN.

Vous n'avez donc pas passé chez vous?

BLANCHE.

Non, pourquoi ?

JEAN.

Je vous ai écrit.

BLANCHE.

Ah! bah! Est-ce que nous ne dînons pas ensemble?

JEAN.

Vous me voyez désolé. Je suis obligé d'accompagner mon père en Bretagne, et je pars dans une demi-heure.

BLANCHE.

Voilà qui est d'un bon fils! Ce n'est pas d'un chevalier français, mais c'est d'un bon fils... Vous avez dû obtenir au collége tous les prix de bon fils.

JEAN.

Je ne vois pas ce qu'il y a de ridicule...

BLANCHE.

Rien du tout. Adieu, bon fils! Bonne nuit! Que le chemin de fer vous berce!... Voici votre clé, monsieur le vicomte.

JEAN, sans prendre la clé.

Je vous jure que si ce n'était pas une affaire pressante...

BLANCHE.

Il n'y a pas d'affaire plus pressante que moi. Savez-vous qu'il m'arrive des choses bien extraordinaires? Que j'aie un caprice, passe encore; mais qu'on me plante là... bonsoir! (Fausse sortie.) A propos, j'ai oublié mon ombrelle chez vous.

JEAN.

Croyez-vous?

BLANCHE, cherchant.

J'en suis sûre. Et une ombrelle toute neuve, s'il vous plaît... (Apercevant l'ombrelle brisée.) Ah !... qu'est-ce qui a fait ça? (Elle la ramasse.) Vous avez reçu une visite orageuse, mon pauvre vicomte! Voilà de jolies manières pour une femme du monde... car je parie que c'est une femme du monde... Vous êtes un

homme à femmes du monde, vous! — Mes compliments, mon cher! je comprends maintenant votre départ pour la Bretagne: Cythère! dix minutes d'arrêt!

JEAN.

Je vous assure...

BLANCHE.

Allons donc! est-ce que je ne connais pas ça? La casse est toujours suivie d'un raccommodement, sinon d'un raccommodage. Je vois la scène d'ici. « Monstre! — Ange adoré! » Attendrissement, rendez-vous pour ce soir. (A part.) Mais c'est elle qui posera. (Haut.) Adieu, monsieur le vicomte. Mes respects à la femme de trente ans.

JEAN.

Adieu donc.

BLANCHE.

Ne pas oublier de vous rendre votre peigne. Vous comprenez que je ne peux plus le garder. Vous l'offrirez à l'ange adoré, quoiqu'il en ait probablement moins besoin que moi. (Elle ôte son peigne et le jette sur la table; ses cheveux se déroulent sur son dos.)

JEAN, très-troublé.

Je vous en supplie, Blanche, gardez au moins ce souvenir.

BLANCHE.

Il ne me rappellerait qu'un ingrat.

JEAN.

Mais vous ne pouvez pas sortir ainsi...

BLANCHE.

Croyez-vous? Eh bien, recoiffez-moi! (Elle s'assied sur une chaise.)

JEAN.

Que je vous recoiffe?

BLANCHE.

Sans doute, puisque je ne peux pas sortir comme ça. Voyons, montrez vos talents.

JEAN.

Je ne saurai jamais.

BLANCHE.

Éducation négligée. (Jean prend les cheveux de Blanche et les baise.) Mais à quoi pensez-vous donc, coiffeur? Laissez cela, j'aurai plus tôt fait moi-même. (Elle se lève et rattache ses cheveux devant la glace.)

JEAN, à part.

Décidément, je crois qu'il vaut mieux écrire... j'écrirai (Il prend son chapeau et ses gants.)

BLANCHE.

Adieu, monsieur le vicomte.

JEAN, le chapeau à la main.

Où dînons-nous?

BLANCHE, lui prenant le bras.

Où tu voudras. (Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

A Trouville. — Le salon de l'appartement de Jean et de Roblot à l'hôtel. — Portes latérales au premier plan. — Porte au fond donnant sur un large corridor. — A droite au premier plan, un canapé. — A gauche, une table. — Dans un pan coupé à droite, une fenêtre donnant sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN et ROBLOT, attablés à gauche.
Ils achèvent de déjeuner.

ROBLOT.

Avouez, vicomte, que les villes de bains sont une jolie invention moderne! C'est la vie de château sur une grande échelle, avec plus de liberté, plus de laisser-aller, et sans châtelain. Il n'y a pas de mélancolie qui tienne contre cette fête perpétuelle.

JEAN.

Croyez-vous?

ROBLOT.

Voyons, ne faites pas le ténébreux; pour votre débotté, vous avez dansé hier comme un perdu au Casino.

JEAN.

Je me le reproche assez... Vous m'aviez fait dîner au champagne.

ROBLOT.

Mais... voilà une bouteille de moët frappé. — Et puis comme ce grand spectacle de l'Océan est propre à vous rasséréner l'âme et à vous ouvrir l'appétit! J'en suis fâché pour votre mélancolie, mon pauvre vicomte; mais depuis une demi-heure vous n'avez fait que tordre et avaler d'un air triste. Décidément nous avons bien fait de venir à Trouville.

JEAN.

C'est en Bretagne que je devrais être.

ROBLOT.

Je croyais la question vidée! Votre rupture avec votre famille vous est très-douloureuse, je le comprends...

JEAN.

Plus que je ne puis dire.

ROBLOT.

Mais, en somme, ce n'est pas votre faute! Ils ont été d'une dureté pour vous!...

JEAN.

Oui. Mon père est sans indulgence; mais il en a le droit, étant sans reproches.

ROBLOT.

Le temps raccommode bien des choses. Enfin ce qui est fait est fait. Ne pensez plus à vos vaisseaux, ils sont brûlés.

JEAN.

Vous avez raison. Étourdissons-nous. (Il lui tend son verre.) Le

remords est une fatigue inutile comme l'inquiétude. Le sage est fataliste. Allons à la dérive et buvons au destin. (Après avoir bu.) Du moët, ça? c'est de l'eau de Seltz.

ROBLOT.

Vous êtes trop délicat.

JEAN.

On ne saurait trop l'être, en pareille matière. A défaut du banquet de Platon, il me faut celui de Sardanapale! Les dieux s'en vont...

ROBLOT.

C'est le moment de faire un dieu de son ventre.

JEAN.

Vous l'avez dit!

ROBLOT.

Oui, mais il y a les frais du culte, auxquels vous ne songez pas. Heureusement, j'y songe pour vous.

JEAN.

Ne vous mettez pas martel en tête. Je me fie à mon étoile.

ROBLOT.

Elle commence à pâlir! Vous avez liquidé en perte le mois dernier.

JEAN.

Bah! je me suis fait reporter: je me rattraperai à la liquidation de juillet. Je reste à la hausse. Je ne crois pas à la guerre, ou, si elle éclate, je crois à la victoire.

ROBLOT.

Les nouvelles de Berlin sont bonnes, tout s'arrange; mais vous avez reçu un premier avertissement; vous avez senti le sol trembler sous vos pieds : n'éprouvez-vous pas le besoin de bâtir sur la terre ferme?

JEAN.

Vous y revenez?

ROBLOT.

J'y reviens. Comment trouvez-vous la petite Jonquières?

JEAN.

Ni bien ni mal... mais quel rapport?

ROBLOT.

Ni bien ni mal? Cependant vous l'avez fait danser deux fois hier soir.

JEAN.

Parbleu! la seconde fois, c'est vous qui l'aviez invitée et qui m'avez prié de vous remplacer, sous prétexte que vous vous étiez tourné le pied.

ROBLOT.

Je m'en ressens encore. — Eh bien, mon cher, il n'en a pas fallu davantage pour faire jaser.

JEAN.

Ce n'est pas possible!

ROBLOT.

Vous savez, la ville de Tains, c'est la petite ville à la qua-

trième puissance. Le bruit court qu'il y a mariage sous roche entre mademoiselle Jonquières et vous.

JEAN.

Le bruit court? C'est vous qui le faites courir, Roblot. Est-ce là le parti que vous aviez en vue?

ROBLOT.

Vous pourriez plus mal choisir.

JEAN.

Ce n'est pas la question. Je n'entends pas que cette petite fille soit compromise à propos de moi.

ROBLOT.

Le mal ne serait pas irréparable!

JEAN.

Pardonnez-moi : je ne suis pas à marier.

ROBLOT.

Pourtant, vicomte, il faut envisager votre situation en face.

JEAN.

Je ne vous dis pas le contraire... mais rien ne presse.

ROBLOT.

Pardon! l'occasion presse! Les dots de 1,500,000 francs, dans des conditions honorables de tous points, cela ne court pas les rues.

JEAN.

Cela ne fait jamais que 75,000 livres de rentes. Si mon nom était à vendre, je mettrais mon honneur à le vendre très-cher, car l'argent est une chose honteuse qui ne se sauve que par la quantité.

ROBLOT.

Soit, mais ce qui me touche plus que la dot dans ce mariage-là, c'est l'alliance du papa Jonquières. Le papa Jonquières est un personnage, mon cher, non pas encore tant par sa fortune, que par les deux journaux dont il est propriétaire, le vieux malin! Il est mêlé à toutes les grandes affaires et nous y entrerons à sa suite.

JEAN.

A la suite du papa Jonquières? Cette perspective est sans doute très-flatteuse; mais pour couper court, apprenez que je ne suis pas libre.

ROBLOT.

Je m'en doutais; mais quand on n'est pas libre on se libère.

JEAN.

L'honneur ne me le permet pas. D'ailleurs qui vous dit que j'en aie envie?

ROBLOT.

Qui? Blanche, parbleu!

JEAN.

Ne peut-on pas faire une infidélité à une femme sans cesser de l'aimer? En êtes-vous à savoir qu'il y a deux sortes d'amour?

ROBLOT.

Il y en a même plus de deux.

JEAN.

Brisons là. (Il se lève et va à la fenêtre. A part.) Hortense est sur la plage, elle m'a vu, elle me fait signe... (Haut.) Pardon si je vous quitte, mon ami. J'aperçois quelqu'un à qui j'ai deux mots à dire.

ROBLOT.

Faites, faites. (Jean sort par le fond.)

SCÈNE II.

ROBLOT, seul, puis JONQUIÈRES et SA FILLE.

ROBLOT, allant à la fenêtre.

Je gage que ce quelqu'un est Mme de Montlouis... Tout juste! Il est bon le vicomte avec sa liaison mystérieuse à qui il doit tous les sacrifices, excepté la fidélité. Comme il me saura gré de ne pas m'arrêter à sa petite manifestation chevaleresque! (Jonquières entre brusquement par le fond avec sa fille.)

JONQUIÈRES.

Et moi je vous dis qu'hier soir au bal, avec ce vicomte, vous avez *flirté*. Le diable emporte leurs mots anglais!

CLARA JONQUIÈRES.

Non, papa, je n'ai pas *flirté*.

JONQUIÈRES.

Si vous n'aviez pas *flirté*, les bruits qui courent ne courraient pas.

CLARA JONQUIÈRES.

Quand ils auront assez couru, ils s'arrêteront, voilà tout.

JONQUIÈRES.

C'est comme ça qu'une jeune fille se trouve compromise.

CLARA JONQUIÈRES.

Eh bien! tu en seras quitte pour me marier au vicomte.

JONQUIÈRES.

Si vous croyez que je vais vous donner à un nobliau de deux sous!

CLARA JONQUIÈRES.

Un nobliau de deux sous! Il porte de sinople à trois merlettes.

JONQUIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça, des merlettes?

CLARA JONQUIÈRES.

Oh! papa! — la merlette est un petit oiseau sans bec ni pattes qui indique dans le blason qu'on a été aux croisades.

JONQUIÈRES.

Il peut bien y retourner! Voilà ce qu'on vous apprend aux Oiseaux? Un beau merle avec ses merlettes!

CLARA JONQUIÈRES.

Ah! oui, très-beau.

JONQUIÈRES.

Vous ne l'épouserez pas, tenez-vous-le pour dit.

CLARA JONQUIÈRES.

J'épouserai qui je voudrai, ne fais donc pas le méchant... et je ne veux pas d'un roturier, je t'en préviens. Je suis Gondreville par ma mère, et je veux rentrer dans la caste dont tu m'as fait sortir.

JONQUIÈRES.

En attendant, rentrez dans votre chambre, insolente! Nous partirons ce soir. (Il aperçoit Roblot qui écoute dans l'embrasure de la fenêtre.) Qu'est-ce que vous faites là, vous?

ROBLOT.

Et vous?

JONQUIÈRES.

Je suis chez moi.

ROBLOT.

Pardon! vous êtes chez moi et chez le vicomte.

JONQUIÈRES, regardant autour de lui.

Sapristi! je me suis trompé de porte! Tous ces salons d'hôtel se ressemblent... — Rentrez chez vous, mademoiselle! J'ai à

parler à monsieur. (Mlle Jonquières sort, son père la suivant des yeux dans le corridor.)

SCÈNE III.

JONQUIÈRES, ROBLOT.

ROBLOT.

Eh bien! monsieur Jonquières, comment cela va-t-il?

JONQUIÈRES.

Vous le voyez bien... cela va... furieux!

ROBLOT.

Contre qui?

JONQUIÈRES.

Parbleu! contre votre ami Thommeray.

ROBLOT.

A cause des bruits qui courent? Il n'y est pour rien, je vous en réponds. Il en est plus furieux que vous-même.

JONQUIÈRES.

Plus furieux que moi? Je le trouve encore bon, celui-là! S'il savait le cas que je fais du hasard de la naissance!

ROBLOT.

Alors pourquoi avez-vous épousé une fille de qualité?

JONQUIÈRES.

Dans ce temps-là, je pensais qu'un alliage de noblesse décuplerait la force de mon argent.

ROBLOT.

Vous pensiez bien.

JONQUIÈRES.

Je pensais mal : je l'ai appris à mes dépens. La famille de ma femme m'a tourné le dos le lendemain de la noce.

ROBLOT.

Parbleu ! quand on veut s'allier à la noblesse, ce n'est pas une femme qu'il faut y prendre, c'est un mari.

JONQUIÈRES.

Mais... je n'avais pas le choix.

ROBLOT.

Non, mais la combinaison est possible pour le compte de Mlle votre fille, à moins qu'elle n'y répugne.

JONQUIÈRES, à part.

Au contraire, pécore!

ROBLOT.

Un gendre titré est une valeur industrielle...

JONQUIÈRES.

De premier ordre.

ROBLOT.

Ne parlons pas de Thommeray, il n'est pas en cause; mais vous avez sous la main un charmant garçon qui vous ramènerait la famille de votre femme : vous feriez d'une pierre deux coups.

JONQUIÈRES.

Qui cela?

ROBLOT.

Boislangeais.

JONQUIÈRES.

Tai! C'est une idée.

ROBLOT.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas d'une santé irréprochable... Jeunesse orageuse!

JONQUIÈRES.

Alors, votre serviteur! Il ne me suffit pas que mes petits-fils soient de qualité; je les veux de première qualité.

ROBLOT.

Boislangeais a un besan d'or dans son écu; il remonte aux croisades.

JONQUIÈRES.

Si ce n'est que cela, Thommeray aussi, et sain comme l'œil.

ROBLOT.

Thommeray descend des Croisés.

JONQUIÈRES.

Vous ne le saviez pas?

ROBLOT.

Et moi qui le traitais à la bonne franquette! Mais qui aurait deviné qu'un garçon aussi fort dans les affaires...

JONQUIÈRES.

Est-il vraiment très-fort?

ROBLOT.

Lui! Il sera un jour notre maître à tous.

JONQUIÈRES.

Vous badinez.

ROBLOT.

Il a le flair, le sang-froid, la décision, et une veine!...

JONQUIÈRES.

Très-joli cavalier par-dessus le marché!

ROBLOT.

Charmant! Sa femme ne sera pas à plaindre.

JONQUIÈRES.

Est-ce qu'il songe à se marier?

ROBLOT.

Pas encore, il n'a que vingt-cinq ans.

JONQUIÈRES.

C'est le bon âge.

ROBLOT.

Je ne dis pas que s'il se présentait un parti digne de lui...

JONQUIÈRES.

Il doit tenir avant tout à la naissance?

ROBLOT.

Pas le moins du monde; il en a pour deux.

JONQUIÈRES.

Alors pourquoi est-il furieux de ces bruits?...

ROBLOT.

Uniquement au point de vue de Mlle votre fille, qu'il trouve charmante.

JONQUIÈRES.

C'est d'un galant homme.

ROBLOT.

Comptez sur sa loyauté pour couper court à ces propos ridicules.

JONQUIÈRES, à part, faisant quelques pas.

Ridicules, ridicules! Après tout, l'enfant veut un gentilhomme; celui-là lui plaît... Très-fort, des merlettes, de la santé... (Haut.) Roblot, il y a 50,000 francs pour vous si ce mariage-là se fait.

ROBLOT.

Vous ne mâchez pas vos paroles.

JONQUIÈRES.

Très-rond en affaires, moi.

ROBLOT.

Moi, sans être pointu, je refuse votre pot-de-vin; le plaisir de vous obliger me suffit.

JONQUIÈRES.

Tu iras loin, petit.

ROBLOT.

Dieu vous entende! Quant à votre affaire, je dois vous en montrer tout de suite la difficulté. Thommeray considère le mariage comme une chose tout à fait sérieuse et qui doit mettre absolument fin à sa vie de garçon.

JONQUIÈRES.

Je l'entends bien ainsi.

ROBLOT.

Mais il n'est pas encore las de la vie de garçon, et il ne se résignera à lui faire ses adieux que devant des considérations irrésistibles; or, à ma connaissance, il a déjà résisté à 1,500,000 francs.

JONQUIÈRES, se levant.

Ce n'est pas mon dernier mot.

ROBLOT.

A la bonne heure!

JONQUIÈRES, sur la porte.

Roblot! — Puisque vous êtes l'ange du désintéressement, je vais vous donner un petit avis qui vaut bien 50,000 francs au bas mot : Mettez-vous à la baisse.

ROBLOT.

Est-ce qu'il y a des nouvelles de Berlin?

JONQUIÈRES.

Je ne peux rien vous dire, mais mettez-vous à la baisse. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

ROBLOT seul, puis BLANCHE.

ROBLOT, seul.

Courons au télégraphe. — Voilà ce mariage en bon chemin, et si rien ne vient à la traverse... (Blanche paraît sur la porte du fond.)

ROBLOT.

Te voilà, toi!

BLANCHE.

En personne.

ROBLOT.

Et que viens-tu faire ici, s'il te plaît?

BLANCHE.

Oui, n'est-ce pas, pourquoi n'ai-je pas été dupe du départ

de Jean pour la Bretagne? Pourquoi ne l'ai-je pas attendu chez moi en lui tricotant des bas? Je me doutais de quelque chose : j'ai corrompu le vertueux Justin, et me voilà ! — Ah! M. le vicomte court après sa femme du monde? Eh bien, moi, je viens le chercher, je viens faire de l'esclandre. (Elle s'assied à droite.)

ROBLOT, à part.

Elle le ferait comme elle le dit. (Haut.) Tu sais que le baron est ici?

BLANCHE.

Ça m'est bien égal.

ROBLOT.

Tu sais, ma petite, qu'une esclandre te brouille avec lui?

BLANCHE.

Mais je ne demande que ça. Je ne suis pas une femme d'argent, moi. Je mourrai peut-être sur la paille, mais je me serai passé toutes mes fantaisies. J'aime mon petit Breton et je veux me donner le luxe d'être à lui seul. Sois tranquille, je ne lui coûterai rien : je vendrai mes bijoux, je ferai des dettes... Il est si naïf qu'il ne s'en doutera pas, et quand je ne lui plairai plus, ce jour-là... un baron de perdu, vingt de retrouvés! (Elle se lève.)

ROBLOT.

Ton plan est délicieux, mais je t'en propose un qui te dispensera de vendre tes bijoux; c'est que Thommeray devienne millionnaire.

BLANCHE.

Ah ! ce serait le rêve.

ROBLOT.

Il est près de se réaliser.

BLANCHE.

Un oncle d'Amérique?

ROBLOT.

Un beau-père d'Amérique.

BLANCHE.

Hein?

ROBLOT.

Je suis en train de marier le vicomte.

BLANCHE.

Et tu me dis cela, à moi?

ROBLOT.

Qu'est-ce que ça te fait? Est-ce qu'on te quitte, toi?

BLANCHE.

Mais je ne veux pas le partager!

ROBLOT.

Tu le partagerais si peu! La future est si laide!

BLANCHE, défiante.

Vraiment laide?

ROBLOT.

Et bête à faire plaisir.

BLANCHE.

Elle est donc bien riche?

ROBLOT.

Trois millions et six autres en espérance.

BLANCHE.

Mais ce n'est plus un mariage, c'est un héritage...

ROBLOT.

C'est moins gai, mais on prend ce qu'on trouve.

BLANCHE.

C'est égal, je ne veux pas, je l'aime trop.

ROBLOT.

Remarque donc que du même coup il rompt avec sa femme du monde.

BLANCHE.

Tiens c'est vrai.

ROBLOT.

Et c'est celle-là qui est belle!

BLANCHE.

Tu la connais?

ROBLOT.

Un œil bleu long comme ça, une taille, des pieds, des mains!

BLANCHE

Et les cheveux?

ROBLOT.

Pas comme les tiens, non, mais un fin duvet au coin des lèvres...

BLANCHE.

Des moustaches!... je la déteste!

ROBLOT.

Maintenant si tu veux faire une esclandre, libre à toi; voilà l'héritage à vau-l'eau.

BLANCHE, s'asseyant.

Je n'en ferai pas, je te le promets.

ROBLOT.

Mais si tu restes, c'est lui qui fera quelque sottise! Il n'y va déjà pas si gaiement, à l'autel.

BLANCHE.

Je crois bien, pauvre petit! — Que faut-il faire?

ROBLOT.

Il faut filer par le premier train.

BLANCHE.

A quelle heure?

ROBLOT.

Je m'informerai. En attendant, entre dans ma chambre.

BLANCHE.

Je suis donc chez toi?

ROBLOT.

Tu es chez nous... voici ma chambre, voilà celle du vicomte. Enferme-toi dans la mienne et n'ouvre à personne, pas même à Jean s'il rentrait... Tu m'en donnes ta parole d'honneur?

BLANCHE.

Foi d'honnête homme. (Sur la porte de gauche.) Qu'est-ce que je vais faire là, toute seule? Donne-moi des bonbons.

ROBLOT.

Je n'en ai pas... voici des cigarettes. (Il lui donne son étui à cigarettes.) Et fais la morte. (Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE V.

ROBLOT, seul, puis JEAN.

ROBLOT.

Cette folle m'a retardé. (Tirant sa montre.) Bah! il n'est pas une heure... mes ordres arriveront encore à temps.

JEAN, entrant par le fond.

Il m'advient une singulière aventure, mon cher.

ROBLOT.

Dites vite.

JEAN.

J'ai aperçu M. Jonquières sur la plage; je l'ai abordé pour me défendre d'être complice des bruits qui courent...

ROBLOT.

Eh bien?

JEAN.

N'a-t-il pas fini par m'offrir la main de sa fille avec deux millions?

ROBLOT.

Bah! — Deux millions! cent mille livres de rentes! sans compter les espérances!... Il me semble que la chose honteuse, comme vous dites, commence à se sauver par la quantité... Qu'en pensez-vous?

JEAN.

La proposition m'a ébloui, je l'avoue; mais je me suis remis du premier trouble et j'ai vaillamment refusé.

ROBLOT.

Refusé!

JEAN.

Tout net. Je suis content de moi.

ROBLOT.

Vous n'êtes pas difficile. Qu'a répondu Jonquières?

JEAN.

Il ne se tient pas pour battu; il me donne huit jours de réflexions.

ROBLOT.

Bravo!

JEAN.

Oh! toutes mes réflexions sont faites, mon cher. N'espérez pas que je change d'avis.

ROBLOT.

Nous en reparlerons. Pour le moment, je n'ai pas le temps. Je cours au plus pressé.

JEAN.

Qu'est-ce donc?

ROBLOT.

Je vous l'expliquerai plus tard... Quand votre mariage ne nous rapporterait pas autre chose, je me tiendrais payé de mes peines. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

JEAN, seul.

Voilà une bonne journée qui me réconcilie avec moi-même. Je ne me suis pas conduit comme le premier venu. Il ne manquera pas de gens qui me traiteront de cerveau fêlé, de Don Quichotte... Tant pis pour eux! Ceux-là ne connaîtront jamais l'orgueilleuse satisfaction du devoir accompli. D'ailleurs, quand la joie d'Hortense serait ma seule récompense, elle me suffirait. (On frappe un petit coup à la porte du fond.) Entrez! (On frappe un second coup; Jean va ouvrir.)

SCÈNE VII.

JEAN, HORTENSE.

HORTENSE, encore dehors, à demi voix.

Êtes-vous seul?

JEAN.

Tout seul. (Elle entre. — Il pousse le verrou de la porte.)

HORTENSE.

Que vous a conté M. Jonquières pendant cette interminable conversation?

JEAN.

Que diriez-vous s'il m'avait offert la main de sa fille?

HORTENSE.

Je dirais que vous l'avez refusée.

JEAN.

Voilà tout?

HORTENSE.

Vous l'a-t-il offerte?

JEAN.

Oui.

HORTENSE.

Vous l'avez refusée?

JEAN.

Elle et ses deux millions.

HORTENSE.

Ces gens-là ne doutent de rien! Ils proposent leur alliance avec une désinvolture toute princière!

JEAN.

Permettez! La proposition n'a rien d'offensant, et plus d'un y regarderait à deux fois avant de la repousser. Deux millions sortant de la poche d'un honnête homme et apportés par une charmante jeune fille...

HORTENSE.

Charmante? Une petite sotte, affolée de noblesse, qui déplore la mésalliance de sa mère, qui méprise son père, et qui d'ailleurs a bien raison...

JEAN.

Je vous arrête, ma chère. M. Jonquières n'a-t-il pas une réputation excellente?

HORTENSE.

Oh! il n'a pas subi la moindre condamnation, je l'avoue. Il est reçu partout, mais... il n'est accueilli nulle part. C'est un lourdaud rusé que Dieu semble avoir enrichi pour montrer le cas qu'il fait de la richesse. — Ce n'est pas là une famille où vous puissiez entrer. Vous vous marierez, mon ami: je n'ai pas l'égoïste prétention d'absorber à mon profit votre existence toute entière; mais reposez-vous sur moi du soin de votre

bonheur. Je veux que votre mariage ne soit pas un marché, je veux que votre femme soit si charmante qu'il ne vienne à l'esprit de personne de demander si elle est riche ou pauvre; je veux que l'éclat de sa dot pâlisse devant sa grâce et sa beauté.

JEAN.

Mais, chère Hortense, où prendrez-vous cette merveille?

HORTENSE.

Je la chercherai, je la trouverai. C'est moi qui lui apprendrai à vous aimer... Cher Thomé! c'est pour moi que vous avez refusé cette fortune... J'ai l'air d'une ingrate, mais au fond du cœur, je vous en sais autant de gré que si votre refus était une folie... Je suis heureuse, bien heureuse... et pourtant je suis triste; jusqu'ici il ne m'était pas venu à la pensée que vous pouviez vous marier. (Se jetant à son cou.) Jure-moi que tu ne te marieras jamais! (On entend grincer la clef dans la serrure de la porte du fond.)

HORTENSE, effrayée.

Quelqu'un!

JEAN.

J'ai mis le verrou.

MONTLOUIS, au dehors.

Thommeray!

HORTENSE.

Mon mari!

MONTLOUIS.

Vous êtes chez vous, puisque la clé est sur la porte et le verrou poussé... Ouvrez, j'ai à vous parler! (Il frappe.)

HORTENSE.

Je suis perdue...

MONTLOUIS.

Faites-vous la sieste? Réveillez-vous, que diable! C'est important! (Il frappe à coups redoublés.)

JEAN.

Il va ameuter tout l'hôtel. J'aime mieux le recevoir... Entrez là. Je l'aurai bientôt congédié. (Hortense entre dans la chambre à droite; Jean va ouvrir la porte du fond à Montlouis.)

SCÈNE VIII.

JEAN, MONTLOUIS, légèrement gris.

MONTLOUIS.

Vous dormiez, vicomte?

JEAN.

Oui... je m'étais assoupi.

MONTLOUIS.

Tudieu! quel assoupissement! (Regardant les débris du déjeuner.) Je vois ce que c'est... vous avez bien déjeuné..., moi aussi d'ailleurs. Seulement le champagne ne me porte pas au sommeil, mais plutôt à une gaieté douce et affectueuse.

JEAN.

Vous avez à me parler?

MONTLOUIS.

Très-longuement. Armez-vous de patience et offrez-moi un canapé. (Il s'étend sur le canapé à droite.)

JEAN, à part.

Maudit homme!... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est legèrement ému.

MONTLOUIS.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous, mon jeune ami. Vous avez un goût de sauvageon qui me plaît. Et puis vous êtes loin de vos conseillers naturels; vous m'avez été adressé; je me considère un peu comme ayant charge d'âme à votre égard, avec votre permission. Permettez-vous?

JEAN.

Je suis très-touché...

MONTLOUIS.

Bien. Alors vous ne me trouverez pas trop indiscret si je m'ingère dans vos affaires intimes. Je représente ici vos parents, c'est entendu.

JEAN.

Mais, monsieur...

MONTLOUIS.

Très-bien. — Or, je viens de rencontrer votre ami Roblot : charmant garçon qui vous aime beaucoup... Vous lui faites du chagrin.

JEAN.

Moi?

MONTLOUIS.

Il a versé cela dans mon sein, et il a bien fait. Je suis le tombeau des secrets, moi. Le vôtre est en sûreté.

JEAN.

Mon secret? Que vous a donc conté M. Roblot?

MONTLOUIS.

Tout... La proposition de Jonquières et la cause romanesque de votre refus.

JEAN, *à part.*

Mauvais drôle!

MONTLOUIS.

Je ne vous laisserai pas accomplir en paix une pareille sottise, passez-moi le mot.

JEAN.

Mon Dieu, monsieur, j'apprécie le sentiment qui inspire votre démarche; mais elle est inutile... mon parti est pris.

MONTLOUIS.

Non, mon cher! vous ne sacrifierez pas votre avenir à une liaison d'un jour, à une liaison qui commence à vous peser, je le sais.

JEAN.

Plus bas, de grâce!

MONTLOUIS.

Est-ce que nous ne sommes pas seuls?

JEAN.

Si fait. Mais les murs d'hôtel ont plus d'oreilles que les autres.

MONTLOUIS.

Soyez tranquille, je ne nommerai pas la dame, je ne sais pas son nom. — Qu'on fasse un pareil sacrifice au premier quartier d'une lune de miel, soit; mais la vôtre est en pleine décroissance.

JEAN.

Plus bas, vous dis-je!

MONTLOUIS.

Décidément nous ne sommes pas seuls. Ce n'est pas votre sieste que j'ai interrompue, mon gaillard! Il paraît que vous avez aussi le champagne affectueux.

JEAN.

Monsieur!

MONTLOUIS.

L'héroïne de votre roman est cachée quelque part... (Indiquant les deux portes latérales.) là ou là; elle nous entend. Hé bien, cela se trouve au mieux. Je vais vous rendre un fier service. (S'adressant tour à tour aux deux portes.) Madame! je n'ai ni l'honneur ni la curiosité de vous connaître, rassurez-vous. Je suis le baron de Montlouis, ami de la famille Thommeray et pour le moment subrogé-tuteur du jeune homme.

JEAN, à demi-voix.

Que prétendez-vous faire?

MONTLOUIS, de même.

Vous allez voir. (Haut.) Permettez-moi, madame, ès nom et qualités, de vous donner un conseil qui importe à votre dignité et même à votre bonheur. N'acceptez pas un sacrifice qu'on ne vous pardonnerait pas, si chevaleresque qu'on soit.

JEAN.

Assez, monsieur!

MONTLOUIS.

Rendez le vicomte à ses destinées et retournez aux vôtres! Vous avez un intérieur, une famille, des enfants... épargnez-leur l'amitié sacrilége de votre amant!

JEAN.

Mais c'est de la démence, monsieur.

MONTLOUIS.

C'est de l'éloquence!

JEAN.

Vous êtes gris!

MONTLOUIS.

Qu'importe, pourvu que je vous sauve, ingrat! (Il lui prend la main et la garde dans la sienne.) Votre mere m'applaudirait. (Haut.) Épargnez à votre amant lui-même l'amitié humiliante de votre mari et sa poignée de main loyale... (Jean retire vivement sa main et reste immobile, les yeux baissés. Montlouis le regarde avec étonnement et après un silence, désignant la porte de droite.) C'est Madame de Montlouis qui est là.

JEAN.

Non, monsieur.

MONTLOUIS.

Si ce n'est pas elle, vous m'en devez la preuve. Je suis homme d'honneur : ouvrez-moi cette porte.

JEAN.

Vous ne l'espérez pas!

MONTLOUIS.

Ouvrez cette porte, vous dis-je!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLANCHE, paraissant sur la porte de gauche, la cigarette à la bouche.

BLANCHE.

Par ici, cher baron.

MONTLOUIS.

Blanche!

BLANCHE.

Ce n'est pas la porte de droite qui vous fait des traits, c'est la porte de gauche.

MONTLOUIS.

Vous, Blanche! vous!

BLANCHE.

Moi-même.

MONTLOUIS, accablé.

Elle me trompait!

BLANCHE.

Eh bien, cela vous étonne? Vous ne vous en doutiez pas?

MONTLOUIS.

En vérité, vous le prenez sur un ton!...

BLANCHE.

Le ton d'une femme offensée, monsieur. Me soupçonner de vous être fidèle, à vous! Je vous prenais pour un homme d'esprit; du moment que vous n'êtes qu'un joli garçon...

MONTLOUIS, à part.

C'était elle! (A Jean.) Je vous tuerai, vous.

JEAN.

Je suis à vos ordres, monsieur.

BLANCHE.

Nous attendons vos témoins. Je suis curieuse de voir les deux généraux de brigade qui auront écouté sans rire le récit de votre accident.

MONTLOUIS, à part.

C'est qu'elle a raison!

BLANCHE.

Tenez, mon pauvre baron, vous n'êtes qu'un ingrat : vous devriez rendre grâce à votre étoile de trouver une baronnette là où vous avez craint de trouver une baronne.

MONTLOUIS.

Allez tous au diable! (Il sort.)

SCÈNE X.

BLANCHE, JEAN puis HORTENSE.

BLANCHE.

Dites un peu que je suis méchante!... Je la détestais pourtant, votre femme du monde. Savez-vous pourquoi je l'ai tirée d'affaire? Parce que j'ai entendu sa conversation avec vous. J'ai senti qu'elle a du cœur, et je n'ai pas voulu qu'on lui fît du chagrin... Qui est-elle? Je n'en sais rien, et n'en veux rien savoir... je redeviendrais peut-être mauvaise. Je pars pour Paris; faites-la sortir, et n'ayez pas peur que je l'attende dans l'escalier pour la voir. Je ne veux pas la connaître.

HORTENSE, sortant de la chambre de droite.

Et moi, je veux que vous me connaissiez, mademoiselle. Vous m'avez sauvée; je vous remercie.

BLANCHE.

Oh! madame!

HORTENSE.

Ne courbez pas la tête devant moi! Je ne sais pas qui vous êtes, pas plus que vous ne savez qui je suis. Vous êtes le bienfait, je suis la reconnaissance, voilà tout. — Quant à vous, monsieur, vous êtes libre, vous êtes oublié. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

JEAN, BLANCHE.

JEAN.

Ces grands airs lui vont bien, sur ma parole!

BLANCHE.

Ah! mais oui, très-bien! C'est une très-grande dame, — et vous étiez très-petit garçon devant elle, je ne vous le cache pas, mon cher. — Je n'aime pas les petits garçons. — Soyez heureux en ménage! votre servante... (Elle sort.)

SCÈNE XII.

JEAN, seul, puis ROBLOT.

JEAN, seul.

Jusqu'à celle-là qui m'abandonne! Tout conspire donc à ce mariage? Je me vois suspendu sur l'abîme de la chute finale... Le vertige me prend... Je ne me soutiens plus qu'à un reste d'orgueil!

ROBLOT, entrant par le fond et laissant la porte ouverte à deux battants.

Ah! mon ami! quelle nouvelle! La guerre est déclarée... Cinq francs de baisse!

JEAN.

Ruiné!... C'est trop! (Jonquières passe avec sa fille dans le corridor.) Fermons les yeux et tombons! (Il s'avance résolûment vers eux :) Monsieur, j'ai eu le plaisir de danser hier avec mademoiselle sans lui avoir été présenté...

JONQUIÈRES.

Le vicomte Jean de Thommeray, ma fille. (Jean s'appuie sur Roblot, qui lui serre la main. La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Le quai Malaquais vu en enfilade. — A droite, au premier plan, la maison de briques qui fait l'angle de la rue Bonaparte. — A gauche, une espèce de baraque provisoire qui interrompt la ligne des arbres du quai. Au fond, le débouché de la rue de Seine, le pavillon de l'Institut et une échappée de vue sur les ponts de la rive droite de la Seine. — Il fait clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS, arrivant du fond et se dirigeant vers la rue Bonaparte.

PREMIER BOURGEOIS.

Quelle solitude! Il est dix heures du soir, les quais sont déserts comme à deux heures du matin; c'est lugubre.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ma foi, j'aime mieux ce silence que les saturnales dont Paris a retenti pendant huit jours. Il se recueille, il se prépare à la défense.

PREMIER BOURGEOIS.

Il est temps. L'ennemi est à Noisy, nous serons investis avant peu. — Restez-vous?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Certainement. Et vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Moi aussi. Je suis vieux, mais encore assez solide pour faire mon devoir à côté de mes fils. Ce qui me désole, c'est que ma femme ne veut pas partir ; elle dit qu'elle mourrait d'inquiétude loin de nous et que son poste est à nos côtés.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Elle a raison. La mienne aussi voulait rester, mais je l'ai décidée à partir avec les enfants. Cette séparation m'est très-pénible; mais nous ne savons pas à quelles extrémités nous pouvons être réduits, et je ne veux pas que ces pauvres petits êtres souffrent de la faim. (On entend le clairon dans le lointain.) Qu'est-ce que c'est que ça?

PREMIER BOURGEOIS.

Sans doute des mobiles qui arrivent.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Braves jeunes gens!

PREMIER BOURGEOIS.

Ainsi vous allez vous trouver seul?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mon Dieu, oui.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est très-dur. Mais vous savez, voisin, que vous aurez toujours une place à notre table et au coin de notre feu... tant que nous aurons un morceau de pain et une bûche...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Merci, mon ami... je ne dis pas non. (Ils disparaissent dans la rue Bonaparte.)

SCÈNE II.

JEAN, puis CHATEAUVIEUX.

JEAN sort de la maison de briques et reste un moment en silence contemplant Paris.

En suis-je venu là? Est-ce possible?

CHATEAUVIEUX, le bras en écharpe, en uniforme de soldat de la ligne, débouche derrière la baraque à gauche et se dirige vers la maison de Jean.

CHATEAUVIEUX, à Jean.

Parbleu! j'étais bien sûr que tu n'étais pas parti! De que côté vas-tu? je t'accompagnerai un bout de chemin.

JEAN, sombre.

Je ne vais nulle part; je sortais pour prendre l'air. Veux-tu que nous montions chez moi ou que nous fumions notre cigare sur le quai?

CHATEAUVIEUX.

Il fait un temps superbe et les passants ne nous gêneront pas : promenons-nous. (Ils marchent côte à côte sur la scène.)

JEAN.

Eh bien! héros, comment va ta blessure?

CHATEAUVIEUX.

Elle se ferme. Dans huit jours, je pourrai reprendre mon fusil.

JEAN.

Reischoffen t'as mis en goût, il paraît. Quel enragé! Tu as manqué ta vocation.

CHATEAUVIEUX.

Ce n'est pas une affaire de vocation, mais de devoir. Et puis j'ai la rage au cœur! je veux venger mes pauvres amis Champin et Puyseux, tués à mes côtés.

JEAN.

Je te demande s'ils n'auraient pas mieux fait de rester chez eux comme de bons bourgeois qu'ils étaient!

CHATEAUVIEUX.

Ils aimaient leur pays.

JEAN.

Leur mort lui a été bien utile! — Ah! que je remercie le papa Jonquières de s'être mis en travers quand je voulais faire la même folie que vous autres!

CHATEAUVIEUX.

C'eût été en effet une folie de ta part; à la veille de te marier tu n'avais pas le droit de courir au-devant du danger. Personne n'a songé à te blâmer. Mais depuis lors, permets-moi de te le dire, tu as pris une attitude si bizarre, tu t'es répandu en sarcasmes si étranges contre ce que tu appelles encore le chauvinisme, que tous tes amis s'en affligent, je ne te le cache pas.

JEAN, ironique.

Vraiment?

CHATEAUVIEUX.

Et sais-tu ce qui m'amène chez toi? On disait tout à l'heure au cercle, que tu étais parti ce matin avec ton futur beau-père et ta fiancée. Je me suis porté fort pour toi...

JEAN.

Et tu venais t'assurer que ton aveugle confiance ne se trompait pas? Merci, mon ami. — As-tu parié gros?

CHATEAUVIEUX.

Je n'ai rien parié du tout.

JEAN.

Tu as bien fait, car je pars demain.

CHATEAUVIEUX.

Tu pars?

JEAN, avec un soupir.

A mon grand regret.

CHATEAUVIEUX.

A la bonne heure! Dis-le donc!

JEAN, d'une voix stridente.

Oui! Roblot me proposait une affaire magnifique et tout à fait française. Il a flairé que le siége fera la fortune des marchands de comestibles... Il a loué une boutique et des caves;

il fait entrer un amas de conserves de toutes sortes, du beurre surtout... il paraît que le beurre se vendra au poids de l'or. Il y a là un million à gagner...

CHATEAUVIEUX.

Roblot fait cela? Il n'a pas honte...

JEAN, amèrement.

Bah! un peu de honte est bientôt bue, je t'assure. Tu n'en as jamais goûté? Cela ressemble beaucoup au genièvre : la première gorgée est très-désagréable, mais on s'y fait, et on finit par s'en griser comme d'un vin généreux. — Or donc, Roblot me faisait l'honneur de m'offrir une association; c'était bien tentant, comme tu vois. — Par malheur le papa Jonquières s'est mis encore une fois en travers; il m'a déclaré que si je ne partais pas avec lui « *tout est rompu, mon gendre;* » et l'opération matrimoniale étant de beaucoup supérieure à l'autre, tu comprends que j'ai dû me rendre aux injonctions de mon bailleur de dot.

CHATEAUVIEUX.

Quelle manie as-tu, mon pauvre Jean, de te calomnier toi-même?

JEAN, éclatant de rire.

Me calomnier! Mes actions ne sont-elles pas en parfait accord avec mon langage?

CHATEAUVIEUX.

Non, et c'est pourquoi je reste ton ami. Tu vaux mieux que tes paroles.

JEAN.

Ni plus ni moins, je te jure!

CHATEAUVIEUX.

Alors pourquoi voulais-tu t'engager avec nous après Wissembourg?

JEAN.

Parbleu! j'ai été soldat, j'aime l'odeur de la poudre.

CHATEAUVIEUX.

Dis donc la vérité sans fausse honte : tu aimes ta patrie.

JEAN, froidement.

Mon cher, la patrie est un grand mot que je croyais comprendre autrefois et que je ne comprends absolument plus. Le patriotisme me paraît la plus haute facétie qu'aient inventée les hommes. C'est le total d'un tas de billevesées dont j'ai appris le néant à votre école, mes bons amis.

CHATEAUVIEUX.

As-tu donc pris au sérieux le scepticisme que nous avions sur les lèvres?

JEAN.

Sur les lèvres? Vous croyez donc à la famille, vous autres? à l'amour? au désintéressement? au sacrifice?

CHATEAUVIEUX.

Oui, nous y croyons, et la preuve c'est que nous croyons à la patrie et que nous nous dévouons pour elle. Depuis nos désastres, as-tu entendu d'un seul de nous une raillerie contre les grandes vertus?

JEAN.

Si votre scepticisme n'était que sur vos lèvres, il fallait m'avertir. Il est trop tard maintenant, c'est fait. N'en parlons plus.

CHATEAUVIEUX.

Mais, malheureux, souviens-toi de ta devise!

JEAN.

Qu'est-ce qu'elle dit, ma devise?

CHATEAUVIEUX.

Un seul mot : Présent!

JEAN, avec une colère sourde.

Eh bien, c'est fort simple, je la changerai... Absent! absent de tout! de la patrie comme de la famille, comme de l'amour, comme de l'honneur! Ce n'est plus une devise qu'il me faut, c'est une enseigne : Roblot et Thommeray, au beurre de Bretagne! (Éclatant.) Tombe donc, ville maudite, qui as fait de moi ce que je suis! Te défende qui voudra! Moi, j'ouvrirais plutôt tes portes à l'ennemi! Qu'il t'écrase, qu'il te rase, tant mieux! Je n'ai qu'un regret en partant, c'est de ne pas assister à ta chute, de ne pas voir tes ruines s'entasser sur les miennes! (On entend le biniou dans le lointain. Jean s'arrête comme frappé de stupeur et prête l'oreille.) Les Bretons!...

CHATEAUVIEUX.

Les Bretons?

JEAN.

Oui... ceux de chez nous.

CHATEAUVIEUX, regardant vers la rue Bonaparte.

Ceux de chez toi? La colonne s'avance sous un rayon de lune; connais-tu ce vieillard et ces deux jeunes gens qui marchent en tête?

JEAN, regardant à son tour, avec un grand cri.

Mon père! mes deux frères!

CHATEAUVIEUX.

Ton père! — Eh bien! qu'en dis-tu? Crois-tu à la famille maintenant? crois-tu au devoir et à l'honneur? crois-tu à la patrie? — Chapeau bas! La voilà devant toi!

JEAN, effaré.

Allons-nous-en!

CHATEAUVIEUX, le saisissant par le bras.

Non! reste! Tu es sur le chemin de Damas! Regarde passer les vérités éternelles que tu blasphémais! (Le comte paraît entre ses deux fils, suivi de la colonne des mobiles bretons.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, SES DEUX FILS, en uniformes de capitaine et de lieutenant, MOBILES.

LE COMTE.

C'est bien ici. (Au capitaine.) Fais faire halte.

LE CAPITAINE.

Bataillon! halte! front! Reposez armes!

LE COMTE, dépliant un ordre et lisant.

« Le commandant arrêtera sa colonne au quai Malaquais, où il attendra les ordres. »

LE CAPITAINE, revenant au comte.

Ils sont fatigués et tristes, mon père.

LE COMTE, à ses hommes.

Courage, mes enfants! nous sommes au but. La patrie est en danger, êtes-vous tous résolus à la défendre?

LES MOBILES.

Oui, tous.

LE COMTE.

Vos mères et vos sœurs seront fières de vous, et moi je suis fier de vous commander. Vous vous êtes levés comme un seul homme : nobles, bourgeois, paysans, personne n'a manqué à l'appel, personne... excepté un !

JEAN, s'élançant vers lui.

Personne! me voilà!

LE COMTE, reculant d'un pas et retenant du geste ses deux fils.

Je ne vous connais pas. — Comment vous appelez-vous ?

JEAN, après un silence.

Je m'appelle Jean.

LE COMTE.

Qui êtes-vous?

JEAN.

Un homme qui a mal vécu et qui demande à bien mourir.

LE CAPITAINE.

Vous l'entendez, mon père; c'est notre sang qui lui remonte au cœur. Il se souvient enfin de notre devise...

JEAN.

Présent... Oh! oui, présent! (Le comte prend un fusil à l'un de ses hommes et le présente à Jean qui lui baise la main sur le fusil même.)

LE COMTE.

Jean de Thommeray! entrez dans le rang.

TOUS.

Vive Thommeray!

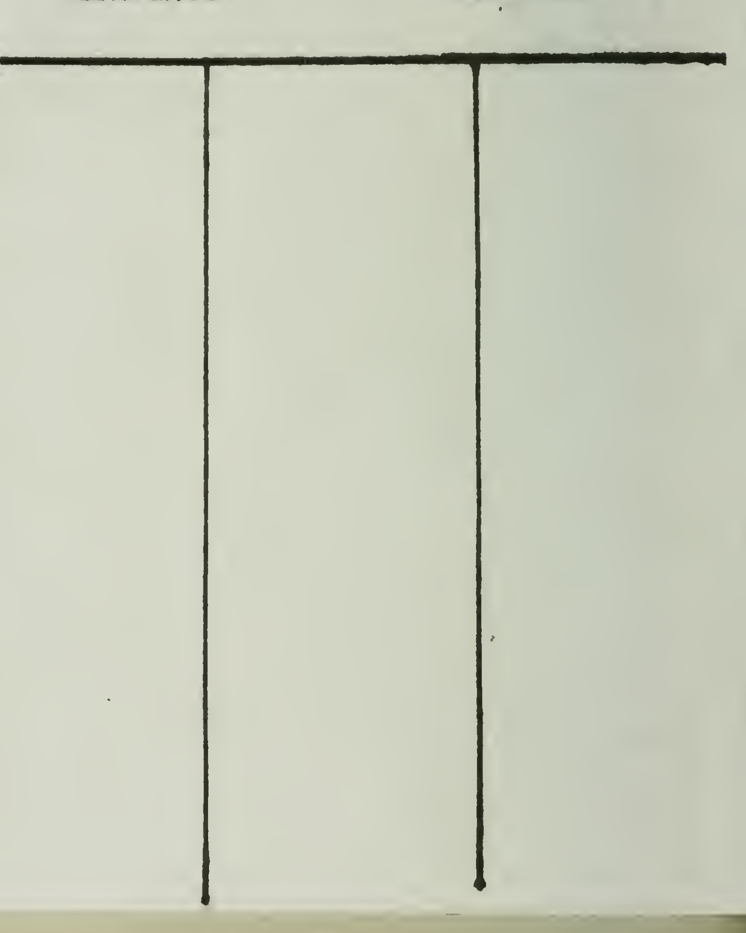
LE COMTE, se découvrant, d'une voix grave :

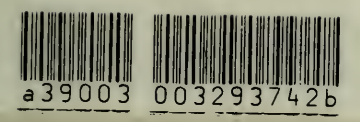
Non, vive la France!

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT. — [33]






a39003 003293742b